This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

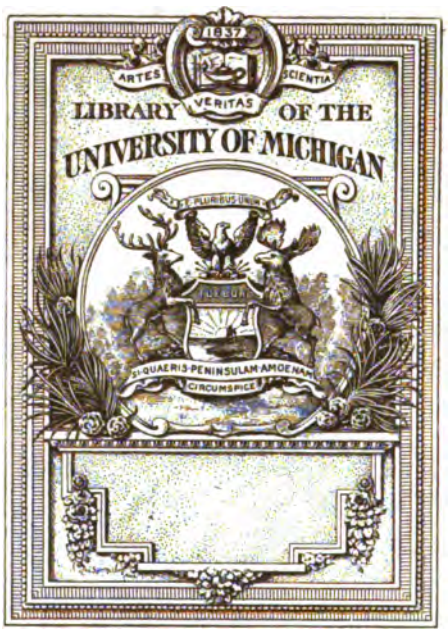
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
LAg

848
L4g
Cat
96

8e Année. — 184. 17 Juin 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

1680 COMÉDIE-FRANÇAISE 1911

Les Bureaux ouvriront à 8 heures — On commencera à 8 h. 1/2

Aujourd'hui LUNDI 10 Avril 1911

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

LE GOUT DU VICE

Comédie en QUATRE actes, en prose

MM. DESSONNES . . . . . Lortay
CHARLES GRANVAL . . . . . D'Apricu
LÉON BERNARD . . . . . Tréguier
Mmes PIERSON . . . . . Madame Lortay
PIERAT . . . . . Lise Bernin
MAILLE . . . . . Jeanne Frémy
FAYLIS . . . . . Une Femme de Chambre

M. CHAIZE, un Douanier

Demain MARDI 11 Avril, LES MARIONNETTES
Après-Demain MERCREDI 12 Avril, Deuxième Représentation, LE GOUT DU VICE
JEUDI 13, VENDREDI 14, SAMEDI 15 Avril, RELACHE
DIMANCHE 16 Avril (le Soir), Réouverture, HAMLET
LUNDI 17 Avril, MATINÉE à 1 h. 1/2, LES MARIONNETTES
LUNDI 17 (le Soir), SAMEDI 22 Avril, LE GOUT DU VICE
MARDI 18 Avril, MATINÉE à 1 h. 1/2, LE CID — LES PRÉCIEUSES RIDICULES
MARDI 18 (le Soir), JEUDI 20 Avril (le Soir), Abonnements, LE GOUT DU VICE

L'Administration se réserve le droit de disposer, dès l'ouverture des Bureaux, des Places retenues par Téléphone

Copyright by Henri Lavedan, 1911.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Le Goût du vice, à la Comédie-Française.

Le succès du *Goût du vice* devant le public a été, dès le premier soir et en s'affirmant et en s'accroissant à chaque représentation, de la qualité même qui convenait à cette comédie : il a été franc, pimpant, sonore d'applaudissements, joyeux et charmant. La presse avait été élogieuse, sans excès ; le public a été ravi ; il l'est encore et il manifeste chaque fois avec éclat le plaisir de choix qu'il éprouve à l'audition de ces quatre actes.

Quelques critiques, après avoir hautement admiré et loué la valeur littéraire du *Goût du vice*, avaient déclaré qu'ils s'attendaient, sur la foi du titre, à une œuvre âpre, audacieuse, voire plus risquée, et en tous cas plus violemment satirique. M. Henri Lavedan, interrogé sur ce point pour *Comœdia* par notre confrère M. Edouard Beaudu, expliqua comment, au contraire, ce titre était le seul justifié :

« Si j'avais voulu mettre à la scène, en une œuvre très dramatique et poussée au noir, le vice, j'aurais appelé ma pièce *les Vicieux, les Dépravés*, comme mes glorieux aînés ont dit *les Plaideurs, le Menteur, le Joueur, les Effrontés*. Mais ce n'est que parce que j'ai voulu indiquer très résolument une tendance, un penchant, une attirance, un cabotinage, une fanfaronnade, que s'imposait le titre : *le Goût du vice*. Et, toujours fidèle à la même pensée, qui n'était pas de peindre — chose presque impossible au théâtre — de terribles et excessifs pervers, j'ai pris exprès pour personnages des jeunes gens, encore des enfants, pleins de grâce et de jeunesse, au lieu de présenter, si j'eusse voulu faire des vicieux, des êtres avancés, déjà en âge, et gâtés...

» Et tout cela, que j'ai prétendu, dans une comédie, démontrer de mon mieux, sous une forme franche et légère, est, à mon humble avis, absolument indiqué par le titre : *le Goût du vice*.

» D'autant qu'il faut ne pas oublier, avant de me reprocher ce titre, le sens absolu et rigoureux des mots de la langue française. Or, *goût* : préférence donnée à certaines choses, à certaines personnes. Exemple : avoir du goût pour les sciences, etc... Mais, avoir du goût pour les sciences, cela implique-t-il d'être un savant ?

» Seulement, voilà : on confond trop souvent et sans réfléchir *le goût* avec *la vocation*. On peut avoir le goût du vice et ne pas en avoir le moins du monde la vocation. Tout comme beaucoup d'excellentes gens, parce qu'ils ont un goût sincère et réel pour les lettres et les arts, s'imaginent de bonne foi être des écrivains et des artistes... »

On ne saurait mieux dire. Et d'ailleurs qui pourrait justifier l'emploi d'un mot, d'une expression mieux que M. Henri Lavedan, mieux que l'extraordinaire écrivain dont nos lecteurs peuvent admirer chaque semaine la surprenante ingéniosité verbale et le don, le prestige merveilleux qui lui fait rajeunir les mots les plus usés, les plus simples, les plus humbles, dès qu'il les touche seulement, du bout de la plume.

M. Henri Lavedan n'est-il pas même un des rares, n'est-il pas peut-être l'unique écrivain qui ait ajouté des mots à la langue française ? En telle de ses pièces, écrites avec liberté, *le Nouveau Jeu*, par exemple (que nous avons publié le 21 avril 1906), ou *le Vieux Marcheur*, ces mots inédits, pittoresques, ces expressions concises et imagées qui semblaient la consécration d'un style boulevardier et que la mode généralisa aussitôt, furent, en réalité, créés de toutes lettres par l'auteur, car ils n'existaient pas. Et pourtant il semblait qu'on les reconnaissait et leur vogue fut rapide, mais c'est parce qu'ils étaient issus d'un esprit très français, très vraiment, très purement français.

Au surplus M. Henri Lavedan, ainsi qu'il a justifié son titre, avait exposé le sujet de sa pièce actuelle dans la *Liberté*, par l'entremise de M. Léo Marchès.

— « Le goût du vice est un travers qui a existé de tout temps, mais qui prend à notre époque une importance de plus en plus grande, dans le milieu de la haute bourgeoisie, qui est celui de ma pièce. Je ne veux pas dire que nos contemporains soient plus vicieux ou plus dépravés qu'on ne l'était autrefois. Mais s'ils ne pratiquent pas le vice pour eux-mêmes, ils témoignent à son égard d'une indulgence, d'une curiosité amusée qui va presque jusqu'à la sympathie. C'est un snobisme spécial, — et assez détestable. Qu'on parle d'un monsieur — ou d'une dame — qui a commis quelque vilenie. Aussitôt voilà des curiosités allumées...

» — Ah ! vraiment ? Oh ! donnez-moi des détails...

» — Comme c'est amusant !...

» — Et si parisien, ma chère !

» J'exagère à peine. Ce dialogue, vous pouvez l'entendre presque tous les jours. C'est ce ridicule que j'ai voulu mettre à la scène. Et j'espère que ma pièce dégagera ce qu'on appelait autrefois une moralité... »

— Nous disons aujourd'hui : une leçon.

— « Le mot est gros et il serait bien immodeste. Je n'ai pas tant de prétention... Mais je pense tout de même qu'une comédie, tout en amusant (ou en s'y efforçant) le public, peut aussi l'inciter à quelques réflexions. Ce fut là mon double but, en écrivant *le Goût du vice*. »

***

M. Henri Lavedan avait écrit *le Goût du vice* il y a plusieurs années — à l'époque du *Duel !* — et ce seul fait démontre bien la souplesse extraordinaire et la diversité prodigieuse de son esprit. Le Gymnase devait jouer cette comédie ; à la suite de menus incidents, M. Lavedan la reprit, et il n'y songeait plus lorsque M. Jules Claretie lui demanda de la lui communiquer. M. Henri Lavedan ressortit donc son manuscrit, l'examina à nouveau, le remit à la date, au goût du jour, et en donna lecture à l'administrateur général. Après quoi *le Goût du vice* fut aussitôt inscrit pour son tour de représentation après les pièces déjà reçues à la Comédie-Française.

***

M. Francis Chevassu, qui, au moment de la première représentation du *Goût du vice*, n'avait pas encore cédé sa chronique dramatique à M. Robert de Flers, écrivit dans le *Figaro* le lendemain de la première :

« M. Henri Lavedan ne cesse jamais d'être un moraliste, même quand il badine, et ses dialogues les plus étincelants ne dissimulent point sa sagesse, toujours attentive. Sans doute sa prédication est plus ou moins directe et ne paraît pas également sensible dans *le Duel* et dans *le Vieux Marcheur*. Il y a des moments où l'éminent académicien veut qu'on le devine et d'autres où il découvre ses intentions avec franchise. La brillante comédie à laquelle il a donné pour titre *le Goût du vice* se rattache à l'une et à l'autre manière. Les deux premiers actes ont la grâce hardie qui faisait le charme de *la Vie parisienne* à sa plus éclatante période, quand Meilhac, Halévy, About et Taine y dépensaient argent comptant leur esprit ; les deux derniers semblent écrits sous l'inspiration d'une revue moins frivole. Non point que *le Goût du vice* perde alors le ton vif et la libre allure d'une comédie légère. Le dessein que poursuit le spirituel satiriste ne l'empêche pas d'assaisonner la sagesse des condiments les plus épicés ; mais, dès la fin du deuxième acte, le moraliste n'y tient plus : il est incapable de rester davantage dans la coulisse et il a hâte de paraître en scène, pour organiser les événements et diriger les personnages en vue d'une démonstration catégorique. »

M. Henry Bordeaux s'applique surtout, dans la *Revue hebdomadaire*, à faire remarquer la qualité du style de cette comédie — qu'il trouve d'ailleurs alerte, allègre, pleine de santé, de bon sens et de belle humeur, et tournant délibérément le dos aux précipices que son titre faisait imaginer :

« Dès les premières répliques les visages sourient, s'illuminent. Le plaisir est dans l'air. On le respire, on va le voir passer. Qu'y a-t-il donc ? On ne connaît encore ni le sujet ni les personnages. L'action se noue à peine, les caractères ne sont pas dessinés. Mais il y a le dialogue. M. Henri Lavedan écrit dans une langue riche, souple, imagée, savoureuse. Son style

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

848
L4g

LE GOUT DU VICE

96

COMÉDIE EN QUATRE ACTES EN PROSE

par

HENRI LAVEDAN

Mlle Piérat (Lise Bernin), au premier acte du *Goût du vice*.

Le Goût du vice *a été représenté pour la première fois, le 10 avril 1911, à la Comédie-Française.*

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Henri Lavedan, 1911.

PERSONNAGES

Lortay	MM.	DESSONNES.
D'Aprieu		GRANVAL.
Tréguier		BERNARD.
Mme Lortay	Mmes	PIERSON.
Lise Bernin		PIÉRAT.
Jeanne Freny		MAILLE.
Une Femme de chambre		FAYLIS.

SCÈNE VII. — Lortay : « *Je te parle sérieusement, petite mère, comme si tu étais ma fille.* »

LE GOUT DU VICE

ACTE PREMIER

Le cabinet de travail d'André Lortay. Moderne anglais. Baie vitrée au fond. Bibliothèques garnies de livres, tables, sièges, divans, fauteuils. Porte à droite conduisant aux appartements de Mme Lortay. Porte à gauche menant à ceux d'André. A Paris de nos jours.

Scène première

Mme LORTAY, puis la FEMME DE CHAMBRE

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame...

Mme LORTAY. — Pourquoi me dérange-t-on?

LA FEMME DE CHAMBRE, elle a des lettres sur un plateau. — On vient de l'imprimerie Bernin demander si les épreuves de M. André sont prêtes.

Mme LORTAY. — Pas encore. Je suis en train de les corriger.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Faut-il qu'on attende?

Mme LORTAY. — Non. Dites qu'on les enverra...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, madame.

Sortie.

Mme LORTAY. — Voyons, voyons, à force d'éplucher les mots, je finis par ne plus savoir. Parfaitement, adultère ne prend pas deux *r*. (Rappelant la femme de chambre.) J'ai oublié, M. Tréguier doit venir, d'un moment à l'autre. Vous le recevrez. (Désignant les lettres du plateau que la femme de chambre a posées sur le bureau d'en face.) C'est pour moi, ce courrier-là, ou pour mon fils?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Pour M. André.

Elle sort.

Mme LORTAY aussitôt allonge le bras, prend les lettres, les regarde l'une après l'autre, s'arrêtant à une. — C'est encore d'elle. (Elle sourit.) Garnement!

Bruit. Elle remet vite les choses en place.

LA FEMME DE CHAMBRE, rouvrant la porte et annonçant. — Monsieur Tréguier.

Scène II

Mme LORTAY, TREGUIER

Mme LORTAY. — Comme vous êtes gentil, cher monsieur, d'accourir...

289590

TRÉGUIER. — Mais pas du tout, madame. J'ai reçu ce matin votre petit mot, alors...

Mme LORTAY. — J'avais besoin de causer sérieusement avec vous, seule à seul. André est au théâtre, à la répétition de *l'Epiderme*, un petit acte de Charrois; on dit que c'est à la limite du risqué. (Avec regret.) Je suis restée, à cause des épreuves!... Enfin, nous avons tout notre temps. (Geste de Tréguier qui signifie: « Je vous écoute. ») Vous êtes avec M. d'Aprieu un des plus intimes camarades de mon fils, je pourrais presque dire le meilleur, en tout cas celui qu'il apprécie le plus, et je crois que vous l'aimez...

TRÉGUIER. — Autant que je l'admire... littérairement parlant.

Mme LORTAY. — Vous l'éreintez, cependant...

TRÉGUIER, qui rit, bon enfant. — Précisément parce que je l'admire, madame, et puis que mon métier de critique des livres m'oblige à mordre. Je n'ai d'ailleurs jamais dit que ce que je pensais. J'ai écrit qu'André Lortay avait la manie enfantine et maladive de l'immoral et la recherche artistique du pervers, que ce n'était pas un monsieur à laisser traîner sur tous les guéridons, que *le Péché de Mirette, la Faunesse* et *l'Hermine souillée* n'étaient pas des petits bouquins...

Mme LORTAY. — Pour les jeunes filles! Oh! bien entendu.

TRÉGUIER. — Ni pour les jeunes femmes, ni pour les jeunes mères, ni pour les vieux pères. Mais, ces réserves faites, j'ai toujours déclaré qu'André Lortay était un romancier du plus curieux talent, un de nos plus scandaleux espoirs. Est-ce vrai? Ai-je proclamé ça sur tous les tons?

Mme LORTAY. — C'est vrai. Et je vous remercie. Vous êtes d'ailleurs un des rares hommes pour qui j'aie de l'estime.

Il s'incline.

TRÉGUIER. — Arrêtez-vous là.

Mme LORTAY. — Et même du respect!

TRÉGUIER. — C'est trop. Je n'ai que quarante-deux ans.

Mme LORTAY. — L'âge n'y fait rien. Vous êtes un travailleur, un ancien normalien, il en reste toujours quelque chose!

TRÉGUIER. — Hélas!

Mme LORTAY. — Un esprit large, ironique et indulgent quand même sous vos malices. Et avec cela, sérieux, rangé.

TRÉGUIER, pointe d'orgueil. — Je ne l'ai pas toujours été!

Mme LORTAY. — Vous n'en avez que plus de mérite. Vous menez la vie de célibataire la plus correcte, on ne vous connaît pas de maîtresse publique, et on n'a jamais osé vous accuser de vénalité.

TRÉGUIER. — Je vous en prie, madame, j'ai mis dans mon testament: « Ni fleurs, ni discours. » Dites vite ce que vous attendez de moi... ou plutôt non... je l'ai déjà deviné. (Désignant les épreuves éparses.) Le nouveau roman d'André paraît dans une quinzaine...

Mme LORTAY. — Oui, ce sera un événement. Il est vierge, inédit.

TRÉGUIER. — La seule virginité qu'il ait!

Mme LORTAY. — Il n'a pas été défloré par la publication dans un journal.

TRÉGUIER. — Je crois bien. Aucun n'a osé le prendre. Comment s'appelle-t-il?

Mme LORTAY. — *Les Derniers Outrages.*

TRÉGUIER. — Encore!

Mme LORTAY, vivement. — Ça n'est pas ceux que vous espérez... Ce sont les outrages de la vieillesse. C'est un titre qui trompe... ça attire... ça laisse en suspens... (Un petit temps.) C'est moi qui l'ai trouvé. (Il s'incline.) Mon instinct de mère...

TRÉGUIER. — Compliments. Eh bien, vous voulez me prier d'être absolument amical pour André, d'émousser cette fois mes pointes (Mme Lortay secoue la tête.) et de lui consacrer dans la *Revue traditionaliste* un maître article? un de mes pommés?

Mme LORTAY. — Non, non.

TRÉGUIER. — Ah! Vous ne voulez pas?

Mme LORTAY. — Si! si! Je crois bien que je veux! Mais ce n'est pas pour ça que je vous ai fait venir.

TRÉGUIER, geste qui signifie: « Je ne comprends plus. » — Pourquoi, alors?

Mme LORTAY. — Etes-vous au courant des amours d'André?

TRÉGUIER. — Non.

Mme LORTAY. — Il ne vous parle jamais de ses femmes?

TRÉGUIER. — Jamais.

Mme LORTAY. — C'est drôle. Moi, il m'en parle.

TRÉGUIER. — Vous, c'est différent. Vous êtes sa mère. Mais, alors, vous n'avez rien à apprendre. Pourquoi m'interrogez-vous?

Mme LORTAY. — Parce que je suis inquiète. Il y a de quoi. Je vais vous faire juge... Mais, n'est-ce pas?

TRÉGUIER. — Oh!

Geste qui signifie: « Vous pouvez être sûre. »

Mme LORTAY. — André a ceci de commun avec Balzac, Mérimée, Musset, Maupassant et tous les grands écrivains... (Etonnement de Tréguier.) qu'il a des inconnues.

TRÉGUIER, qui comprend. — Ah!

Mme LORTAY. — Tous les jours, il reçoit des lettres de femmes, des déclarations, signées ou non, des demandes d'autographes, de pensées. Et voilà deux mois qu'il est en correspondance suivie avec une dame mystérieuse.

TRÉGUIER. — Ça doit être un homme...

Mme LORTAY. — Non, non!

TRÉGUIER. — Un confrère qui s'amuse?

Mme LORTAY. — Une femme, mariée, dont il ignore absolument tout, ils ne se sont jamais vus.

TRÉGUIER. — Et c'est de l'amour?

Mme LORTAY. — Par lettre, oui.

TRÉGUIER. — Gare au post-scriptum! Comment savez-vous tout ça?

Mme LORTAY. — C'est lui qui me l'a raconté. Il me dit tout.

TRÉGUIER. — Inclusivement?

Mme LORTAY. — Je vois que je vous scandalise? Allons? (Il fait signe mollement que non.) Si, si... je sens depuis longtemps que vous êtes surpris... choqué même... des libres manières que nous avons mon fils et moi, de nos façons... comment dirais-je?

TRÉGUIER. — Plus familières que familiales?

Mme LORTAY. — Vous n'êtes pas le premier. Que voulez-vous? C'est venu petit à petit. A peine mariée, quand j'ai perdu le commandant qui était l'honneur même, (Elle désigne du regard une photographie d'officier posée sur son bureau. Tréguier a un œil au portrait.) j'ai rangé mes bijoux, j'ai juré de ne plus porter de couleurs voyantes et de me consacrer à mon fils unique. Au collège, il manifestait déjà de vives dispositions pour les lettres: il n'écoutait pas le pro-

fesseur, il jouait pendant la classe, il travaillait aux récréations, il lisait *la Pucelle* de Voltaire aux petits endroits, en fumant, et il voulait écrire.

TRÉGUIER. — Pas d'erreur. C'était bien la vocation.

Mme LORTAY. — Au lieu de le contrecarrer comme la plupart des parents, égoïstes ou maladroits, je l'ai encouragé, guidé, poussé. Il m'a montré ses premiers essais de style... je recopiais ses brouillons, et puis... voilà... ça a continué. Je l'adore. C'est M. de Grignan pour moi! Et si vous saviez quelle gentille existence à deux nous menons, soit ici, l'un en face de l'autre, à nos chantiers, soit aux répétitions générales, aux grandes ventes, aux enterrements, aux vernissages... dans les restaurants... Tous ceux de son monde, ses confrères, s'affichent avec des demoiselles. Lui, c'est avec moi!

TRÉGUIER. — Avec quelle personne plus honorable...

Mme LORTAY. — Aussi, je suis fière d'être à son bras. On chuchote... — « C'est Lortay, celui qui fait des choses? — Oui. » Je me rends bien compte que nous sommes un peu à part... mais quoi? nous devons avoir des privilèges, nous sommes des artistes. L'art excuse tout!

TRÉGUIER. — Tout!

Mme LORTAY. — N'allez pas croire non plus que je m'oublie à d'excessives complaisances. Non. Ensemble et séparément. C'est ma devise. Il a sa garçonnière en face sur le même palier. Il y reçoit qui lui plaît. La nuit, il rentre quand il veut, mais toujours il passe par ma chambre pour m'embrasser...

TRÉGUIER. — A la demie? C'est très bien.

Mme LORTAY. — Vous ne trouverez pas maintenant mes craintes exagérées dès que je vois mon bonheur et le sien à la veille d'être compromis?

TRÉGUIER. — Par cette inconnue?

Mme LORTAY. — Pas du tout. Je la bénis, cette dame voilée. Il me lit parfois ses lettres, il y en a encore une d'arrivée tout à l'heure... Exquises, ses lettres!... Au ton de la personne, à sa langue... à certaines libertés... il est certain, je vous le répète, que c'est une femme mariée, intelligente, supérieure, du monde et du grand.

TRÉGUIER. — Qui est-ce qui paraît le plus emballé?

Mme LORTAY. — Ils le sont tous les deux, elle, par l'admiration, le goût qu'elle a pour le physique et le moral d'André, dont elle lui donne par écrit des témoignages brûlants, et lui, par le plaisir d'orgueil, l'excitation d'amour-propre et d'amour, tout le romanesque de l'aventure... Vous le comprenez, ce petit? A sa place, n'est-ce pas? vous-même... Pourquoi voulez-vous que je le blâme? Est-ce que c'est mon rôle?

TRÉGUIER. — Evidemment non...

Mme LORTAY. — Ça l'amuse, il lui écrit de belles phrases à l'encre rouge. Et puis, outre que c'est pour lui un charmant exercice de style, une bonne gymnastique cérébrale... tant qu'il ne fait des bêtises que comme ça, sur le papier... c'est tout profit, il n'abîme pas ses méninges par la poste, il ne risque même pas de se ruiner en timbres de dix et moi, la vieille rabat-joie, je crie: « Bravo! Pourvu que ça dure! »

TRÉGUIER. — Eh bien alors?

Mme LORTAY. — Malheureusement, à côté de cette intrigue il en mène une autre.

TRÉGUIER. — Aïe!

Mme LORTAY. — Toute aussi vive et beaucoup plus dangereuse.

TRÉGUIER. — Et avec qui?

Mme LORTAY. — Avec la fille de son éditeur.

TRÉGUIER, visiblement saisi. — Mlle Bernin?

Mme LORTAY. — Oui, Lise Bernin. (Elle le regarde.) Qu'avez-vous? Ça vous étonne? Est-ce que vous n'avez pas remarqué comme moi qu'elle courait depuis deux mois après André?

TRÉGUIER. — Pardon, j'ai remarqué que c'était André qui courait après elle.

Mme LORTAY. — C'est la même chose.

TRÉGUIER. — Ah! non! Et Mlle Bernin reçoit plutôt ses avances avec une certaine froideur.

Mme LORTAY. — Oh! Oh! Une froideur relative... parce que la froideur et elle ça fait deux.

TRÉGUIER. — Qu'est-ce que vous voulez dire? Est-ce que vous croyez qu'il se serait passé?

Mme LORTAY, vivement et avec sincérité. — Oh! Jamais de la vie!

TRÉGUIER. — Alors, qu'est-ce qui vous tourmente?

Mme LORTAY. — Ce flirt. Ni comme flirt ni comme mariage ça ne me satisfait.

TRÉGUIER. — Vous pensez qu'André songerait à l'épouser?

Mme LORTAY. — J'espère que non. Pour le coup, je me mettrais en travers.

TRÉGUIER. — Vous? Lui résister? Ça serait la première fois!

Mme LORTAY. — En effet. Mais dès qu'il s'agit de son avenir, halte-là! J'ai charge de carrière et de talent. Cette petite n'est pas du tout une femme pour lui, ni pour moi... ni pour personne, d'ailleurs.

TRÉGUIER. — Vous en pensez du mal?

Mme LORTAY. — Peu de bien. Et vous?

TRÉGUIER. — Je me récuse, je la connais trop peu.

Mme LORTAY. — Moi aussi. Je lui ai parlé trois fois. Ça ne m'empêche pas de la juger pour ce qu'elle vaut. Pas cher.

TRÉGUIER. — Et puis, moi, je ne suis malveillant que pour les hommes. A mes yeux les femmes ont toujours raison.

Mme LORTAY. — Alors j'ai raison. Bernin est un excellent éditeur, mais comme beau-père...

TRÉGUIER. — Il est très riche!

Mme LORTAY. — Très enrichi!... Et puis, je me moque de l'argent. Je le méprise, j'en ai. Avec la fortune de mon père et ce qu'il gagne, mon fils se fait tout près de quarante mille francs par an et ne me laisse manquer de rien. Ainsi, nous n'avons besoin de personne. Je reviens à Mlle Bernin. Voilà une gamine qui a perdu sa mère, à peine sevrée, qui a poussé toute seule dans la maison d'édition comme un champignon de bibliothèque et qui se trouve aujourd'hui, à dix-sept ans, être un vrai petit monstre.

TRÉGUIER. — Mais non... mais non...

Mme LORTAY. — Pas commode à marier parce qu'elle fait réfléchir les jeunes gens prévoyants et glace de terreur les familles les moins bourgeoises. Elle s'en rend compte et je devine qu'elle a jeté son dévolu sur mon André — très naïf au fond — comme sur une bonne petite pâte conjugale facile à pétrir d'abord, à rouler après... Eh bien, non! ça ne sera pas. Voulez-vous m'aider à l'empêcher?

TRÉGUIER. — Mon Dieu, madame, ça ne me regarde guère... A quoi puis-je vous être utile?

Mme LORTAY. — Je vais vous le dire. (La femme de

chambre paraît. Elle a une carte à la main.) Laissez-nous. Plus tard.

LA FEMME DE CHAMBRE. — C'est une dame qui demande M. André.

Mme LORTAY. — Pas ici... voyez chez monsieur. (A Tréguier, avec un œil amusé.) Hein? (Elle rappelle la domestique.) Une dame comment? Jeune? Jolie?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oh! oui, madame, une demoiselle, bien réveillée. Je lui ai dit que j'allais demander à madame si monsieur était sorti pour longtemps. Alors, elle m'a donné sa carte pour madame.

Elle la tend à Mme Lortay.

Mme LORTAY, qui la prend. — Pour moi! C'est de l'aplomb! (Ayant lu.) Oh! c'est elle! Mlle Lise Bernin... Et elle a un jour! le mercredi, de deux à cinq. Non... ça!... (A la femme de chambre.) Elle a demandé d'abord monsieur?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, madame.

Mme LORTAY, à Tréguier. — Qu'est-ce qu'il faut faire?

TRÉGUIER, geste évasif. — Je m'en vais.

Mme LORTAY. — Non. (A la femme de chambre.) Qu'elle veuille bien patienter une minute, et puis vous la ferez entrer ici. (La femme de chambre sort.) Je vais la recevoir.

TRÉGUIER. — Pas devant moi?

Mme LORTAY. — Si. J'échangerai avec elle deux ou trois phrases banales, et je me retirerai sous un prétexte quelconque, en la priant d'attendre en votre compagnie le retour de mon fils, puisque vous la connaissez.

TRÉGUIER, très ennuyé. — Mais je n'y tiens pas du tout!

Mme LORTAY. — Moi, j'y tiens. Voilà le premier service que vous pouvez me rendre. Seul avec elle, tâchez adroitement de savoir la vérité de ses sentiments pour André...

TRÉGUIER. — Mais c'est fou! Sous quel prétexte? Elle ne me les dira pas.

Mme LORTAY. — Vous trouverez bien le moyen...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mademoiselle Bernin.

Scène III

LES MÊMES, Mlle BERNIN

Mme LORTAY. — Excusez-moi, mademoiselle... J'étais en conférence avec monsieur Tréguier... Vous connaissez?

Saluts réciproques. Elle tend la main à Tréguier.

Mlle BERNIN. — Si je suis indiscrète?...

Mine de se retirer.

Mme LORTAY. — Pas du tout. Nous avons fini.

Mlle BERNIN. — Je vous prie de me pardonner, madame, le sans-gêne avec lequel je me présente ainsi chez vous, pour la première fois...

Mme LORTAY. — Vous désiriez voir mon fils?

Mlle BERNIN. — Oui, madame.

Mme LORTAY, regard à Tréguier. — Il est sorti... Est-ce que je peux lui transmettre?

Mlle BERNIN, qui sourit gentiment. — Non.

Mme LORTAY. — Ah! c'est une conversation?

Mlle BERNIN. — Intime... oui... Cela vous paraît scabreux que je vienne, en plein jour, seule, chez un jeune homme?... l'auteur du *Péché de Mirette*, moi, une jeune fille?

Mme LORTAY. — Mon Dieu... oui et non, mademoiselle... Maintenant, il faut tenir compte... Par le temps qui court... il y a jeune fille et jeune fille...

Mlle BERNIN. — Mais évidemment... Comme il y a mère et mère.

Mme LORTAY. — Mademoiselle...

Mlle BERNIN. — Soyez sans crainte, madame, vous ne pensez pas que la vertu de M. Lortay court un danger de plus du fait de ma visite?... Et quant à la vertu de Lise Bernin, elle est solide.

Mme LORTAY. — Téméraire.

Mlle BERNIN. — Courageuse... Je sais toujours ce que je fais, même quand j'ai l'air de ne plus le savoir. Ma démarche auprès de monsieur votre fils est très avouable, et vous ne tarderez pas à en convenir. Je suis venue à pied, sans épaisse voilette, je n'ai pas une mise de rendez-vous et la preuve que je ne me cache pas, c'est que j'ai prié qu'on vous remît ma carte... Ainsi...

Mme LORTAY. — Je vous prie de recevoir mes regrets si je suis forcée de vous quitter. Je ne vous attendais pas.

Mlle BERNIN. — C'est moi, madame, qui vais prendre congé...

Mme LORTAY. — Non pas, restez... Mon fils à présent ne saurait tarder... Jusqu'à ce qu'il arrive... monsieur Tréguier se fera, j'en suis sûre, un plaisir...

TRÉGUIER. — Mais certainement...

Mme LORTAY. — Maintenant que vous savez le chemin... je suis toujours là quand mon fils n'y est pas... Malheureusement, il me sera impossible de vous rendre votre gracieuse visite parce que, justement, nous avons le même jour!... (Montrant la carte.) le mercredi... C'est fâcheux!

Mlle BERNIN. — Qu'à cela ne tienne, madame, je changerai de jour pour avoir le grand honneur de vous recevoir.

Mme LORTAY, à Tréguier. — Merci d'avance, cher monsieur.

Elle sort.

Scène IV

TREGUIER, Mlle BERNIN

Mlle BERNIN, montrant la porte par laquelle est sortie Mme Lortay. — Jureriez-vous qu'elle se jetterait dans le feu pour moi? (Elle rit.) Elle a eu l'accueil pointu.

TRÉGUIER. — C'est une mère touchante.

Mlle BERNIN. — Et même réussie. Pourquoi a-t-elle des préventions contre moi?

TRÉGUIER. — Elle a peur.

Mlle BERNIN. — Pour son fils? Parce qu'il me fait un peu la cour?

TRÉGUIER. — Un peu beaucoup.

Mlle BERNIN. — Passionnément, pas du tout. Oh! Vous aussi, vous vous alarmez?

TRÉGUIER. — Pas pour lui. Pour vous.

Mlle BERNIN. — Trop bon. Vous vous intéressez à moi?

TRÉGUIER. — C'est-à-dire que vous m'intéressez.

Mlle BERNIN. — A titre de curiosité? de document humain? Je suis un sujet de critique.

TRÉGUIER. — Joli sujet!

Mlle BERNIN. — Mauvais sujet! Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'une si flatteuse attention? Ce n'est pas, je suppose, ma modestie? ma candeur? ma pudique réserve? ma grâce virginale, mon angélique

et divine ignorance des choses de cette vie?... tout ce qui me manque et devrait seulement vous attirer, si j'en juge par l'austérité cinglante de vos articles dont je suis une lectrice fidèle?

TRÉGUIER. — Vous pourriez faire de plus mauvaises lectures.

Mlle BERNIN. — Soyez certain que je les ai faites! J'ai tout lu.

TRÉGUIER. — Rien retenu.

Mlle BERNIN. — Vous ne me répondez pas. D'où vous vient cet intérêt que vous me témoignez pour la première fois?

TRÉGUIER, évasif, gêné comme quelqu'un qui ne peut pas se décider. — Que vous importe? Il vous étonne?

Mlle BERNIN. — Beaucoup. Je sais tellement ce que l'on dit de moi et comme on me juge!

TRÉGUIER. — On vous juge comme il semble que vous désirez être jugée.

Mlle BERNIN. — Vous voulez dire: mal?

TRÉGUIER. — Sévèrement.

Mlle BERNIN. — C'est possible. Tant mieux! J'en suis charmée. J'ai en horreur l'indulgence et la bienveillance, tout ce qui condescend. Etre vue de haut en bas, d'un œil favorable et protecteur, m'irrite et m'humilie. Je préfère être carrément un objet de stupeur et d'épouvante.

TRÉGUIER, bon enfant. — Oh! vous n'épouvantez pas encore à ce point-là! Je n'en veux pour preuve que l'éclatant succès qui vous escorte partout où vous passez.

Mlle BERNIN. — Succès de scandale, de douteux aloi! Gloire équivoque de bal, de soupers par petites tables, triomphe de décolletage et de cotillon, lauriers de rallye-paper, de golf et de tennis coupés au grand air, parmi les jeux de mains, avec les garçons... Et c'est tout. J'intrigue, j'excite, j'amuse, je pique tous les genres de curiosité, mais j'inspire — jusque sous les hommages empressés dont on m'enveloppe — la plus outrageante des craintes. Ici l'on danse. Rien de plus. Je suis celle qu'on n'épouse pas. Comme l'exprime avec netteté votre ami d'Aprieu: « Plus tard, quand elle sera casée... on pourra voir... Jusque-là... *niente*. » Est-ce vrai?

TRÉGUIER. — Je ne sais pas si d'Aprieu a tenu le propos.

Mlle BERNIN. — Oui.

TRÉGUIER. — En tout cas, ce n'est pas mon ami.

Mlle BERNIN. — Vous ne vous quittez pas.

TRÉGUIER. — C'est un camarade entêté. Rien de plus. Mais, dites-moi, vous avez donc vraiment envie de vous marier?

Mlle BERNIN. — Je n'en dessèche pas. Les maris que j'estime le plus me dégoûteraient du mariage et les jeunes gens que je méprise le moins me feraient divorcer avant d'être leur moitié.

TRÉGUIER, à mi-voix. — Pas tous.

Mlle BERNIN. — Pour qui dites-vous ça?

TRÉGUIER. — Pour personne.

Mlle BERNIN. — Non... je ne me marierais avec un peu d'entrain et d'appétit que si je rencontrais mon pendant, en homme, un gentil garçon qui soit — comme je suis, moi, côté femme — au-dessus des étroites conventions morales, des préjugés et des scrupules, un esprit libre, indépendant, léger, audacieux, qui ne s'effarouche pas et n'en fait qu'à sa tête, au franc-penser et au franc-parler...

TRÉGUIER. — Une exception. Comme vous.

Mlle BERNIN. — A nous deux, nous ferions la règle. Si jamais je le trouve, celui-là...

TRÉGUIER, bien en face. — En attendant, vous le cherchez?

Mlle BERNIN, soutenant son regard. — Peut-être.

TRÉGUIER, prenant son parti. — Ecoutez-moi, mademoiselle. Voilà deux mois que je désire avoir avec vous...

Mlle BERNIN. — Une conférence?

TRÉGUIER. — Ne vous moquez pas. Je trouve, par suite d'un brusque et heureux hasard, l'occasion que je guettais, je la saisis. Sans doute, ni l'un ni l'autre, nous ne sommes ici chez nous, et, si éprise que vous soyez d'excentricité, il vous paraîtra peut-être bizarre que je choisisse ce lieu et cet instant pour vous communiquer les choses graves que je ne peux plus vous taire. Mais je vous le répète, il ne m'est pas permis de reculer..

Mlle BERNIN. — Pourquoi?

TRÉGUIER. — Parce que... les circonstances me pressent, et que j'ai le sentiment, si j'hésite à la minute, que dans une heure il sera trop tard.

Mlle BERNIN. — Avancez alors. Et sautez.

TRÉGUIER. — Eh bien. Voici. Vous avez dit tout à l'heure: « Je suis celle qu'on n'épouse pas. » Vous vous êtes trompée. Je vous aime et je vous demande si vous consentez à devenir ma femme. J'ai fini.

Mlle BERNIN, troublée, souriante, gênée et flattée. — Vous avez fait le saut. C'est une grosse nouvelle. Une « dernière heure ». Est-ce qu'il vous faut une réponse... battante? Dans les cinq minutes?

TRÉGUIER. — Non... Je peux patienter... Maintenant que j'ai pris les devants.

Mlle BERNIN. — Quels devants? Que voulez-vous dire?

TRÉGUIER. — Rien.

Mlle BERNIN. — Ah! expliquez-vous? Je déteste les insinuations... De qui voulez-vous parler?

TRÉGUIER. — De Lortay. J'ai peur qu'il vous aime... à sa façon.

Mlle BERNIN. — Et surtout que je le lui rende? Voilà ce qui vous tourmente?... Vous êtes jaloux?

TRÉGUIER. — Oui.

Mlle BERNIN. — Et si je refuse de vous répondre? Si j'estime qu'il m'est permis d'avoir un secret et que vous n'avez pas le droit de l'exiger de moi?

TRÉGUIER. — Même après la demande que je viens de vous adresser?

Mlle BERNIN. — Oui, même après, que direz-vous?

TRÉGUIER. — Rien. Je m'inclinerai avec l'espoir que vous saurez peut-être, en comparant...

Mlle BERNIN. — Il ne s'agit pas de comparaison... Je reste touchée, flattée, presque émue de l'honneur que vous me faites.

TRÉGUIER. — Mais... ça suffit. J'ai compris.

Mlle BERNIN. — Oui, m'épouser! C'est de la vaillance!

TRÉGUIER. — Non. Vous êtes un danger qu'on sera toujours très heureux de courir.

Mlle BERNIN. — Je vous remercie d'être le premier. Mais...

TRÉGUIER. — Mais, nous y voilà!

Mlle BERNIN. — Pardonnez-moi d'être franche. Je ne vous aime pas.

TRÉGUIER. — A quoi bon me le répéter?

Mlle BERNIN. — Cela ne veut pas dire... qui sait?... que je ne puisse pas être votre femme. Parce qu'à défaut de passion... je suis très capable d'épouser un

homme dont j'estimerais le caractère et dont la tournure d'esprit me plairait.

TRÉGUIER. — Un vêtement tout fait! Et, en attendant vous aimez Lortay?

Mlle BERNIN. — Non. Parce que je n'en sais rien encore.

TRÉGUIER. — De quoi ça dépendra-t-il?

Mlle BERNIN. — De l'entretien que j'ai besoin d'avoir avec lui et que je suis venue chercher. Etes-vous content?

TRÉGUIER, avec ironie. — Ravi! Si Lortay répond agréablement à ce que vous avez à lui dire, vous l'adorez et c'est fini de moi! je suis au panier! Si, au contraire, il passe mal son examen, je puis concevoir toutes les espérances...

Mlle BERNIN. — Quelques-unes.

TRÉGUIER. — Je suis le pis-aller. Soit. Je m'y résigne parce que je vous aime et que c'est la meilleure façon que j'aie de vous le prouver! Et puis, l'amour n'a pas d'amour-propre. Ah! un détail en passant: j'ai une petite fortune qui me permet de vivre aisément, et vous êtes trois fois plus riche que moi. Si cela peut vous produire bon effet et frapper surtout monsieur votre père, je vous avertis que je suis disposé à vous prendre sans dot.

Mlle BERNIN. — Sans dot! Comme dans Molière? Ce serait stupide. La vie n'est pas le répertoire. Pour aujourd'hui restons-en là. En attendant, que vous soyez mon mari ou non, désormais je serai toujours votre amie, monsieur Tréguier.

Ele lui tend la main.

TRÉGUIER, qui lui saisit la main. — Eh bien, pas moi, mademoiselle! Si vous n'êtes pas ma femme, (Il retire sa main.) je ne serai pas votre ami...

Mlle BERNIN. — Vous me détesteriez?

TRÉGUIER, avec un air qui ne veut dire ni oui ni non. — Est-ce qu'on sait?

Mlle BERNIN. — Décidément, vous m'aimez.

TRÉGUIER. — Je le crains.

Scène V

LES MÊMES, LORTAY

LORTAY, entrant, s'arrête stupéfait... Agréablement, à Mlle Bernin. — Comment! C'est vous? (A Tréguier, poignée de main.) Bonjour, ami. (A Mlle Bernin.) Je rentre à la seconde. Je reviens de la pièce de Charrois.

TRÉGUIER. — *L'Epiderme?* Eh bien?

LORTAY. — Une grosse déception! On nous avait promis que ça serait d'une audace... à faire monter le rouge... Pas du tout, c'est ravissant, délicat, plein de talent parbleu! seulement... zut! tout le monde peut voir ça.

Mlle BERNIN. — Je n'irai pas.

LORTAY. — A peine arrivé... maman, qui me guettait sur le palier, me dit d'un air mystérieux: « Il y a du monde pour toi. » Vous avez donc vu ma mère?

Mlle BERNIN. — Mais oui. Elle fut charmante!

LORTAY. — J'étais à cent lieues... Quelle gentille pensée! Et dire que pour un peu, à cause de cette pièce à la guimauve, je manquais votre visite!

Mlle BERNIN, très simplement. — Je serais revenue.

LORTAY, confondu de joie. — Ah! voilà un mot!

TRÉGUIER, se levant. — Au revoir, mademoiselle.

Mlle BERNIN. — A bientôt, monsieur.

LORTAY, à Tréguier. — Nous dînons ensemble ce soir avec d'Aprieu! Rendez-vous ici! Venez de bonne heure... N'oubliez pas?

TRÉGUIER, à Mlle Bernin. — Je n'oublie jamais rien.

LORTAY, en le reconduisant. — C'est égal, quelle chance que vous vous soyez trouvé là!

TRÉGUIER. — Ça, oui.

LORTAY, à la porte, bas, avec un geste qui signifie: « Pardonne-moi de t'expédier ainsi. » — Vous m'excusez?

Clin d'œil. Tréguier sort.

Scène VI

Mlle BERNIN, LORTAY

LORTAY. — Quelle chère surprise! Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu?

Mlle BERNIN. — Ça n'aurait plus été une surprise. Et puis c'est une idée qui m'a poussé tout d'un coup.

LORTAY. — Idée de génie! Puis-je savoir?

Mlle BERNIN. — Je vais vous le dire. Depuis deux mois, vous me faites une cour vraiment vive. Vous êtes très pressant et peut-être trop pressé.

LORTAY, en demi-protestation. — Oh!

Mlle BERNIN. — Ai-je été coquette avec vous?

LORTAY. — Jamais assez.

Mlle BERNIN. — J'ai conscience de n'avoir rien fait pour vous encourager.

LORTAY. — Ni pour me décourager.

Mlle BERNIN. — Non plus.

LORTAY. — Une engageante neutralité.

Mlle BERNIN. — Aussi, ce matin, en m'éveillant, je me suis dit que ces jeux innocents avaient trop duré.

LORTAY. — Non?

Mlle BERNIN. — Qu'ils ne se prolongeraient pas vingt-quatre heures de plus sans que je fusse fixée sur certains points essentiels, et — puisqu'il est dans ma fantasque nature de ne rien faire comme tout le monde — j'ai résolu aussitôt de venir vous demander, chez vous, si vous éprouvez vraiment pour moi le sentiment profond que vous ne me témoignez qu'en manière de plaisanterie et de badinage, si vous avez à mon sujet non seulement des attentions mais des intentions, et lesquelles?

LORTAY. — Précisez vous-même.

Mlle BERNIN. — C'est pourtant clair. Quand vous me bloquez dans les coins sous la pointe aiguë de vos regards, que vous me serrez la main à déformer mes bagues ou que vous me pressez la taille à y imprimer vos doigts, que vous me chuchotez d'une voix tentatrice des phrases que j'ai l'air de comprendre quand je ne les comprends pas et de ne pas comprendre lorsque je les comprends, quand, enfin, comme l'autre soir, vous m'embrassez à la dérobée près de la bouche... (Montrant.)

LORTAY. — En pleine joue.

Mlle BERNIN. — Ici, à la frontière.

LORTAY. — Un incident!

Mlle BERNIN. — J'ai besoin de savoir si, au cours de tous ces exercices, vous vous rendez exactement compte de ce que vous faites?

LORTAY. — Oh! oui! Quelque chose... de délicieux...

Mlle BERNIN. — Dans quel but?

LORTAY. — Aucun. J'aime, j'essaie de me faire aimer.

Mlle BERNIN. — De quelle façon?

LORTAY. — Il n'y en a pas deux.

Mlle BERNIN. — Je vous demande pardon; il y en

a deux: une que je permettrai peut-être et une que je défends. Pour laquelle êtes-vous?

LORTAY. — Pour la première!

Mlle BERNIN. — Alors... vous désirez m'épouser?

LORTAY, avec une force un peu contrainte. — Mais... bien entendu!

Mlle BERNIN, à qui la nuance n'a pas échappé. — Vous avez l'enthousiasme perplexe.

LORTAY. — Moi? Je suis fou!

Mlle BERNIN. — Allons? Avouez-le? A moi on peut tout dire. Vous n'aviez jamais songé au mariage?

LORTAY, après une demi-seconde d'hésitation, bon enfant. — Mon Dieu... ni au mariage, ni au pas mariage... non... je n'avais songé à rien... c'est la vérité.

Mlle BERNIN. — A la bonne heure!

LORTAY. — L'issue de notre amoureuse aventure est une idée... latérale... vers laquelle je ne m'étais jamais dirigé. Est-ce que j'ai eu le temps de réfléchir? Le cœur ne pense pas — il est sans cervelle — il éprouve, il palpite, il bat, parfois si fort qu'il impose silence à l'esprit et étourdit la raison...

Mlle BERNIN. — Continuez. Vous chantez bien.

LORTAY. — Je vous ai connue... Vous m'avez plu infiniment! Je me suis laissé ravir avec joie à vous apprendre, à vous admirer, à vous aimer, comme une merveille ingénue et savante de grâce intrépide, un objet d'art humain — d'art moderne — exquis et nouveau, un petit saxe en vie... d'émail étincelant.

Mlle BERNIN. — Très dur.

LORTAY, qui fait signe que non. — Transparent et fin. J'ai savouré près de vous l'heure rapide et la longue minute sans me soucier du passé ni de l'avenir, ces deux frères ennemis du présent. Est-ce un crime?

Mlle BERNIN. — Pire. C'est un tort.

LORTAY. — Je le réparerai.

Mlle BERNIN. — Nous allons voir. Jurez-moi qu'en ce moment, je suis la seule à distraire, (Il a un geste pour protester contre le mot.) à occuper vos pensées — bonnes ou mauvaises — la seule qui donne à votre cœur une palpitation... supplémentaire?

LORTAY. — Je le jure.

Mlle BERNIN, se levant. — Menteur! Et la femme mariée!

LORTAY, feignant la surprise. — Quelle femme mariée?

Mlle BERNIN. — Celle avec laquelle vous correspondez...

LORTAY, qui continue. — Si vous la connaissez vous avez plus de chance que moi.

Mlle BERNIN. — Ne jouons pas sur les mots... Vous ne la connaissez pas... en effet. Mais elle existe, elle vous écrit et vous lui répondez... Si! elle signe Mirette, du nom de l'héroïne d'un de vos romans... Allons? vous voyez bien que je sais tout? Le machiavélique hasard... a fait que votre inconnue est une de mes amies intimes d'autrefois, perdue de vue et retrouvée depuis son mariage, et qui, justement froissée de vos assiduités publiques auprès de moi, m'a mise au courant, il n'y a pas huit jours... Protestez donc! Non... vous cherchez par quelle ruse... quel mensonge vous allez vous échapper de ce filet?... Cherchez pas. Elle m'a prêté votre dernière lettre. (La sortant de sa ceinture.) La voici.

LORTAY. — Comment! Elle a osé!... Votre amie a commis là, mademoiselle, un acte...

Mlle BERNIN. — Hardi.

LORTAY. — ...auquel je regrette que vous ayez accepté de vous associer.

Mlle BERNIN. — Niez-vous cette lettre?

LORTAY, qui continue. — Une femme mariée, une femme honnête...

Mlle BERNIN. — Surtout!

LORTAY. — Aventureuse... mais malgré tout de sentiments choisis et relevés... oui, mademoiselle!... du moins je m'en flattais, — et qui s'en va vous mêler... vous... une jeune fille... à... Oh!

Mlle BERNIN. — Jeune fille à part!

LORTAY. — Non... non, il n'y a pas de termes pour qualifier...

Mlle BERNIN. — Niez-vous cette lettre?

LORTAY. — Non, là!

Mlle BERNIN. — Ah! (La dépliant.) Voici ce que vous y dites... je ne lis que la fin. (Lisant.) *En attendant, chère... princesse lointaine, je suis et reste, tout à vous, rien qu'à vous, du cœur à l'esprit, de la...*

LORTAY. — ...tête aux pieds.

Mlle BERNIN. — C'est beaucoup, c'est complet. Eh bien? et moi, dans tout ça? Ce petit saxe en vie... Qu'en faites-vous? Où le placez-vous? Sur quelle étagère? Sortez de là!

LORTAY. — Très facile.

Mlle BERNIN. — Allez? Travaillez?

LORTAY. — Quand j'ai senti que je vous aimais — moi qui m'étais toujours un peu moqué de l'amour — j'ai cru que j'allais fléchir sous l'excédent de ma joie...

Mlle BERNIN. — Bah?

LORTAY. — J'étouffais. Mon cœur se gonflait d'une allégresse prête à éclater comme un sanglot. A qui la dire? A d'Aprieu?

Mlle BERNIN, vivement. — Etes-vous fou?

LORTAY. — C'est un bon ami de jeunesse, un condisciple de plaisir, mais il a le mépris des femmes, il ne m'aurait même pas écouté. A Tréguier?

Mlle BERNIN. — Encore moins!

LORTAY. — C'est aussi un bon ami, un camarade de lettres et de pensées, mais trop féru de morale. D'Aprieu m'aurait blagué, Tréguier m'aurait sermonné. Restait ma mère... C'est encore un bon ami.

Mlle BERNIN. — Le meilleur des trois.

LORTAY. — Et le plus heureux!

Mlle BERNIN. — On prétend que vous ne lui cachez rien?

LORTAY. — De mes sottises et de mes fredaines... oui!... Mais une pareille chose, si délicate et si intime... non... ça n'eût pas été convenable! J'en étais là, quand la providentielle inconnue vint me tirer d'angoisse et me tendre la perche!... car c'est elle qui a commencé! A son troisième appel, ma foi, j'ai répondu: présent! Je l'aurais remerciée, embrassée!...

Mlle BERNIN. — A ce point?

LORTAY. — Tel que Chérubin sur son épée, j'ai sauté sur ma plume, et l'encre rouge a coulé à flots, pareille au carmin de mes veines... mon cœur était l'encrier... j'ai écrit, j'ai écrit... sans savoir, comme on chante quand il fait soleil! Mais, sur le papier ainsi qu'en moi, il n'était question que de vous. Pas une phrase, pas un mot, pas un sentiment de ces pages qui ne puissent s'appliquer à vous, s'y adapter, s'y enrouler comme un lierre... On vous retrouve entre toutes les lignes, vous en êtes le secret, le chiffre et la clef.

Mlle BERNIN. — Allons donc! Seule, cette femme vous intriguait? vous attirait? Vous avez dû chercher à la connaître? Vous le lui avez demandé?

LORTAY. — Par politesse. Jamais, au fond, je n'en fus curieux. Que ce soit une vieille Anglaise... une jeune Roumaine... une institutrice à lunettes, un bas bleu trop tiré, ou quelque bourgeoise honteuse, mère gigogne de sept enfants... peu importe! elle peut rester derrière son rideau.

Mlle BERNIN. — En attendant, elle a empoché vos déclarations et se les est bel et bien attribuées!

LORTAY. — Tant mieux pour elle ou tant pis! Elle n'a rien eu de moi, que des mots qui volent.

Mlle BERNIN. — Des écrits qui restent! Vous m'avez trompée avec elle! et ses lettres, dont vous affectez toujours de ne pas me parler — et qui, telle que je connais la personne — devaient être... assez bien tournées...?

LORTAY. — Très joliment.

Mlle BERNIN, joie réprimée. — Ah? (Se reprenant.) Vous les lisiez? et avec plaisir?

LORTAY. — Sans doute.

Mlle BERNIN. — Vous en convenez?

LORTAY. — Mais oui. Parce que j'avais trouvé divin de supposer... que c'était vous qui me les écriviez!

Mlle BERNIN. — Oh! moi?

LORTAY. — Oui... Mais comment vous dire? vous plus tard, mariée... affranchie...

Mlle BERNIN. — Vraiment?

LORTAY. — Pure débauche d'imagination, qu'il faut me pardonner!... Tout de suite après la lecture, je me rendais bien compte, parbleu! que ces papiers légers ne pouvaient pas être de Mlle Lise...

Mlle BERNIN. — Et pourquoi donc pas, s'il vous plaît?

LORTAY. — Parce qu'il y avait dedans des choses trop fortes pour vous!

Mlle BERNIN. — Rien n'est trop fort pour moi.

LORTAY. — Si, si... Laissez-moi croire que si. Ma psychologie ne s'égare pas. Même pour une jeune fille aussi spirituellement avertie que vous et qui en valez deux.

Mlle BERNIN. — Bien plus!

LORTAY. — Il y a, je l'affirme, dans les lettres de Mirette, des idées et des sensations de femme qui a déjà vécu... et dont je vous espère, grâce à Dieu! encore incapable.

Mlle BERNIN. — Je suis capable de tout.

LORTAY. — Oh!

Mlle BERNIN. — Et je vais vous le prouver.

LORTAY, vivement. — Non, non, ne prouvez rien!

Mlle BERNIN. — Trop tard. Mirette, c'est moi.

LORTAY. — Vous? Je ne vous crois pas. Vous vous vantez! C'est un piège...

Mlle BERNIN, sortant un petit paquet de sa ceinture. — Voici toutes vos lettres.

LORTAY. — C'est votre amie qui vous les a confiées.

Mlle BERNIN, qui va au bureau. — Connaissez-vous mon écriture? (Elle prend la plume.)

LORTAY, qui la lui arrache des mains. — Inutile. Je ne veux pas...

Mlle BERNIN. — Je vous ai encore écrit hier soir.

LORTAY. — Je n'ai rien reçu... A moins que pendant mon absence...

Il s'approche de son courrier, déposé sur la table... écarte les journaux.

Mlle BERNIN, qui a reconnu sa lettre et s'en empare. — La voilà. (La lui tendant.) Voulez-vous que je vous la récite?

LORTAY. — Ainsi, c'est vous? C'était vous?

Mlle BERNIN. — Oui. Vous êtes pris!

LORTAY. — Pris... surpris! et ravi! Je triomphe!

Mlle BERNIN. — Oh!

LORTAY. — Vous voyez bien que j'avais mille fois raison quand je vous jurais que vous étiez la seule en jeu? Nous nous restions fidèles en nous trahissant. Vos lettres portaient malgré vous le poinçon de votre esprit, la marque et la griffe de vos pensées. Et moi, en vous cherchant partout, d'instinct, je vous trouvais... je vous rattrapais jusque sous le domino transparent de Mirette... Admirez la merveille? ces confidences folles, ces aveux précis que le scrupule et le respect m'avaient commandé de vous taire et qu'alors je vous adressais mentalement, par écrit, à travers une autre, pour que cependant le diable et vous n'y perdissiez rien... ils vous parvenaient! L'adresse est mal mise, mais la lettre arrive! La poste, en amour, est vraiment bien faite!

Mlle BERNIN. — Oui... C'est tout de même étrange... amusant...

LORTAY. — Jeune... Adorable... Exquis! Mais vous? qui vous avait donné cette idée?

Mlle BERNIN. — L'herbe tendre de mon printemps... une soif d'intrigue et de mystère... la volupté de me cacher... de faire une niche, d'avoir l'air de risquer quelque chose de mal... et puis, surtout, je grillais de vous éprouver, de vous passer au feu, de savoir si vous m'aimiez exclusivement, comme vous me le laissiez entendre... alors, je vous ai écrit, en vous brossant à la Fragonard sous de chaudes couleurs, des sentiments... (Elle sourit.) qui ne me brûlaient pas.

LORTAY. — Oh!

Mlle BERNIN. — Au début... Et vous, dans la semaine, vous avez riposté! Je l'aurais parié!

LORTAY. — Soyez franche? Si j'avais laissé sans réponses vos bijoux de lettres, me l'auriez-vous pardonné?

Mlle BERNIN. — Jamais!

LORTAY. — A la bonne heure! Ainsi... Mirette... non... Lise... c'est vrai?... vous avez lu mes livres?

Mlle BERNIN. — Dévoré.

LORTAY. — Pas tous?

Mlle BERNIN. — Tous. *La Faunesse. L'Hermine...*

LORTAY. — Chut!...

Mlle BERNIN. — Superbe, *l'Hermine!*

LORTAY, joyeux. — Ah! (Mélancolique.) Oh!

Mlle BERNIN. — Quoi? Cela vous ennuie?

LORTAY. — Un peu... Au contraire! Je ne sais plus... C'est-à-dire que cela me charme et me trouble, m'inquiète... et me flatte... m'exalte et me peine.

Mlle BERNIN. — Pourquoi?

LORTAY. — Parce que... Parce que je vous aime.

Mlle BERNIN. — En ce cas, aimez-moi autrement qu'une de ces petites sottes dont nous nous sommes moqués tant de fois. Si vous m'épousez, vous n'aurez pas de regrets? pas de jalousie, même fondée? Vous accepterez mes défauts? J'en ai beaucoup.

LORTAY. — Moi, je les ai tous!

Mlle BERNIN. — Tant mieux! Comprenez-moi bien. C'est pour mes imperfections humaines, pour elles seules qui sont vraiment moi, que je veux être préférée, revendiquée... comme moi je vous ai distingué, choisi, défendu dans mon cœur et ma pensée pour toutes les raisons — justes ou non — qui font que dans le monde de l'honorabilité l'on vous attaque et vous déchire.

LORTAY. — Chère enfant!

Mlle BERNIN. — A cette seule condition, si vous le voulez? Lise et Mirette seront vos femmes.

LORTAY. — Nous le voulons. Nous nous aimerons, vous verrez?

Mlle BERNIN. — Je le crois. Mais à notre manière, n'est-ce pas? Car vous m'avouerez qu'après une pareille irruption à main armée dans le mariage et l'amour il serait pitoyable et sans envergure que nous fussions les deux pauvres petits Siamois de l'église et de la mairie, le ménage ridicule et courant? Nous méritons mieux.

LORTAY. — Certes! Et nous rêvons pire.

Mlle BERNIN. — Alors, je serai la maîtresse?

LORTAY. — Souveraine.

Mlle BERNIN. — Dans toute l'amoureuse et supérieure acception du mot: la maîtresse qui ranime l'épouse, la passion qui enjolive le devoir?

LORTAY, ému et troublé. — Oui... oui...

Mlle BERNIN. — Et je veux posséder en vous, au-dessus du mari banal et de l'associé prompt aux oublis, le tyrannique et docile complice...

LORTAY. — L'éternel amant! Vous l'aurez! Comptez sur moi. (Il veut l'embrasser sur les lèvres. Elle se détourne, effarouchée.)

Mlle BERNIN. — Adieu, je vais informer mon père...

LORTAY. — Et moi, ma mère. (Elle lui met une lettre dans la main.) Qu'est-ce que c'est que ça?

Mlle BERNIN. — Ma lettre d'hier.

LORTAY. — La dernière de Mirette!

Mlle BERNIN. — Lisez-la tout de même.

Elle sort en l'enveloppant d'un regard d'ardente coquetterie amoureuse. Il lui envoie un baiser avec sa lettre.

Scène VII

LORTAY, Mme LORTAY

Lortay seul d'abord. Son attitude exprime la joie, la griserie... la stupéfaction heureuse. Il s'assoit, décachette la lettre... la lit... son visage montre l'amusement amoureux... le trouble sensuel où le met la lecture... il s'interrompt d'un air qui veut dire... « Oh! la petite audacieuse!... », regarde du côté par où elle est sortie... Mme Lortay entre à cet instant et le voit.

Mme LORTAY. — Eh bien? Qu'est-ce qu'elle te voulait? Que se passe-t-il?

LORTAY. — Que je l'adore et que je l'épouse.

Mme LORTAY. — André! Tu n'y songes pas?

LORTAY. — C'est fait... Réglé... Nous sommes d'accord, sur tous les points.

Mme LORTAY. — Mais l'autre? la femme mariée?...

LORTAY. — Ecoute... Tu ne répéteras jamais ce secret à personne? Notre inconnue et Mlle Bernin... c'est la même.

Mme LORTAY. — Oh!

LORTAY. — Tu ne trouves pas ça romanesque et sublime?

Mme LORTAY. — Terrifiant! Et alors, tu veux?

LORTAY. — Toi aussi.

Mme LORTAY. — Pas moi! non!

LORTAY. — Si. Je te parle sérieusement, petite mère, comme si tu étais ma fille. Assois-toi, et ne fais pas l'enfant. Tu m'aimes au point de m'avoir tout sacrifié...

Mme LORTAY. — Tout...

LORTAY. — Je le sais, et je ne suis pas un ingrat puisque je m'en rends compte. Est-ce que tu t'imagines que tu vas t'arrêter en chemin de faire toutes mes volontés après vingt-six ans de renoncement, d'affection passive et de tendresses journalières? Tu ne pourras jamais. Tu as la vitesse, la faiblesse acquise. Tu es incapable de me résister une heure. Tu t'es si étroitement incarnée, identifiée avec ton garçon de fils que tu l'as dans le sang, et que tu ne t'appartiens plus. Je t'absorbe, tu penses comme moi, par moi, à travers moi...

Mme LORTAY. — Pas tant que ça! J'ai ma petite personnalité.

LORTAY. — Tu n'es que mon reflet perpétuel, mon écho touchant, et je suis ta loi, tes prophètes, ton dieu. Si je mourais demain...

Mme LORTAY. — Tais-toi!

LORTAY. — Tu oublierais de vivre. Est-ce vrai?

Mme LORTAY. — C'est vrai. Mais ça n'empêche pas que...

LORTAY. — Si, maman, ça empêche... ça empêche tout. Mes caprices les plus insensés, si je le voulais, en cinq minutes, deviendraient les tiens. Mon amour pour Lise n'est pas un caprice. C'est une passion durable.

Mme LORTAY. — Il n'y a pas de passion durable.

LORTAY, levant les bras. — Quelle bêtise!... Eh bien, et la passion maternelle?

Mme LORTAY, triste. — Celle-là compte si peu!

LORTAY. — Oseras-tu la nier? Tu vois bien? Ne parle donc pas de ce que tu ignores. Tout ce que tu peux penser de Mlle Bernin, je m'en doute. Je l'ai pensé avant toi. Nous nous trompions. (Elle veut protester.) Si. L'avenir te le montrera. Nous sommes, elle et moi, littéralement et littérairement faits l'un pour l'autre. Au point de vue pratique et de mon métier, c'est la compagne rêvée, la femme idéale de l'observateur et de l'écrivain.

Mme LORTAY. — Tu crois?

LORTAY. — J'en suis sûr. Il y a tout un ordre d'idées, de sentiments, de nuances et de replis du cœur humain où la perspicace collaboration d'une intellectuelle est indispensable à un romancier, si fort et malin soit-il.

Mme LORTAY. — Eh bien? Et moi? Je n'étais donc pas là?

LORTAY. — Oh! maman!!

Mme LORTAY. — C'est vrai. Je baisse déjà!

LORTAY. — Cette seule femme possible... sans la chercher, je l'ai trouvée! Elle est supérieurement intelligente et instruite.

Mme LORTAY. — Oh! Elle sait tout! je te le garantis. Elle t'en apprendra!

LORTAY. — Tant mieux! Je préfère les jeunes filles qui savent tout à celles qui ne savent rien. Enfin, nous nous aimons follement.

Mme LORTAY. — Tu l'aimes tant que ça? Plus que moi?

LORTAY. — Autres sphères. Ne mêlons pas. Toi, tu n'envisages qu'un seul point à cette minute! C'est que tu vas me perdre.

Mme LORTAY. — Oui.

LORTAY. — Mais non! Pas tout à fait.

Mme LORTAY. — Si. La bonne vie à deux... (Montrant leurs tables.) nos bureaux... les chantiers... nos sorties le soir... ton baiser chaque nuit quand tu rentrais tard... mes heures de travail et de copie... Est-ce que je ne te soignais pas bien quand tu étais malade?...

LORTAY. — Très bien...

Mme LORTAY. — J'étais parvenue à imiter ton écriture... je répondais pour toi aux enquêtes... aux cartes postales... tout enfin... Tantôt encore... après le déjeuner... tu n'as pas de religion, tu vas te moquer?

LORTAY. — Je te demande pardon. J'en ai quand il faut.

Mme LORTAY. — J'ai été à Saint-Philippe mettre deux cierges pour *les Derniers outrages*.

LORTAY. — Je ne me moque pas. Je trouve ça très bien. Mais pourquoi deux?

Mme LORTAY. — Un pour que Dieu te pardonne le chapitre VII... que j'ai trouvé superbe, mais révoltant!

LORTAY. — Et l'autre?

Mme LORTAY. — Pour qu'on tire à vingt mille.

LORTAY, touché, l'embrassant. — Chère maman!... On tirera!

Mme LORTAY. — Et voilà! Tout ça est fini!

LORTAY. — Mais non! ça reprendra! nous nous verrons souvent. Je te vénère.

Mme LORTAY. — Mais tu me quittes.

LORTAY. — Eh bien, non, là, ne pleure pas. Tu es trop bonne! Tu dépasses... tu vous désarmes! Moi-même — je ne suis pas égoïste — je sens que je ne pourrais pas me priver complètement de toi... que tu me manquerais le dimanche...

Mme LORTAY, joie naissante. — Alors... tu renonces?

LORTAY. — Jamais de la vie! Mais j'ai une idée... Sèche tes yeux. Lise n'est pas méchante. Elle a trop d'esprit pour manquer de cœur... je me fais fort d'obtenir d'elle... tu ne devines pas?...

Mme LORTAY. — Non, quoi?

LORTAY. — Que nous vivions ensemble.

Mme LORTAY, contente, mais avec une nuance d'effarement. — Tous les trois? Tu crois que ce serait possible?

LORTAY. — Pourquoi pas? Ensemble et séparément.

Mme LORTAY. — Eh bien, oui... soit!... J'en fais la condition de mon assentiment... Si Mlle Bernin...

LORTAY. — Oh! non! Tu n'y es plus. Ce n'est pas de toi, cela, de l'admirable mère que je connais! De quoi vas-tu avoir l'air? D'abuser de la situation? De nous marchander mesquinement le bonheur? Pour que Lise te juge mal et te prenne en grippe? Non, non... ne nous égarons pas... Si tu souhaites que Mlle Bernin consente à ce que tu vives avec nous, il n'y a qu'une marche à suivre, c'est d'aller tout de suite avec moi le lui demander. Du même coup tu lui rends sa visite. Viens.

Mme LORTAY. — Allons-y.

LORTAY. — Enfin! je te retrouve! Apprête-toi... Ah! nous sommes le premier. (Il tire son portefeuille, y prend une enveloppe cachetée, la lui remet.) Ton mois!

Mme LORTAY, qui prend. — Merci... Ça ne pressait pas. (Demi-fausse sortie.)

LORTAY. — Tout presse! maman! tout presse!

Mme LORTAY. — Mais tu me donnes trop! Je te redois soixante-deux francs.

LORTAY. — Ça sera pour tes cierges. Alors... si elle veut bien... tu consens?

Mme LORTAY. — Oui... là...

LORTAY. — Ah! maman! Qu'est que j'ai donc fait pour que tu m'aimes à ce point?

Mme LORTAY. — Comme tous les enfants. Rien. Partons! Que je suis bête! En même temps, nous porterons les épreuves et le bon à tirer. Mon joli chapeau? Oh! oui!

LORTAY, confondu. — Il n'y en a pas deux comme toi, tiens!

Scène VIII

LORTAY, seul, puis D'APRIEU et TREGUIER

LORTAY va à son bureau, serre la lettre de Lise dans un tiroir qu'il ferme à clef, range quelques papiers... en fredonnant... heureux... s'interrompant. — Pauvre bonne femme!

D'Aprieu et Tréguier sont introduits au moment où il allait sortir. Il se jette dans eux.

D'APRIEU. — Bonjour!

LORTAY — D'Aprieu!

TRÉGUIER. — Nous sommes exacts.

LORTAY. — Ah! oui, mais voilà... c'est que...

TRÉGUIER. — Vous sortiez?

D'APRIEU. — Est-ce que le dîner ne tient plus?

LORTAY. — Toujours. Seulement, je suis forcé de m'absenter...

TRÉGUIER. — Ah!

LORTAY. — Une demi-heure... je vais chez Bernin... une chose importante... vous m'attendez?...

D'APRIEU. — Bien... bien... Nous allons présenter nos hommages à Mme Lortay, alors?

LORTAY. — Non. Elle m'accompagne.

TRÉGUIER. — Tiens!

Scène IX

D'APRIEU, TREGUIER

D'APRIEU. — Hein? C'est assez lumineux?

TRÉGUIER. — Quoi?

D'APRIEU. — Il épouse! Il convole!

TRÉGUIER. — Vous croyez?

D'APRIEU. — J'en suis sûr! Ils vont faire la demande! Est-ce que ce mariage vous étonne?

TRÉGUIER. — Moi? Pas du tout. Rien ne m'étonne. Et vous?

D'APRIEU. — Non plus. Voilà six mois que je guette cette jonction. Lortay, la jeune nymphe... la mère... ils sont tous les trois si bien assortis! Chacun selon la couleur, ils ont la même riche nature, les mêmes tendances, les mêmes goûts...

TRÉGUIER. — Oui. Et un en aigrette par-dessus tous les autres: le goût du vice.

D'APRIEU. — Oh! vous! C'est votre dada de haute école! Vous voyez le vice partout.

TRÉGUIER. — Parce qu'il y est.

D'APRIEU. — Ça ne me saute pas aux yeux.

TRÉGUIER. — C'est que vous avez la vue comme Philinte: un peu basse. Il me serait facile et divertissant — si je n'avais l'horreur de jouer les Bossuet de cheminée — de vous prouver que jamais le goût du vice n'a été si accentué et répandu qu'aujourd'hui. Tout est renversé. Les honneurs sont pour les fripons, les lys pour les filles et les lauriers pour les lâches. L'outrage aux mœurs est à l'état permanent, public, et la complicité paternelle des honnêtes gens dépasse encore par sa platitude le cynisme des licencieux.

D'APRIEU, qui a tiré sa montre et l'a regardée, la fait voir à Tréguier. — L'aigle de Meaux!

TRÉGUIER. — Je m'arrête.

D'APRIEU. — Oui. Ne dépensez pas tout d'un coup. Gardez cent sous d'indignation pour demain.

TRÉGUIER. — Je ne m'indigne pas. Je constatais.

D'APRIEU. — Vous n'êtes pas de sang-froid.

TRÉGUIER, vif. — Je suis très calme... Et, sans sortir de ce laboratoire, tenez! voilà deux types, Lortay et sa mère, qui sont le plus pittoresque exemple de déformation morale que le goût du vice peut produire chez un jeune homme de talent et une vieille femme de sens commun. Lui, sans doute, n'a jamais été une âme de grand espace, ni un caractère en métal de cloche.

D'APRIEU. — Mais le fond n'est pas mauvais.

TRÉGUIER. — Non. C'est une bonne fille de bon fils. Seulement, démangé d'ambition, il a voulu à tout prix escalader son époque et conquérir son prochain. Comme il n'avait ni l'envie ni les moyens de le dépasser par la vertu, — ni même par sa simple apparence qui réclame déjà une jolie force de chevaux!...

D'APRIEU. — Vous en savez quelque chose?...

TRÉGUIER. — ...il a préféré chercher à se dissembler de ses semblables par l'étalage effronté du vice, vrai ou feint. Il espère ainsi dominer le public en le dépravant et arracher l'admiration par le scandale.

D'APRIEU. — Ce n'est pas si bête!

TRÉGUIER. — Son seul moteur, c'est l'orgueil. Tout comme le grand ressort de Mme Lortay...

D'APRIEU. — Bien oui, c'est la passion maternelle!

TRÉGUIER. — ...Aveugle et sourde. Et c'est cette passion fatale qui, peu à peu détournée de ses fonctions naturelles et de ses devoirs, a ravagé la pauvre femme au point d'en faire le type touchant, l'espèce de mère de Gavarni et de Forain que nous savourons.

D'APRIEU. — C'est possible, mais on ne s'ennuie pas! Et la plus extraordinaire, c'est encore la petite Lise! Oh! celle-là!

TRÉGUIER. — Celle-là, n'en parlons pas, voulez-vous?

D'APRIEU. — Ah! si! C'est la seule que j'abandonne à vos anathèmes, car elle arrive presque à les justifier. (Mouvement de Tréguier.) Oui... mais, attendez?... Mais avec quelle grâce despotique et quel ensorcellement de jeunesse! Elle a dans la robe et la taille, dans l'œillade et le geste, une virtuosité de coquetterie ingénue et profonde. Elle respire la convoitise et dégage l'amour... Avec cela d'une distinction si vaporeuse et légère qu'on dirait un pastel provocant... C'est Chérubine, c'est la Froufrou du fruit défendu! et le péché lui va comme un bas.

TRÉGUIER. — Et cependant elle est honnête et pure! Oui, monsieur!

D'APRIEU. — Avec ces dehors-là?

TRÉGUIER. — Les dehors ne signifient rien. Vous avez beau les avoir pratiquées plus que moi, je connais les femmes mieux que vous, parce que je les estime, tandis que vous les méprisez. J'ai été longtemps professeur dans un lycée de filles.

D'APRIEU. — Veinard!

TRÉGUIER. — Mes élèves m'ont beaucoup appris. J'ai pu étudier à la loupe ces enfants terribles, pénétrer leur fanfaronnade et leurs vantardises! Mlle Bernin est à l'âge espiègle et gascon de l'ange qui fait la bête, elle se joue de nous, d'elle-même, et déploie tout son amour-propre à passer pour le contraire de ce qu'elle est. C'est une poseuse et une pince-sans-rire du mal.

D'APRIEU. — Et aussi en riant!

TRÉGUIER. — Justement! Sa gaieté marque en sa faveur. Renseignée et déjà déçue, elle aurait la tristesse des lendemains. Toutes les précocités sont moroses et seule l'ignorance encore enfantine a le front joyeux. Aussi, je vous le répète et je n'en démordrai pas: Lise est effrontée, scandaleuse, irritante et coquette; Lise est modeste, délicate, pudique et sentimentale... Et la pièce vaut mieux que l'affiche.

D'APRIEU. — Attendez donc! Tout s'éclaire. Tréguier, vous avez le goût du vice!

TRÉGUIER. — Vous êtes fou!

D'APRIEU. — C'est vous qui n'êtes pas sage! Ecoutez. Je vous rencontre tantôt et je vous trouve nerveux. Nous arrivons ici. Lortay nous lâche à moitié le secret de Polichinelle de son mariage et aussitôt voilà un père de l'Eglise qui fulmine et montre le poing à la société, qui passe par les trois étapes classiques du dépit, de la colère et de la faiblesse, et qui défend, comme un chevalier, la vertu nébuleuse d'une gentille personne que je n'attaque pas!... mais c'est Lui!... le noble étranger... c'est l'amour!... Portez... armes!

TRÉGUIER. — Je n'aime pas Mlle Bernin... je ne l'aime pas plus que vous!

D'APRIEU. — Ah! Permettez? moi, elle me plaît fort!...

TRÉGUIER. — Vraiment?

D'APRIEU. — Je ne m'en cache pas... Et le jour fatal où Lortay deviendrait pour elle de l'ancien... je serais très volontiers le nouveau.

TRÉGUIER. — Mais je croyais que vous aviez une liaison... à demeure?

D'APRIEU. — Et de tout repos! Oui, depuis six ans. Après? Ça ne serait pas un obstacle! Une fillette qui était lectrice à la maison, et que j'ai avalée d'un trait, après la mort de ma mère qui l'avait renvoyée, je l'ai gardée... comme maîtresse de compagnie. Mais je la sais par cœur et nous ne lisons plus.

Lortay entre épanoui, une fleur à la boutonnière.

Scène X

LES MÊMES, LORTAY

D'APRIEU. — Eh bien?

TRÉGUIER, très ému et ne voulant pas le paraître. — Et cette affaire?

LORTAY. — Voilà!

TRÉGUIER. — Nous l'avons devinée. Vous venez de signer chez votre éditeur un traité magnifique. Est-ce ça?

LORTAY. — Oui...

TRÉGUIER. — Il vous cède...

D'APRIEU. — Votre vie durant.

TRÉGUIER. — ...l'entière et exclusive propriété d'un ravissant ouvrage de luxe et de jeunesse...

D'APRIEU. — Prose et vers...

TRÉGUIER. — ...Dont il est l'auteur.

LORTAY. — Intitulé?

TRÉGUIER. — Lise Bernin.

LORTAY. — C'est exact.

D'APRIEU. — Compliments, mon cher, vous toucherez de beaux droits!

LORTAY. — Mais ce n'est pas tout. Pour passer l'acte il me faut deux témoins, deux amis. Je ne vois pas mieux que vous. Puis-je y compter?

D'APRIEU. — Ah! de tout cœur! Et vous aussi, Tréguier? N'est-ce pas?

TRÉGUIER. — Avec plaisir.

LORTAY. — Merci! Merci! Allons dîner: je suis très heureux.

RIDEAU

Mirette lisant, allongée dans la barque. — Au fond, deux douaniers passent.

ACTE II

Une petite plage déserte sur une côte de Bretagne, en Morbihan. Au loin la mer, les rochers, par une superbe journée d'été. Sur la droite un vieux petit manoir enguirlandé de chèvrefeuille et de lierre. A côté, au second plan, un mât garni de son jeu de flammes. Au milieu de la scène et presque au premier plan, est arrimée une petite barque sur laquelle est étendue Mirette au lever du rideau.

Scène première

MIRETTE, LORTAY

LORTAY, à Mirette qui lit. — Qu'est-ce que tu lis là?

MIRETTE. — *Casanova.* (Léger nuage sur le front de Lortay.) Ça t'ennuie?

LORTAY, se reprenant. — Moi? Au contraire!... Un excellent livre.

MIRETTE, riant un peu sec. — Un livre... de chevet!

Elle se remet à lire.

LORTAY, s'avançant vers elle. — Mirette!

MIRETTE. — Quoi?

LORTAY. — Regarde-moi. Pourquoi te mets-tu du noir aux yeux, ma petite fille? et du rouge aux lèvres?

MIRETTE. — Pour t'amuser. Pour faire comme les belles demoiselles qui te plaisent.

LORTAY. — Tu me plairais nature.

MIRETTE, incrédule. — Oh! Oh!

LORTAY, engageant. — Essaie.

MIRETTE. — Pas de danger.

LORTAY. — Si... (Elle a un corsage léger et très échancré. Il l'embrasse bas sur la gorge. Elle a un mouvement instinctif de pudeur. D'un ton presque charmé.) Tu me repousses?... Personne ne nous regarde.

MIRETTE. — Justement!

LORTAY, nuance de joie. — Est-ce que tu deviendrais... collet monté?...

MIRETTE. — Pas avec ce corsage-là toujours!

LORTAY. — En effet, il est grand ouvert.

MIRETTE. — A deux battants... Fermons.

Elle ramène sa guimpe.

LORTAY. — Non! Du moment qu'il n'y a que moi... laisse. Mais devant le monde je trouve qu'il bâille trop.

MIRETTE. — Parce qu'il s'ennuie, surtout à la campagne.

Elle rouvre son livre.

LORTAY, l'empêchant. — Allons! Tu m'as assez trompé avec cet Italien! Parlons, causons. Dès que nous sommes seuls, je ne sais pas pourquoi nous devenons tristes.

MIRETTE. — Tu trouves? (Très sérieuse.) Me voilà gaie. M'aimes-tu?

LORTAY. — Cette question!

MIRETTE, craintive, gênée. — Dis-le-moi, alors, je le veux, mais dis-le-moi... simplement comme tu ne

me l'as jamais dit, avec des mots frais, nouveaux... des mots qui n'aient point fait de détours et qui, avant de sortir de tes lèvres, n'aient uniquement passé que par ton cœur.

LORTAY, troublé, contraint, souriant. — Qu'elle est bête!... A quoi bon?... Je fais mieux que de te dire que je t'aime, je te le prouve.

MIRETTE. — Oh! sans doute. Mais qui veut trop prouver...

LORTAY. — Ne prouve rien? Ah! qu'est-ce qu'il te faut?... Moi, je n'ai qu'une éloquence.

MIRETTE, lui mettant la main sur la bouche. — Chut!

LORTAY. — Oh! ne prends pas cette figure-là, je t'en conjure? (On aperçoit Tréguier.) Surtout devant mes amis.

MIRETTE, nerveuse. — Tu as raison. Il vaut mieux faire envie que pitié.

Elle s'assoit amoureusement sur ses genoux.

Scène II

LES MÊMES, TREGUIER

TRÉGUIER, les apercevant. Geste de recul. — Oh! pardon!

LORTAY. — Avancez.

TRÉGUIER. — C'est que j'ai peur d'être une cause de gêne.

MIRETTE. — Non! C'est plutôt vous qui serez gêné.

LORTAY. — Comment! Vous êtes pudibond à ce point? La fumée des autres vous incommode?

TRÉGUIER. — Un peu.

LORTAY. — Comme tous les gens qui ne fument pas. Qu'est-ce qui vous démonte?... Que ma femme soit sur mes genoux?...

Geste négatif de Tréguier.

MIRETTE, aguichante. — Vous préféreriez que...

TRÉGUIER, coupant court. — Rien du tout.

LORTAY. — Oh! comme l'on voit que vous avez oublié d'être jeune, et que le cœur vous a été racorni par l'habitude de la critique!

TRÉGUIER. — C'est malheureusement exact! (A Mirette.) Il me connaît bien.

LORTAY. — Avez-vous jamais été amoureux, seulement?

TRÉGUIER. — Moi?

LORTAY. — Oui, vous... ce gros pion-là!

TRÉGUIER. — Gros pion est... Enfin! je vous revaudrai ça en copie. Eh bien, oui, il a été amoureux, le gros pion.

LORTAY. — Non?

TRÉGUIER. — Deux fois!

LORTAY. — Deux fois! Oh! C'est énorme!... Vous n'êtes pas brisé? (A sa femme.) Tu entends?

MIRETTE, qui commence à être un peu gênée. — J'écoute.

TRÉGUIER. — La première fois, d'une de mes élèves au lycée Théroigne de Méricourt, où j'ai été quatre ans professeur de littérature.

LORTAY, ironique. — Comparée.

MIRETTE. — Comment s'appelait-elle? Son petit nom?

TRÉGUIER. — Vous tenez à savoir?... Jeanne. C'était une orpheline, une créature exquise.

MIRETTE. — Bien entendu. Comme toutes les orphelines!...

TRÉGUIER. — Généreuse, avide de science...

LORTAY. — Qu'est-ce que vous lui avez appris?

TRÉGUIER. — Rien.

MIRETTE. — Même pas l'amour?

TRÉGUIER. — Même pas que je l'aimais! Elle l'a toujours ignoré, et je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

LORTAY. — Et la seconde?

TRÉGUIER. — Oh! celle-là!...

MIRETTE, à mi-voix à son mari. — Laisse. Tu es indiscret.

LORTAY, insistant, à Tréguier. — Une femme mariée?

TRÉGUIER. — Oui et non. Elle était jeune fille quand je l'ai remarquée.

LORTAY. — A-t-elle su que vous?...

TRÉGUIER. — Je crois bien. Je le lui ai dit à celle-là!

LORTAY. — Ah! Et... alors?

TRÉGUIER. — Elle n'a pas voulu de moi.

LORTAY. — Et elle en a épousé un autre qui ne vous valait peut-être pas? (Geste modeste de Tréguier.) J'en suis sûr! Parce qu'au fond vous êtes un brave homme. Eh bien, c'est égal, je n'en suis pas encore revenu, et vous m'apparaissez sous un jour nouveau.

TRÉGUIER, gai, avec une pointe de mélancolie. — Un jour... de souffrance.

MIRETTE, fébrile, frappant dans ses mains. — Allons! En voilà assez!

LORTAY. — Oui. La troisième fois sera la bonne... Prenez espoir en nous regardant. Tenez? Il y a aujourd'hui juste sept mois que nous sommes mariés, et, cependant, nous nous aimons encore...

MIRETTE. — Comme au premier soleil levant.

LORTAY. — Couchant. Ça ne vous tente donc pas, ce genre de bonheur?

Il embrasse sa femme.

TRÉGUIER. — Ça ne me tente plus... Dites-moi?... Je ne suis ici que depuis deux jours... Vous ne m'avez pas conté ce qui vous a poussé à venir à Plougasnou, dans ce coin perdu de Bretagne.

MIRETTE. — André avait besoin d'air pur. *Les Outrages* l'avaient surmené.

LORTAY. — Soixante-cinq mille hier!

TRÉGUIER. — C'est superbe!

LORTAY. — Et nous montons tous les jours!

MIRETTE. — Dès le début des vacances, nous avons pris le parti de nous embretonner, et à l'aventure nous avons piqué droit devant nous, par les landes.

TRÉGUIER. — Vous connaissiez la Bretagne?

MIRETTE. — Non, nous ne savions même pas où c'était.

LORTAY. — Nous en avions entendu parler comme d'un sale pays.

TRÉGUIER. — Ça vous attirait?

MIRETTE. — L'auto, la carriole et la barque ont eu vite faite de nous y charrier en tous sens. Oh! nous ne nous sommes rien refusé. Nous avons tout vu: le phare et le clocher, le sable et le roc.

LORTAY. — Le cierge et le bâton.

MIRETTE. — La relique et l'épave, la quenouille de la fileuse et... je ne sais plus, moi...

LORTAY. — ...Le moignon du cul-de-jatte.

MIRETTE. — Oui... Les yeux bleu de lin et les galons de velours.

LORTAY. — Les cochons dans le cimetière...

MIRETTE. — Et les goélands sur la vague.

LORTAY. — Faute de fourchette (Montrant sa femme.)

j'ai mangé du poisson avec ses doigts. Nous couchions dans des auberges sans sommeil, sous des draps plus rudes que la toile des huniers.

MIRETTE. — Mais, pendant que le grand vent faisait mugir sa sirène, j'étais blottie sur la poitrine de mon frère Yves.

LORTAY. — Autour de nous, grosses comme des grains de blé noir, sautaient de vieilles puces du temps de la reine Anne!

MIRETTE. — ...Mais nos baisers avaient le goût du sel et du sarrasin.

LORTAY. — Et tes bras nus, le parfum du genêt... Paimpolaise, va!

TRÉGUIER, sarcastique, haussant les épaules. — Gens de lettres!... (Ils rient tous.) Faudra noter ça!

LORTAY. — Et un jour de soleil, affamés de repos, nous sommes tombés ici sur ce manoir.

MIRETTE. — Qui avait abrité, paraît-il, la dévote vieillesse d'une ancienne cocodette de l'empire.

LORTAY. — Comme la défunte Madeleine, malgré l'eau bénite de ses années de repentance, avait surtout laissé le souvenir de Madelon... personne ne voulait de sa demeure.

MIRETTE. — Une maison du péché?... C'était le rêve!

LORTAY. — Nous l'avons achetée, pour un morceau de pain bis, et ma mère est venue nous rejoindre et nous installer. C'est elle qui a tout cloué.

MIRETTE. — Elle n'arrête pas de travailler. Elle nous est bien utile.

LORTAY. — Vous voyez? notre petit bateau?

MIRETTE. — Cette crique est à nous, à nous seuls.

TRÉGUIER. — Mais vous n'êtes pas clos?

MIRETTE. — Pas clos?

LORTAY. — A quoi bon? Nous avons le goût des moulins.

MIRETTE. — Entrée libre!

TRÉGUIER. — Est-ce que vous êtes seuls de Parisiens, ici?

MIRETTE. — Absolument seuls.

TRÉGUIER. — Et d'Aprieu? Avez-vous de ses nouvelles? Moi aucune.

LORTAY. — Nous non plus.

MIRETTE. — André lui a écrit de venir. Il n'a pas répondu.

TRÉGUIER, à Mirette. — Est-ce qu'il vous manque?

MIRETTE. — Oh! tout au plus comme spectateur et témoin.

TRÉGUIER. — Oui, vous êtes des gens qui avez besoin de galerie.

MIRETTE. — Un peu. Ça stimule. (A Tréguier qui a levé la tête.) Qu'est-ce que vous regardez?

TRÉGUIER. — Ce mât avec son jeu de flammes.

MIRETTE, engageante. — Vous pouvez monter.

TRÉGUIER, le nez en l'air. — Que signifie celle-là, qui flotte en ce moment?

LORTAY. — La pourpre?

Il rit.

TRÉGUIER. — Oui.

MIRETTE. — On va vous la montrer de près.

LORTAY. — Mirette!

Elle va au mât, fait descendre le pavillon, une espèce de cravate comme un crêpe de Chine écarlate qu'elle détache de la corde et tend à Tréguier.

TRÉGUIER, qui l'a pris. — Qu'est-ce que c'est que ça?

MIRETTE. — Mon costume. (Elle tend la main vers la mer.) On le fait sécher dans les hauteurs. Qu'est-ce que vous en dites?

TRÉGUIER. — Mince!

MIRETTE. — Oh! il y a une ceinture!

LORTAY, à Tréguier. — Prenez-vous des bains?

TRÉGUIER, montrant la mer. — Là dedans?... Jamais! Ça m'énerve.

MIRETTE. — J'en étais sûre.

LORTAY. — Nous en prenons quelquefois deux par jour.

TRÉGUIER. — Je n'ai pas vos raisons.

LORTAY. — Le premier soir de votre arrivée, figurez-vous, nous étions restés couchés sur le sable très tard, jusqu'à une heure risquée de la nuit. Il faisait doux, tiède...

MIRETTE. — Amoureux! Avec un clair de lune d'opale. Et pas un souffle. Je m'étais déchaussée. L'écume venait me lécher les pieds...

LORTAY, à mi-voix. — Pas bête, l'écume!... (A sa femme.) La même idée aussitôt nous a traversés, n'est-ce pas? Entrer dans cette fraîcheur infinie et sombre, nous y tremper...

MIRETTE. — Nous nageons comme deux dorades.

LORTAY. — Seulement, voilà... pas de costumes.

MIRETTE. — Ils étaient tout au fond des malles.

TRÉGUIER. — Ils n'avaient pas dû vous coûter beaucoup d'excédent?...

LORTAY. — Alors, ma foi, tant pis! A la mer comme à la mer! Nous avons laissé choir ces vains ornements et ces voiles, et tels qu'Adam et Eve en premier état...

MIRETTE. — Avant la lettre.

LORTAY. — Nous avons fait une pleine eau d'azur, de phosphore et de lait. Quand je suis sorti je ruisselais de diamants comme la jeunesse de Neptune.

MIRETTE. — Et moi, j'ai ramené, tu t'en souviens? crispées par ses cinq pointes à ma chevelure, une étoile de mer couleur d'orange.

TRÉGUIER. — Tout ça est charmant et bien écrit... Mais si on vous avait vus?...

MIRETTE. — On nous a vus.

TRÉGUIER. — Bah!

MIRETTE. — Oh! de loin.

TRÉGUIER. — Qui?

LORTAY. — Les douaniers qui faisaient leur ronde. Ils ouvraient des yeux de contrebande, ils ne savaient pas ce que ça voulait dire.

MIRETTE, mettant ses mains en porte-voix. — Nous leur avons crié que nous n'avions rien à déclarer. Ni tabac...

LORTAY. — ...Ni dentelles. Et tout en nous rhabillant nous entendions s'éloigner leur beau rire militaire. Ils étaient contents.

TRÉGUIER. — Ils ne rentraient pas bredouilles.

Entre Mme Lortay.

Scène III

LES MÊMES. Mme LORTAY

Mme LORTAY, tenant un paquet de journaux qu'elle pose sur la table. — Voilà le courrier, mes enfants.

Elle avait des bandeaux gris au premier acte; elle est teinte en vieux blond. Mise plus jeune.

MIRETTE. — La marée.

LORTAY. — Combien de lettres pour moi?

Mme LORTAY. — Une.

LORTAY. — Seulement? J'ai beaucoup moins de succès depuis que je suis marié.

MIRETTE. — Moi, bien plus! (Elle a pris la lettre pour

son mari.) Ecriture renversée, mais écriture de femme. Tiens! Ça vient de Morlaix où nous avons été il y a deux jours. C'est allé à Paris et revenu ici.

Elle tend la lettre à son mari.

LORTAY, regardant l'adresse. — *Prière de faire suivre.* (Il ouvre et lit.) Suivons!

MIRETTE. — Plus haut!

Mme LORTAY. — Une déclaration?... (A Tréguier.) Il est unique.

LORTAY, qui continue de lire. — Non.

TRÉGUIER. — Des injures?

LORTAY. — Pire: de la morale. (Il lit.) *Monsieur. Permettez à une catholique et à une Française de vous dire la profonde tristesse que ressentent les honnêtes gens à voir un magnifique talent comme le vôtre...*

MIRETTE. — Oh! assez!...

TRÉGUIER. — Et c'est signé?

LORTAY. — Une mère chrétienne.

MIRETTE. — Quelle lâcheté!

Mme LORTAY. — Pourquoi?... D'abord, il y a: magnifique talent!

MIRETTE. — Peu importe, madame! Quand on se donne la peine d'écrire des choses pareilles, on se nomme.

LORTAY, à sa mère. — Elle a raison!...

Mme LORTAY. — Il faut l'excuser. C'est peut-être une femme bien intentionnée qui te porte intérêt, seulement qui ne sait pas. Il est évident qu'une mère ordinaire, qui n'a pas de fils dans les lettres...

LORTAY. — En attendant, petite maman, elle a tout de même acheté *les Outrages* et elle les a lus... Voyons les feuilles gaies.

TRÉGUIER, qui prend tour à tour. — Oui... *L'Immonde amusant.* Comme ça doit être triste!

LORTAY, lisant. — *Cette publication doit être vendue cachetée.*

TRÉGUIER. — Comme le lait? Pourquoi?

Mme LORTAY. — Mesure de prudence, pour les domestiques. Il vaut mieux qu'ils ne voient pas bien ça. Ils ne sont pas bien fins...

TRÉGUIER. — Parfaitement. Ils se feraient du maître une idée fausse!

LORTAY, désignant d'autres journaux: — Et puis les Nus?

MIRETTE. — Ils sont légion.

LORTAY. — *Le Nu du jour.*

MIRETTE. — *Le Nu des chaumières.*

TRÉGUIER. — *Le Nu des familles.* C'est la Grenouillère.

LORTAY. — Et le dernier magazine: *Je montre tout!*

TRÉGUIER. — Allons! Je suis fier d'être Français! (A Mme Lortay.) Et vous lisez ça, madame?

Mme LORTAY. — Non, André me raconte, en gazant. Et puis, je ne comprends jamais.

TRÉGUIER, qui lisait dans un des journaux. — *Le Nu des jardins.* Ah! voilà une nouvelle qui ne va pas vous laisser froids!... M. Petit Mignon, le fameux horticulteur de Gennevilliers, vient de remporter la grande médaille d'or, pour avoir inventé, devinez quoi? une rose qui pue.

LORTAY. — Nous en ferons venir.

MIRETTE. — J'en planterai.

TRÉGUIER. — Ça poussera!

LORTAY. — Excusez-moi, Tréguier, mais maintenant c'est l'heure bénie du travail... Je suis embarqué dans une nuit de noces en aéroplane qui me donne un mal de chien. Il faut que je vous quitte.

TRÉGUIER. — Survolez donc, cher ami...

Mme LORTAY, qui plie bagage tout naturellement et se lève. — Allons! au chantier!

MIRETTE, même jeu. — J'en suis aussi!

Les deux femmes, un peu interdites, mais souriantes quand même pour ne pas en avoir l'air, se regardent.

LORTAY. — Ah! non, pas toutes les deux.

TRÉGUIER. — L'aéro chavirerait.

LORTAY. — Une seule au plus.

Mme LORTAY. — Soit. Dis qui tu préfères?

LORTAY. — Personne, là.

Mme LORTAY, triste. — Je vais rester avec M. Tréguier.

TRÉGUIER. — Vraiment, madame, je suis confus de l'entrain que vous y mettez!

MIRETTE, à Tréguier. — Soyez sage. (A son mari.) Ah! tu ne veux pas de moi? Eh bien, tu ne trouveras pas une idée légère, pas un mot libertin, tu n'accoucheras pas d'une ligne en deux heures, et tu nous reviendras furieux de ton impuissance.

LORTAY. — Et toi, qu'est-ce que tu vas faire?

MIRETTE. — Des bêtises. Je me sens en train.

Elle s'échappe en chantonnant.

TRÉGUIER, à Lortay. — En classe, allons? C'est sonné depuis longtemps.

LORTAY. — Ah! quel sale métier!

Scène IV

TREGUIER, Mme LORTAY

Un petit temps. Mme Lortay travaille à un ouvrage de laine.

TRÉGUIER. — Ce n'est pas pour votre bru, ces chastes tricots?

Mme LORTAY. — Oh! non. Ni pour moi. C'est pour l'œuvre des filles non repenties.

TRÉGUIER. — Tiens!... Pourquoi celles-là?...

Mme LORTAY. — Parce qu'elles sont bien plus à plaindre que les autres!

TRÉGUIER. — En effet. Je ne vous ai pas revue, madame, depuis l'après-midi du mariage d'André. Nous avons eu même tant à faire, ce jour-là, que nous n'avons pas pu beaucoup causer.

Mme LORTAY. — C'est vrai. Quel beau mariage!

TRÉGUIER. — Etonnant! J'en ai été malade. Ça, et l'enterrement de Chauchard, ce sont les deux choses les plus extraordinaires auxquelles j'aie assisté de ma vie!

Mme LORTAY. — Celui de mon fils... je veux dire!...

TRÉGUIER. — J'avais bien compris.

Mme LORTAY. — ...a peut-être été encore mieux! Moins triste!

TRÉGUIER. — D'abord, ça n'avait rien d'un deuil national.

Mme LORTAY. — Et que de monde!

TRÉGUIER. — Oh! Tout ce qui ne met pas les pieds à l'église était là. On jouait au bridge dans les confessionnaux et il y avait des tziganes dans les tribunes de l'orgue. Enfin, cette cérémonie brillait par une incomparable absence de recueillement.

Mme LORTAY. — Taisez-vous?... J'en ai souffert. Surtout au défilé quand le suisse...

TRÉGUIER. — ...a giflé le photographe de *L'Illustration?*

Mme LORTAY. — Oh!...

TRÉGUIER. — N'y pensez plus! Vous rappelez-vous, bien avant cela, madame, notre entretien à

Paris, lorsque vous m'avez parlé pour la première fois du sentiment qu'André nourrissait pour Mlle Bernin et de vos craintes à l'idée de cette union qui vous semblait alors inadmissible?

Mme LORTAY. — Si je m'en souviens!

TRÉGUIER. — Eh bien?... Se sont-elles réalisées, vos craintes?

Mme LORTAY. — Hélas, oui! Je ne suis pas contente!

TRÉGUIER, amical et encourageant. — Qu'est-ce qu'il y a? Soulagez-vous...

Mme LORTAY. — Tout me tourne. Je ne m'étais pas du tout représenté ainsi le mariage moderne.

TRÉGUIER. — N'oubliez pas que vous avez affaire à des époux exceptionnels?

Mme LORTAY. — D'accord. Mirette m'avait d'ailleurs prévenue, dès la veille... « Madame, c'est un mariage d'avant-garde que nous allons contracter... »

TRÉGUIER. — Et même de pointe d'avant-garde!

Mlle LORTAY. — Eh bien, quoique avertie aussi franchement, j'ai encore eu des surprises.

TRÉGUIER. — Vous n'êtes pas au bout.

Mme LORTAY. — Rien ne s'oppose à leur bonheur, et cependant ils n'ont pas l'air tranquille des gens heureux. Ils sont fébriles, agités... Et puis, pourquoi cet esprit singulier tourné sans cesse à l'équivoque? Ce goût du scandale, ces propos hardis, ces libres manières atteignent chaque jour des proportions telles que je me demande où ils s'arrêteront!... Enfin, d'où tiennent-ils ça?... Qui est-ce qui leur a appris?

TRÉGUIER. — Ce n'est pas moi. C'est tout, chère madame, et puis le journal, l'image, la carte postale, l'époque... l'air chargé d'irrespect et de sensualité qu'on respire.

Mme LORTAY. — Jusque dans l'échange des sentiments les plus secrets, les plus intimes, ils ont vis-à-vis l'un de l'autre des façons... Oh! écoutez, monsieur, vous me croirez si vous voulez?... Jamais je n'ai été ainsi avec mon pauvre mari... même en 79, pendant notre lune de miel à Limoges. Et pourtant, nous nous aimions bien!...

TRÉGUIER, persuadé. — Je le crois, madame!... Il suffit de vous voir.

Mme LORTAY. — Ils sont effrayants!

TRÉGUIER. — Comment pouvez-vous même les écouter avec autant de calme?

Mme LORTAY. — L'habitude. Mon fils m'a élevée.

TRÉGUIER. — Mal!

Mme LORTAY. — Et puis, ces choses-là, chez moi, ça traverse, ça ne séjourne pas.

TRÉGUIER. — Je me souviens cependant de vous en avoir entendu dire aussi... d'assez vives?

Mme LORTAY. — Exprès!... J'en lâche de plus fortes qu'eux pour que les leurs paraissent des fleurettes à côté des miennes... Et c'est aussi la raison pour laquelle j'ai pris le parti de me teindre. Déjà, dans le temps, quand nous allions, André et moi, au café-concert ou bien dans les abbayes...

TRÉGUIER, étonné. — Les abb...?

Mme LORTAY. — ...à Montmartre!...

TRÉGUIER, comprenant soudain. — Ah! oui!...

Mme LORTAY. — ...mes cheveux blancs se trouvaient dépaysés. Tandis qu'à présent...

TRÉGUIER, la regardant de près aux racines. — Ils rougissent bien plus.

Mme LORTAY. — Mais on s'en aperçoit moins. Au fond je suis malheureuse. J'ai peur. A de certains moments, je vois l'avenir en noir... Et puis à d'autres je me fais une raison, j'essaie de ramener André... tout doucement, par de petits moyens. Ainsi, tenez, vous me jurez le secret?

TRÉGUIER. — Oh!

Mme LORTAY. — Eh bien... la lettre anonyme de la dame ridicule?... la mère chrétienne de tout à l'heure...

TRÉGUIER. — Ah! oui...

Mme LORTAY. — C'est moi. Chut!

TRÉGUIER, bas. — Votre belle-fille.

Mme LORTAY. — Seule?

TRÉGUIER. — Oui.

Mme LORTAY, se levant. — Je m'en vais. Restez... vous?

TRÉGUIER. — Je préfère vous accompagner.

Ils sortent.

Scène V

MIRETTE, seule, puis TREGUIER

MIRETTE, seule, regardant du côté par lequel ils viennent de sortir; elle a son livre à la main. —Ils m'avaient très bien vue! Ah! ils s'arrêtent. Elle s'éloigne de son côté, lui du sien. Je parie qu'il va repasser par ici? Je le veux! Ça y est, il vient. Hein, la volonté sans fil!... (Elle se met à lire. Tréguier débouche, traverse droit derrière elle en feignant de ne pas la voir; il va sortir de scène. Elle commence à montrer de l'inquiétude. Suspendant sa lecture elle l'appelle.) Eh bien?... Bonjour?...

TRÉGUIER, tout en continuant. Signe de la main. — Bonjour!...

MIRETTE. — Vous ne m'aviez pas vue?

TRÉGUIER. — Si. Mais vous étiez plongée... peut-on vous demander?

MIRETTE, fermant son livre. — Crébillon.

TRÉGUIER. — Le père?

MIRETTE. — Le fils!

TRÉGUIER. — Comment, madame, vous en êtes restée là? Vous n'aviez donc pas lu ça, jeune fille?... Mais maintenant on interroge là-dessus aux examens! et la moindre femme qui ne se respecte plus rougirait de perdre aujourd'hui son temps à une lecture aussi anodine.

MIRETTE, un peu interloquée. — Aussi je ne le feuillette que comme un vieux classique.

TRÉGUIER. — A la bonne heure!

MIRETTE. — Asseyez-vous? (Il prend une chaise, elle lui désigne une place près d'elle, sur un banc de bois.) Non, là.

TRÉGUIER. — Le sopha?

Il s'assoit près d'elle.

MIRETTE. — Oui. Ah! ce n'est pas facile de vous posséder un instant à soi toute seule. C'est la première fois que cela m'arrive depuis quarante-huit heures que vous êtes ici! Vous souvient-il d'une certaine phrase que vous m'avez dite il y a sept mois?

TRÉGUIER. — C'est loin!

MIRETTE. — A Paris?

TRÉGUIER. — Non.

MIRETTE. — Si. Cherchez? La dernière fois que vous m'avez rencontrée chez Mme Lortay... avant mon mariage...

TRÉGUIER. — Oui. Je me rappelle vaguement.

MIRETTE. — Ça va vous revenir: « Non, mademoiselle, — c'est vous qui parlez — si vous n'êtes pas ma f... »

TRÉGUIER, l'interrompant pour qu'elle ne prononce pas le mot. — Parfaitement!

MIRETTE, continuant. — « ...je ne serai pas votre ami. »

TRÉGUIER. — J'y suis! Eh bien?

MIRETTE. — Cette phrase m'était restée en tête. A la longue, à force d'y songer, de me la répéter sans cesse tout bas... (Geste de Tréguier.) j'ai fini par en souffrir.

TRÉGUIER. — Trop d'honneur!

MIRETTE. — L'idée que vous pouviez m'en vouloir éternellement...

TRÉGUIER. — Non. La vie est si courte!

MIRETTE. — Ça ne fait rien. Cette idée-là, de pénible m'est devenue insupportable. Plus j'allais, moins j'acceptais de me sentir détestée... et par vous. Une fois pour toutes, j'ai résolu d'en avoir le cœur net et j'ai prié André de vous écrire... C'est à moi que vous devez son invitation.

TRÉGUIER. — Je vous en remercie tous deux.

MIRETTE. — Et maintenant, répondez?... N'êtes-vous vraiment pas mon ami?...

TRÉGUIER, évasivement. — Mais si, madame. Du moment que je suis venu.

MIRETTE. — En ce cas vous nous restez longtemps?

TRÉGUIER a l'air de renchérir. — Oh!

MIRETTE. — Jusqu'à la fin du mois?

TRÉGUIER. — Pas tout à fait.

MIRETTE. — Jusqu'à quand?

TRÉGUIER. — Demain.

MIRETTE. — Demain! Non? C'est une plaisanterie? (Il fait « non » de la tête.) Vous n'aviez pas parlé de ce départ?

TRÉGUIER. — J'ai changé d'idée. On change.

MIRETTE. — Vous ne me dites pas la vérité. Vous partez à cause de moi?

TRÉGUIER. — Nullement. Pourquoi? Vous ne m'avez pas fait d'affront? Au contraire, vous m'avez témoigné une sollicitude qui m'a bien ému.

MIRETTE. — Irrité.

TRÉGUIER. — Oh!

MIRETTE. — Si. Pendant ces deux jours vous m'avez fuie.

TRÉGUIER. — Parce que vous me cherchiez trop.

MIRETTE. — Sous vos froideurs polies, j'ai très bien perçu votre inimitié, disons le mot: votre rancune.

TRÉGUIER. — De quoi?

MIRETTE. — Vous ne me pardonnez pas de vous avoir refusé.

TRÉGUIER. — Je vous en remercierais plutôt.

MIRETTE. — Vous êtes dur!

TRÉGUIER. — Je veux dire que, comme je n'étais pas du tout le bonheur qu'il vous fallait...

MIRETTE. — Trop vert! Vous n'en pensez pas un mot.

TRÉGUIER. — Ma parole!... Je suis bien aise aujourd'hui que vous ne soyez pas ma victime!

MIRETTE. — Et vous la mienne?... Si aise que cela? Vraiment?... Allons donc!

TRÉGUIER. — Ah çà! Expliquez-vous! Pourquoi cette scène? ces reproches? ce rappel du passé?... Que vous faut-il? Vous êtes vexée que je ne vous refasse pas la cour? que je ne reprenne pas l'histoire au premier chapitre, où vous l'avez arrêtée?

MIRETTE. — Quelle supposition?

TRÉGUIER. — Enfin, vous voulez quelque chose de moi, quoi?

MIRETTE. — Votre amitié.

TRÉGUIER. — Adjugée! Vous l'avez.

MIRETTE. — Mais pas une amitié de paroles, de surface et de débarras... non, une amitié profonde, dévouée, prête à tout.

TRÉGUIER. — Pas plus? Qu'est-ce que vous avez donc l'intention d'en faire?

MIRETTE. — Usage... à l'occasion.

TRÉGUIER, vivement. — Vous n'êtes pas heureuse?

MIRETTE, avec autant de vivacité mais forcée. — Moi?... Ah! bien, si je ne l'étais pas, je serais difficile! Qu'est-ce qui peut vous faire supposer?

TRÉGUIER. — Rien. J'ai dit ça... au jugé.

MIRETTE. — Je suis la plus heureuse des femmes, vous entendez? La plus, c'est pourtant beaucoup!

TRÉGUIER. — C'est trop! chut!

Il met la main sur son cœur.

MIRETTE. — Pourquoi mettez-vous la main sur votre cœur?

TRÉGUIER. — Je touche du bois. Eh bien, mais alors... vous voyez que vous n'avez besoin de personne et que je n'ai qu'à m'en aller?

MIRETTE. — Non. Parce qu'en vous sauvant comme un voleur...

TRÉGUIER. — Qui n'a rien pris!

MIRETTE. — ...vous allez me laisser supposer que vous me haïssez...

TRÉGUIER. — Je voudrais bien!

MIRETTE. — Ou alors... que vous êtes inconsolable?...

TRÉGUIER. — Ni l'un ni l'autre.

MIRETTE. — Ah! reconnaissez, cependant, que, si vous n'aviez plus la force de supporter ma présence, vous n'agiriez pas autrement.

TRÉGUIER. — C'est ce qui vous trompe, madame. Si je n'avais plus la force de supporter votre présence... je la supporterais... quand même!... Je me tiens mieux que ça. Vous m'avez d'ailleurs déjà vu sur le terrain. Rappelez vos souvenirs? Quand vous m'avez repoussé, me suis-je plaint, à vous ou aux autres?... Non, j'ai eu le bon goût de me taire et de ne rien laisser paraître de mon grand chagrin.

MIRETTE, sceptique pour voir. — Vous osez me dire ça sans être mort?

TRÉGUIER. — Très grand! André m'a demandé d'être son témoin... et j'ai accepté. Ce n'était pas une preuve de haine, j'imagine? Et j'ai la conscience, pendant ces jours de fête, d'avoir rempli mon rôle avec la plus magnifique abnégation. J'ai été de tous les dîners, bals et contrats. J'ai pu assister à mon propre mariage en effigie. Vous ne m'avez fait grâce d'aucune épreuve et je les ai toutes subies en cravate blanche, avec le sourire. Je n'ai été relevé de mes délicates fonctions qu'à la dernière minute, à la gare, sur le marchepied du wagon, à l'instant où votre mari et vous, en mal de voyage de noces, frémissants de désir, me donniez ce spectacle amer et sain de l'impatience presque tragique où vous étiez de tomber enfin dans les bras l'un de l'autre.

MIRETTE, à mi-voix. — Oui... en effet... quelle chute!

TRÉGUIER. — Ah! vous avez dû avoir alors, grâce à moi, des ivresses de coquetterie et des voluptés suraiguës... que je ne vous envie pas!... C'est exquis, n'est-ce pas?... racontez un peu? de voir souffrir les gens qui n'en ont pas l'air?... surtout quand on a le ragoût et le piment de se dire: « Ce n'est pas par le voisin, par un étranger... non... c'est par moi qu'ils souffrent! »

MIRETTE, sincère. — Oh! Vous me supposez cruelle à ce point?...

TRÉGUIER, vivement, en rétractation ironique. — Non! Vous avez raison. Vous êtes bonne! Et, la preuve, c'est que vous avez continué à me poursuivre de vos attentions. Vous étiez bien tranquille ici... Quel besoin de me faire venir?... Mais voilà! vous avez le cœur tendre, au fond, vous vous sentiez une petite pointe de remords à mon égard. Ça vous gênait la nuit! Vous pouviez! Alors, vous vous êtes dit: « Tout de même, ce pauvre diable que j'ai envoyé promener, qu'est-ce qu'il devient? Tiens, je vais l'inviter, pour qu'il voie un peu de près ce qu'il a perdu. Ce sera amusant de s'embrasser devant lui. Une fois qu'il sera là, comme il a l'habitude des sacrifices, après ceux de l'amour, je lui imposerai ceux de l'amitié. Alors, mon petit bonheur sera complet! Eh bien, c'est vraiment trop et je me demande pour qui vous me prenez?...

MIRETTE. — Je vous prends... je vous prenais pour celui dont vous m'aviez jusqu'ici donné l'idée: pour un être supérieur.

TRÉGUIER. — Si j'étais si supérieur, il fallait me choisir!

MIRETTE. — L'amour ne se commande pas.

TRÉGUIER. — L'amitié non plus.

MIRETTE. — Alors, vous repoussez la mienne?

TRÉGUIER. — Avec horreur!

MIRETTE. — Pourquoi? Encore une fois?

TRÉGUIER. — Parce que l'amitié, telle qu'il vous la faut, ne serait qu'une duperie et que tout de suite on chavirerait.

MIRETTE. — Dans l'amour?... Parlez pour vous seul!

TRÉGUIER. — Bien entendu!

MIRETTE. — Moi, je réponds de ma solidité.

TRÉGUIER. — Aussi, c'est bien parce que j'en suis sûr que je trouve superflu de recommencer à souffrir.

MIRETTE. — On dit qu'il n'y a que ça de bon.

TRÉGUIER. — A deux, oui. Tout seul, merci! Et puis, on ne peut pas être l'ami d'une femme que l'on a aimée sans l'obtenir.

MIRETTE. — Jolie raison!...

TRÉGUIER. — Excellente. L'amitié est retardataire et suit l'amour plus souvent qu'elle ne le précède. D'ailleurs, je préfère vous dire l'affreuse vérité: depuis que je suis ici, vous m'avez guéri radicalement, — je ne vous aime plus.

MIRETTE — C'est le coup de foudre?

TRÉGUIER. — A rebours.

MIRETTE. — Excusez-moi si je n'ai pas l'air anéantie... Je ne sais plus pâlir.

TRÉGUIER. — Ni rougir.

MIRETTE. — Soit. Mais je ne vous crois pas.

TRÉGUIER. — A votre aise.

MIRETTE. — Vous aurez des rechutes.

TRÉGUIER. — Pas une.

MIRETTE. — Vous verrez! En attendant, j'y consens, partez demain, tantôt...

TRÉGUIER. — Ce soir.

MIRETTE. — Tout de suite, si vous voulez. C'est égal, ils sont vraiment beaux aussi, dans leur genre, les soupirants de grand amour: « A la vie, à la mort!... » Ils vous offrent un matin leur existence entière, et de la tendresse, et du dévouement... en veux-tu?

TRÉGUIER, à mi-voix. — ...En voilà?

MIRETTE. — Et puis, le lendemain, si on a le malheur de leur demander pour deux sous d'amitié...

TRÉGUIER. — Désolé. Je n'ai pas de ça sur moi!

MIRETTE. — Sous prétexte qu'on ne leur a pas sauté au cou la veille, ils ne vous connaissent plus. Tout!

TRÉGUIER. — Ou rien! Je vous avais prévenue.

MIRETTE. — Eh bien, j'aime mieux rien.

TRÉGUIER. — Moi aussi! Du moment que je n'ai pas eu tout!

MIRETTE. — Bonsoir, monsieur!

Elle sort.

TRÉGUIER. — Respects, madame!

Il s'incline.

Scène VI

TREGUIER, seul, puis LORTAY

TRÉGUIER, il regarde par où elle est partie, hausse les épaules, aperçoit le livre qu'elle lisait au début, qu'elle a oublié et qui est resté sur la table. — Elle a oublié son Crébillon. (Il le prend, l'ouvre, s'étonne, regarde le dos, comprend, pousse un cri.) Oh! ça, par exemple! Ça! Ça! C'est trop fort!... Pauvre enfant! (Il met le livre dans sa poche.) Tout de même, j'aurais mieux fait de ne pas venir.

Lortay parait.

LORTAY, agacé. — Eh bien, elle avait raison!

TRÉGUIER. — Qui cela?

LORTAY. — Ma femme, à l'instant!...

TRÉGUIER, interloqué. — Ah! vous avez?...

LORTAY. — C'est arrivé comme elle l'avait dit: je n'ai pas pu décrocher deux idées. Je suis fini, tenez!

TRÉGUIER. — Je vous connais. Vous recommencerez.

LORTAY, assis auprès de Tréguier, il lui frappe amicalement sur le genou. — Ah! mon pauvre vieux!...

Il parait abattu.

TRÉGUIER, malin. — Qu'est-ce que ça veut dire, ces claques comme au gros dada?

LORTAY. — Que je suis content de vous avoir.

TRÉGUIER. — A la bonne heure! Vous n'êtes pas ingrat!

LORTAY. — Dites donc, Treg?

TRÉGUIER. — Quoi donc, Lort?

LORTAY. — Est-ce que vous êtes... vraiment mon ami?

TRÉGUIER. — Moi? Mais... aussi sans doute.

LORTAY. — Eh bien, il y a une chose qu'il faut que je vous confie, mon cher! Je ne suis pas heureux!

TRÉGUIER. — Bah! Vous êtes le seul! Mais tout à l'heure...

LORTAY. — Je me vantais.

TRÉGUIER. — Pourquoi n'êtes-vous pas heureux?

LORTAY. — Mirette...

TRÉGUIER. — Elle est charmante!

LORTAY. — Bien pire.

TRÉGUIER. — Tout le monde est possédé d'elle.

LORTAY. — Comme du démon... et voudrait la posséder... Je sais... J'ai une femme jolie, inquiétante, fine, ambrée, flatteuse à produire dehors.

TRÉGUIER. — Agréable à ramener chez soi.

LORTAY. — Mais c'est une créature d'extérieur, de luxe et de vedette, paradoxale, impulsive et agitée, une maîtresse idéale... peut-être? Ce n'est pas la femme qu'il me fallait.

TRÉGUIER. — Quelle femme vous fallait-il?

LORTAY. — *L'autre;* la discrète épouse. Mirette manque d'affection chaste et silencieuse, de tendresse intime... Comprenez-vous?

TRÉGUIER. — Si je comprends!

LORTAY. — Elle n'a jamais pleuré.

TRÉGUIER. — Attendez! Vous êtes là... Donnez-lui le temps.

LORTAY. — Et puis, l'être extraordinaire et à part que je suis, impressionnable, sensitif et double... elle n'en a pas compris un mot.

TRÉGUIER. — Pas un traître?... C'est inouï!

LORTAY. — Elle n'apprécie que l'auteur célèbre et scandaleux, celui qui n'est pas le vrai moi, le bon moi. Elle était faite pour un homme privé de sens moral.

TRÉGUIER. — Vous en avez donc?

LORTAY. — Si j'en ai?... Voilà bien la critique. Mais regardez-moi. Penchez-vous.

TRÉGUIER. — Je me baisse tant que je peux.

LORTAY. — Je suis tout l'opposé de ce que je parais, j'écris des choses âpres et folles, mais je ne suis qu'un pudique honteux, un sentimental masqué. Voilà ce dont ma femme ne s'est jamais doutée, l'ombre d'une minute.

TRÉGUIER. — Etes-vous sûr vous-même de bien la connaître?

LORTAY. — Comme sa poche!

TRÉGUIER. — Et, comment la jugez-vous?

LORTAY. — Point mal. Elle est bondée de qualités. Je crains que le cœur ne soit pas son fort. Mais ce qu'elle a de carrément mauvais, c'est l'imagination tout à fait dévoyée. Elle est toujours en train de lire de mauvais livres qu'elle me cache. Au fond, elle s'ennuie.

TRÉGUIER. — Parce que vous ne cherchez qu'à l'amuser.

LORTAY. — J'y suis bien forcé. Je voudrais vous y voir. Elle a besoin d'être, à toute minute, étonnée, galvanisée. Alors, j'étonne, j'invente, je fais des tours et des sauts périlleux. C'est l'amour chez Nicolet. Je ne garde ma femme qu'à la condition de jouer ce rôle fatigant et un peu vil. Que je m'oublie, elle m'échappera et je la perdrai.

TRÉGUIER. — Ça vous ferait de la peine?

LORTAY, d'un air accommodant. — Oh! mon Dieu... (Avec gravité.) Tout de même. Mais Mirette a beau porter mon nom sur l'oreille... je suis sûr qu'elle ne le renversera pas.

TRÉGUIER. — Alors? Le reste vous est égal?

LORTAY. — Non. Parce que je voudrais vivre autrement — au moins à certaines heures — goûter les joies de la détente et du repos. Quand j'ai bien extravagué ou cuisiné à fond une page révoltante, vous n'imaginez pas ce que j'ai soif de vertu et de candeur?

TRÉGUIER. — Oh! si. C'est comme nous, après vous avoir lu. Eh bien? mais... qu'est-ce qui vous retient?... Parlez à votre femme! Dites-lui tout cela! Tenez!

LORTAY. — Jamais! Etes-vous fou? En voilà un conseil! Je perdrais immédiatement à ses yeux le seul prestige qui me nimbe, celui d'une espèce de Lauzun de lettres! Non, jusqu'au bout je dois rester pour elle le mauvais sujet, l'amant, la perpétuelle aventure. Ça marchera le temps que ça pourra. Et puis, à tout prendre, il vaut encore mieux que ce soit avec moi qu'elle trompe son mari.

TRÉGUIER. — C'est tout de même de l'adultère?

LORTAY. — De l'adultère blanc. Et pourtant cette situation-là ne peut pas durer. Je suis à bout. J'ai besoin de savoir si vraiment, oui ou non, avec son cœur et rien qu'avec lui, Mirette m'aime?

TRÉGUIER. — Vous ne le savez pas encore?

LORTAY. — Par moments, je le crois.

TRÉGUIER. — Quand cela?

LORTAY. — Quand je le lui fais dire.

TRÉGUIER. — Oui. Et ce n'est pas une fois en passant...

LORTAY. — Oh! non! Mais aussitôt après j'ai peur et je doute. Pour avoir une bonne certitude permanente, il y aurait bien un moyen.

TRÉGUIER. — Lequel?

LORTAY. — La rendre jalouse.

TRÉGUIER. — Excellent! Ça réussit toujours.

LORTAY. — Mais jalouse de qui? Si par hasard il se présentait aujourd'hui une occasion possible, parbleu, je sauterais dessus... Dans ce désert il n'y faut pas songer. Alors, pour arriver au même résultat par le même chemin...

TRÉGUIER. — Détourné?

LORTAY. — C'est le plus court... j'ai eu l'idée de la soumettre à l'épreuve de la première tentation, de la première crise sentimentale qui tôt ou tard survient dans le mariage.

TRÉGUIER. — Expliquez-vous?

LORTAY. — Ça vous intéresse?

TRÉGUIER. — Oh!

LORTAY. — Il faudrait que ma chère et terrible Mirette fût, comment dirai-je?

TRÉGUIER. — Entreprise?

LORTAY. — C'est cela!... par quelqu'un de confiance que j'aurais mis au courant.

TRÉGUIER. — Oui, oui, oui... Je cherche. Pas facile!

LORTAY. — Si. Je me le représente comme si je l'avais sous les yeux. Quelqu'un qui ne serait pas pour elle un étranger, qu'elle connaîtrait de longue date... ni trop jeune...

TRÉGUIER. — Ni trop avancé?

LORTAY. — Entre deux âges.

TRÉGUIER. — Le bel âge.

LORTAY. — Aimable, instruit, spirituel, bon, plein de droiture, d'expérience et d'honneur...

TRÉGUIER. — Parlant plusieurs langues... Assez! Vous l'ornez trop!

LORTAY. — Et dont je fusse sûr comme d'un frère, ou de moi!

TRÉGUIER. — Est-on jamais sûr de ces gaillards-là?

LORTAY. — Moi, je le suis de celui dont je vous parle, parce que c'est l'ami, l'ami dévoué...

TRÉGUIER. — Stupide et complet, comme il n'y en a pas. J'entends. Et qu'est-ce qu'il aurait à faire?

LORTAY. — Peu de chose.

TRÉGUIER. — Tant pis.

LORTAY. — Présenter adroitement à Mirette le fruit défendu... pas trop loin pour qu'elle ne fût pas découragée de le pouvoir atteindre... pas trop près non plus parce qu'il ne faut tenter personne, surtout Eve.

TRÉGUIER. — Ni Adam.

LORTAY. — ...A une sage distance, qui lui permette de tourner autour de la pomme, d'y jeter les yeux...

TRÉGUIER. — ...et de ne jamais la détacher?

LORTAY. — Voilà. Qu'en dites-vous?

TRÉGUIER. — Ravissant travail. Travail d'amateur. Et après? Finissez? Qu'arrive-t-il?

LORTAY. — C'est très simple. Au fur et à mesure que l'ami fait sa petite cour, il me raconte comment ça marche. Si Mirette se tient bien et qu'elle résiste, c'est qu'elle m'aime.

TRÉGUIER. — Ou qu'elle n'aura pas trouvé son danger, et alors, ça ne prouve rien.

LORTAY. — Si. Tout de même. En matière de vertu, qui peut le moins peut le plus.

TRÉGUIER. — Soit! Et si elle ne résiste pas, ou mollement, ah! qu'est-ce qu'il fera, le divin ami?

LORTAY. — Son devoir. Il m'avertira et il filera.

TRÉGUIER. — Parfait, parfait!

LORTAY. — Dans les deux cas, je serai fixé.

TRÉGUIER. — Eh bien, moi, je le suis déjà.

LORTAY. — Alors?... C'est oui?

TRÉGUIER. — Désolé. C'est non.

LORTAY. — Pourquoi?

TRÉGUIER. — Parce que je ne peux pas.

LORTAY. — Ou que vous ne voulez pas?

TRÉGUIER. — Les deux.

LORTAY. — Vous n'êtes pas mon ami!

TRÉGUIER. — Vous vous trompez. C'est parce que je le suis et que je tiens à le rester que je refuse.

LORTAY. — Non. Si vous étiez mon ami, notre ami à tous deux, à Mirette et à moi, vous comprendriez que je suis inquiet, tourmenté, et dans l'intérêt de notre bonheur, pour la sécurité future de notre ménage, vous accepteriez tout de suite de me rendre le service que je vous demande. Un très petit service, après tout, agréable, honnête.

TRÉGUIER. — Comment donc! Pas fatigant!

LORTAY. — Mais oui, et parfaitement moral dans son but. Du moment que vous vous dérobez...

TRÉGUIER. — Je vous en prie... D'ailleurs, je pars.

LORTAY. — Quand?

TRÉGUIER. — Ce soir.

LORTAY. — Vous ne partirez pas.

TRÉGUIER. — Je l'ai annoncé à votre femme. (On entend la voix de Mirette qui appelle dans la coulisse: « André! ») Tenez, elle vous appelle!

LORTAY. — Ce n'est pas fini, vous savez? Nous reprendrons ça! Oh!...

TRÉGUIER. — C'est tout réglé.

LA VOIX DE MIRETTE, plus près. — André!

Scène VII

LES MÊMES, MIRETTE, Mme LORTAY, D'APRIEU

LORTAY. — Quoi donc?

MIRETTE. — Une surprise! Devine? (Faisant signe à d'Aprieu qui entre.) Allons!

LORTAY. — Vous! ça c'est extraordinaire! On parlait de vous tout à l'heure. Vous avez reçu ma lettre?

D'APRIEU. — Elle m'a rejoint à Morlaix.

LORTAY. — Bah!

MIRETTE. — D'où il rayonne en auto, depuis trois jours! C'est impardonnable!

D'APRIEU. — Ce matin, j'ai fait le projet de venir vous serrer la main, au petit bonheur, et comme je longeais la côte, après m'être renseigné et avoir laissé ma machine sur la place, à cent pas de la maison...

MIRETTE. — Je le vois!

D'APRIEU. — C'est elle qui m'a reconnu la première.

MIRETTE. — J'ai des yeux admirables.

D'APRIEU. — C'est joliment vrai.

MIRETTE. — Je veux dire excellents.

D'APRIEU, à Mme Lortay. — Madame, je ne vous avais pas aperçue... Je ne sais pas si c'est l'air d'ici, mais vous avez votre fils de moins.

Mme LORTAY. — Pourtant je vieillis tous les jours.

LORTAY. — Et elle rajeunit tous les ans.

MIRETTE. — De loin, on la prend pour moi.

D'APRIEU, remarquant Tréguier. — Et ce cher Tréguier! (Il va à lui, la main tendue.) C'est gentil de se retrouver tous ensemble.

TRÉGUIER, froid. — Très gentil.

D'APRIEU, à part. — Pas chaud.

MIRETTE, à d'Aprieu. — Ecoutez-moi! Maintenant qu'on vous tient, on ne vous lâche pas. Vous allez quitter Morlaix et venir chez nous. N'est-ce pas, André?

LORTAY. — Mais oui.

Mme LORTAY. — Nous serons charmés, monsieur...

MIRETTE, à Tréguier. — Insistez donc de votre côté, Tréguier? On dirait que vous n'êtes pas partisan?...

TRÉGUIER. — Moi? Ah! Seigneur! (A d'Aprieu.) Acceptez, cher ami. Vous tombez si à propos! (A Mirette.) Etes-vous contente?

MIRETTE. — Ravie. (A d'Aprieu.) Alors, c'est entendu?

D'APRIEU. — Je vous remercie. Je suis touché et... bien contrarié, je vous assure. Mais c'est impossible.

TRÉGUIER, nuance imperceptible de joie. — Ah!

LORTAY. — Pourquoi?

D'APRIEU. — Je vous dirai...

MIRETTE. — Vous n'êtes pas seul?

D'Aprieu fait un signe, en désignant avec embarras Mme Lortay.

LORTAY. — Oh! vous pouvez parler devant maman. Elle ne trouve pas du tout honteux que l'on ait une petite camarade.

Mme LORTAY, avec une grande résignation. — Moins que d'en avoir deux!

MIRETTE, intriguée et amusée. — Alors, c'est ça?

D'Aprieu a un geste d'aveu.

LORTAY. — Toujours votre même attachement?

D'APRIEU. — Toujours mon attache, oui.

MIRETTE. — Cachottier! Voilà combien de temps?

D'APRIEU. — Six ans. Deux fois trois.

Mme LORTAY. — C'est superbe. La durée rachète.

TRÉGUIER. — Et jamais personne ne l'a vue!

LORTAY. — Vous la séquestrez?

D'APRIEU. — Pas du tout.

LORTAY. — Comment s'appelle-t-elle?

D'APRIEU. — Jeanne Freny.

TRÉGUIER, frappé par le nom. — Hein? Jeanne quoi?

D'APRIEU. — Freny.

LORTAY. — Ça vous dit quelque chose?

TRÉGUIER. — Non. Je n'avais pas entendu.

MIRETTE. — Passe-t-elle pour votre femme?

D'APRIEU. — A Paris, non. En voyage, oui. Pour les hôtels. D'ailleurs, comme elle porte une alliance qui date du jour où elle a eu le bonheur de me rencontrer et que moi, de mon côté, j'ai une certaine tenue... Ajoutez à cela que nous nous parlons très peu, que nous prenons toujours deux chambres à part...

LORTAY. — Mais communiquantes?

D'APRIEU. — Oui, quoique la communication soit depuis longtemps déjà interrompue...

MIRETTE. — Déjà?

D'APRIEU. — Enfin, nous avons tout à fait l'air mari et femme.

TRÉGUIER. — Mauvaise note.

MIRETTE. — Nous, les alliances... à la mer!

Elle montre sa main nue.

LORTAY. — En breloque, la mienne. (Il sort sa montre à l'anneau de laquelle elle est attachée.) Ça n'est plus de mode, ces anneaux brisés.

D'APRIEU. — Oui, vous êtes des indépendants Aussi vous savez ce qu'on dit de vous dans le pays?

MIRETTE. — Non. Quoi?

D'APRIEU. — Que vous n'êtes pas mariés!

MIRETTE. — Ce n'est que ça?

D'APRIEU. — Et qu'André vous a enlevée à douze ans.

LORTAY, à sa femme. — Si je t'avais connue!...

MIRETTE. — Et ma belle-mère? Je suis sûre qu'elle a aussi son bouquet.

D'APRIEU. — Mais pas du tout.

MIRETTE. — Je le lis dans vos yeux. Allez-y donc! Nous en rirons. Elle, la première...

Mme LORTAY. — Oh! je ne crains rien. On peut dire de moi tout ce qu'on voudra. Si ça n'est pas injurieux...

D'APRIEU. — Ça n'est que bête. On dit que vous avez été directrice d'un cirque ambulant.

Mirette éclate de rire.

Mme LORTAY, outrée. — Oh! mais c'est ignoble!... Je ne peux pourtant pas...

MIRETTE. — Il n'y a pas de honte.

LORTAY, qui l'embrasse. — Ris donc, maman.

Mme LORTAY. — Ah! non! Un cirque! Ton père! L'honneur incarné!

TRÉGUIER. — En 1911, incarné ou non, l'honneur n'a plus aucune importance, madame!

LORTAY. — Mais oui. Nous perdons notre temps. (A d'Aprieu.) Où est-elle en ce moment, la vicomtesse d'Aprieu?

D'APRIEU. — Dans l'auto. (Il désigne à distance.) Là, tenez, à cent pas d'ici. Elle m'attend.

LORTAY. — Eh bien, allez la chercher! Vite.

D'APRIEU. — Non. Vraiment?

MIRETTE, qui renchérit. — Et amenez-la! Mais oui. Je serai enchantée de la connaître.

LORTAY, à Tréguier. — Vous aussi, Tréguier?

TRÉGUIER. — Moi aussi.

D'APRIEU. — Mais c'est énorme! Avez-vous bien réfléchi?...

MIRETTE, à d'Aprieu. — Rien n'est énorme à nos yeux, vous entendez?

LORTAY. — Rien! n'est-ce pas, maman?

Mme LORTAY. — Oh! moi, mes enfants, au point où j'en suis, après le cirque! Tout m'est permis!

LORTAY. — Eh bien, c'est dit. Qu'est-ce qui vous retient? Elle est laide?

D'APRIEU. — Pas du tout. Très jolie.

LORTAY. — Eh bien, alors! Raison de plus!

D'APRIEU. — Allons! puisque tout le monde!... C'est égal! (Il sort.)

Scène VIII

LES MÊMES, moins D'APRIEU

MIRETTE. — Un peu suffoqué, d'Aprieu!

Mme LORTAY. — Il y a de quoi!

LORTAY. — Flatté, au fond.

Mme LORTAY. — Vous avez eu tort d'insister. Du moment qu'on avait fait la politesse et qu'il avait eu le bon goût de refuser.

MIRETTE. — Oh! non, ne regrettons rien! Je la vois d'ici, la personne: une grande fille épaisse.

LORTAY. — Ou un petit trottin acide qui dit : « Pour sûr! »

Mme LORTAY, qui se lève. — Je pense à une chose: il serait peut-être tout de même plus correct que je ne fusse pas là?

LORTAY. — Mais si. Quelle idée! Correct!

MIRETTE. — Comme si nous étions dans une maison de correction.

Mme LORTAY. — Et puis, de quoi lui parlerai-je?

MIRETTE. — De n'importe quoi!

LORTAY. — Trapèze!

MIRETTE. — Voltige!

Mme LORTAY. — Oh!

LORTAY, qui regardait dans la direction où on les attend. — Chut! Ils arrivent!

Tous se précipitent pour voir.

MIRETTE. — Où ça?

LORTAY. — Au tournant.

Mme LORTAY. — Oui. Tiens, elle n'a pas de petit chien!

MIRETTE. — Son ombrelle m'empêche de la voir. Ah! si!

Mme LORTAY. — Mais elle n'a pas l'air mal.

LORTAY. — Mais non!

MIRETTE. — Attendons! Attendons! Ne nous emballons pas!...

Mme LORTAY. — M. d'Aprieu lui parle avec beaucoup de gestes... Qu'est-ce qu'il peut bien lui dire?

MIRETTE, imitant d'Aprieu. — J'espère que tu vas te tenir et puis te taire?

LORTAY, à Mirette. — Prends garde! Les voilà!

TRÉGUIER, à part, après avoir regardé. — C'est bien elle!... (En redescendant.) Ah! la pauvre fille!...

Scène IX

LES MÊMES, D'APRIEU, JEANNE

Stupeur générale à l'aspect de Jeanne, qui, de la bottine au chapeau, est un chef-d'œuvre de distinction sobre, élégante et effacée.

D'APRIEU, un peu solennel. — Mademoiselle Freny.

Les dames Lortay font un signe de tête. Salut de curiosité, sympathique chez la mère, de surprise un peu hostile chez Mirette.

LORTAY. — Mademoiselle, tous ici, ma mère, ma femme et moi, nous sommes charmés de vous recevoir.

MIRETTE, apercevant Tréguier. — Je vous présente monsieur...

JEANNE, l'interrompant. — Monsieur Tréguier! (Elle va à lui, ils se donnent la main.) C'est vous?

TRÉGUIER. — Oui, c'est nous deux. Un peu de passé qui repasse... Vous n'avez pas changé.

JEANNE. — Oh! si! (Aux autres.) Il a été mon professeur.

LORTAY, se rappelant tout à coup. — Au lycée Théroigne?

JEANNE. — Oui.

MIRETTE, à Tréguier. — Ah! mademoiselle est... l'orpheline?

TRÉGUIER. — C'est l'orpheline.

MIRETTE, bas à Tréguier. — Compliments.

Il hausse les épaules.

JEANNE, à Mirette et à Lortay. — Vous saviez cela? Il vous avait parlé de moi?

TRÉGUIER. — Dans la conversation. Je ne sais pas comment, j'ai été amené à leur dire que vous aviez été parmi mes élèves une des mieux douées et qui donnaient les plus brillantes promesses.

MIRETTE, à Tréguier. — On voit que mademoiselle les a tenues.

D'Aprieu, qui prend ça pour lui, s'incline avec fatuité.

JEANNE. — Très imparfaitement, madame. Dans ce temps-là j'étais une émancipée, ce qu'on appelle: un cerveau. Je prophétisais l'affranchissement de la femme, son rôle actif et dominateur dans la société future. (Elle rit, à Tréguier.) Vous vous souvenez?

TRÉGUIER. — Oui.

JEANNE. — La vie s'est chargée de me remettre au pas et dans le rang.

MIRETTE. — Mais, à défaut de la gloire, vous avez le bonheur.

JEANNE. — Il paraît. Sans l'avoir cherché.

MIRETTE. — C'est toujours comme ça qu'on le trouve. Asseyez-vous donc?... Près de ma belle-mère.

Jeanne s'assoit.

Mme LORTAY. — Mademoiselle... les amies de nos amis...

JEANNE. — Eh! pas toujours, madame.

Mme LORTAY. — Vous plaisez-vous dans le pays? Avez-vous eu beau temps?

JEANNE. — Très beau.

LORTAY. — Il y a longtemps que vous attendiez?

JEANNE. — Une demi-heure.

MIRETTE. — Vous avez dû vous ennuyer?

JEANNE. — Non. J'ai été visiter l'église.

D'APRIEU. — On m'a dit qu'il n'y avait rien.

JEANNE. — Si. Une vieille statue de saint Yves.

MIRETTE. — Sans nez.

D'APRIEU. — Elle est toquée de ces machines-là.

JEANNE. — Pendant que j'y étais, une tourterelle est entrée et s'est mise à voler en rond, sous les arceaux, comme un saint esprit. C'était très joli.

MIRETTE. — Vous êtes poétique.

JEANNE. — En prose.

MIRETTE, bas. — Elle est idiote!

JEANNE, se levant. — Madame, je ne veux pas abuser.

Mme LORTAY. — Vous n'abusez nullement, mademoiselle... Désirez-vous prendre quelque chose? Une tasse de thé?

JEANNE. — Rien du tout... Je vous remercie... Jamais je ne vous dirai, jamais assez, à quel point je suis émue de l'honneur que vous m'avez fait... dans ma situation...

D'APRIEU. — Moi, je ne voulais pas. Ils ont insisté.

JEANNE. — C'est du courage.

Mme LORTAY. — Mais non! Quel droit aurions-nous de vous mortifier? Est-ce que je ne vois pas tout autour de moi que l'on a grand soin d'inviter toujours ensemble les amants et les maîtresses, — pourvu qu'ils soient mariés chacun de leur côté. C'est cela qui est étonnant! Mais c'est admis dans le meilleur monde. Aussi ne vous émotionnez pas! Et puis, sans être pythonisse, j'ai la certitude que je parle à une honnête fille.

D'APRIEU. — Vous lisez dans la main?

Jeanne (Mlle Maille).
Phot. Félix.

Mme LORTAY. — Mieux que ça. Dans les yeux.

D'APRIEU. — Vous la gâtez. (Lui faisant signe.) Allons!

LORTAY. — Nullement. Ma mère dit tout haut ce que nous pensons tous tout bas. Pour combien de temps êtes-vous encore dans le pays?

D'APRIEU. — Trois ou quatre jours.

MIRETTE. — Pas plus?

LORTAY, bas à Tréguier. — Ecoutez ça? (Haut.) Eh bien, il faut les passer chez nous! (Mirette n'a pu réprimer un léger mouvement de stupeur et de contrariété. Il la regarde.) Quoi?

MIRETTE, renchérissant aussitôt. — Mais oui! Certainement!

LORTAY, bas à Tréguier. — Elle est furieuse.

D'APRIEU — Tous les deux? Ici?

LORTAY. — Sans doute.

MIRETTE. — Mais bien entendu! Depuis cinq minutes j'en avais l'idée. André m'a devancée.

D'APRIEU. — Non... non... pas cela!...

Jeanne est allée à lui et lui parle bas. On comprend qu'elle lui dit: « Refuse. Je ne veux pas. »

Mme LORTAY, bas à son fils. — Ici, vous allez un peu loin, mes enfants.

Mirette à la dérobée est soucieuse.

TRÉGUIER, à Mme Lortay. — Mais non. Laissez donc faire!

MIRETTE, à d'Aprieu et à Jeanne. — Eh bien? Vous êtes-vous décidés?

LORTAY, à d'Aprieu. — Que vous raconte mademoiselle?

D'APRIEU. — Que c'est impossible, cher ami.

JEANNE. — En effet, monsieur. Cinq minutes de visite, passe encore. Mais davantage? Vous n'y songez pas!

LORTAY. — J'ai songé à tout.

MIRETTE. — Moi à plus que tout. Il y a là, de

l'autre côté de la maison, à l'extrémité du jardin, un pavillon réservé aux amis.

TRÉGUIER. — Le rêve! Aménagé comme une garçonnière modèle. Deux petits étages avec double entrée, double sortie sur la plage et sur la campagne.

MIRETTE. — Tout le confort moderne.

LORTAY. — Assez loin d'ici, de la maison-mère, pour que l'on puisse se tuer d'amour...

D'APRIEU. — Oh!

LORTAY. — ...ou se rouer de coups sans être entendu.

MIRETTE. — Et assez près pour ne pas être loin de tout secours.

TRÉGUIER. — J'en occupe le premier étage.

LORTAY. — Et le rez-de-chaussée est libre.

MIRETTE. — Vous y serez absolument chez vous.

Mme LORTAY. — Ensemble... et séparément. (A Tréguier.) Ah! comme ça, c'est très bien!

D'APRIEU, vaincu. — C'est la contrainte par corps.

JEANNE. — Je ne sais que dire...

LORTAY. — Eh bien, ne dites rien. L'auto va aller à Morlaix chercher vos malles et les ramener ici.

MIRETTE, avec perfidie.— Et il emmènera M. Tréguier.

TRÉGUIER. — Moi?

MIRETTE, mauvaise et taquine. — Sans doute, vous oubliez que vous partez?... Dans une demi-heure.

D'APRIEU. — A l'instant où nous arrivons?

LORTAY. — Oh! ça n'est pas encore fait.

MIRETTE, à son mari. — Si, si. (Désignant Tréguier.) Regarde-le! C'est irrévocable!

TRÉGUIER, qui, soucieux et énigmatique, n'a rien dit, prenant tout à coup son parti. — Non, madame, j'ai réfléchi, je ne pars plus.

MIRETTE, saisie. — Ah?

LORTAY — A la bonne heure!

D'APRIEU. — Bravo!

MIRETTE, prenant soudain le bras de d'Aprieu, avec une familiarité agressive. — Venez, que je vous fasse voir vos chambres? (Ils commencent à partir. Mme Lortay et Jeanne les suivent. Mirette, à d'Aprieu.) Charmante, la petite amie!

D'APRIEU, modeste et étonné. — Vous trouvez?

TRÉGUIER, resté à l'avant-scène avec Lortay, entendant et répétant dans leur direction. — Charmante! (Poussant le coude à Lortay.) Allez donc!

LORTAY, même jeu. — Charmante!

MIRETTE, à d'Aprieu, dans le fond. — Vous entendez? Il y a de l'écho. (Ils sortent.)

Scène X

LORTAY, TREGUIER

LORTAY, vivement. — Alors? pour ce que je vous ai demandé?... Vous acceptez?

TRÉGUIER. — Oui. Vous êtes content?

LORTAY. — Ravi. Quoique... (Mouvement de Tréguier.) ce brusque changement après votre premier refus... voilà que j'ai une peur!

TRÉGUIER. — Laquelle?

LORTAY. — C'est que vous ne restiez que pour Mlle Freny.

TRÉGUIER, bien en face et posément, avec lenteur. — Je vous donne ma parole d'honneur que non. Je vous le dirais. Je n'éprouve rien pour Mlle Freny.

LORTAY. — Et vous ne restez que pour moi? pour faire la cour à ma femme?

TRÉGUIER. — Uniquement.

LORTAY. — Eh bien, écoutez? Vous êtes un ami!

TRÉGUIER. — Plus pour bien longtemps!

LORTAY. — Comment ça? Pourquoi donc?

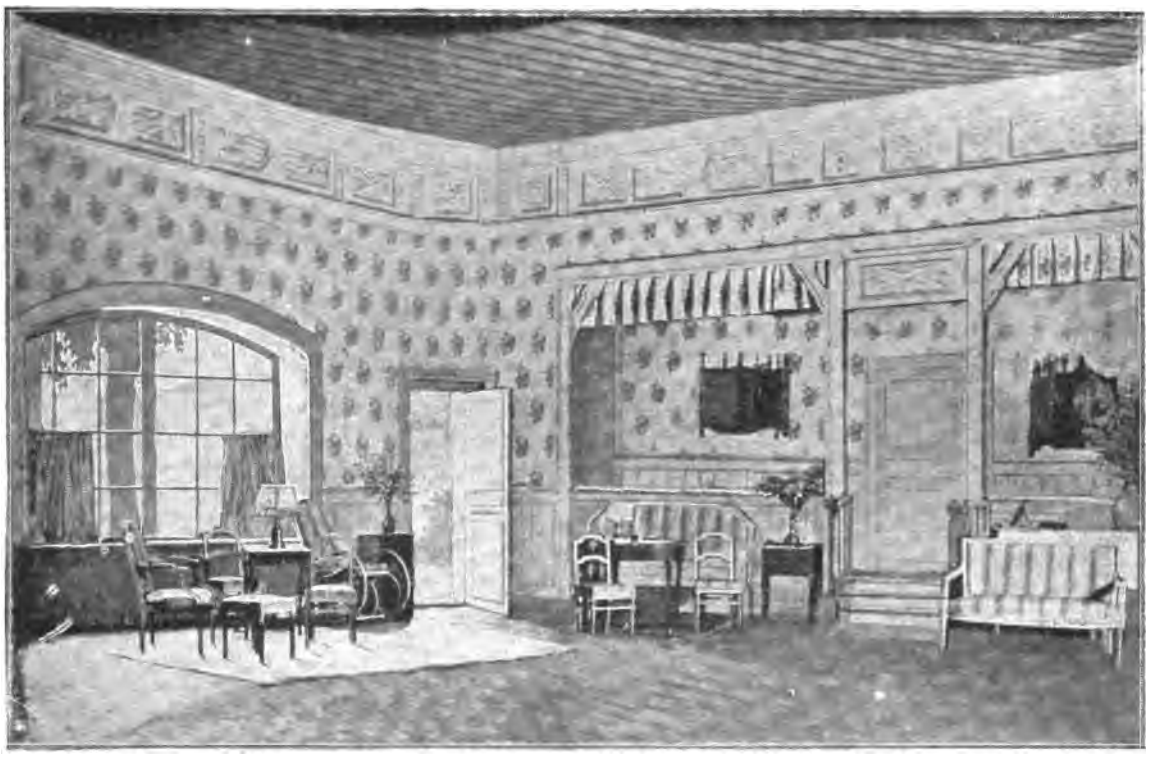
TRÉGUIER. — Mais parce que ça nous fâchera.

LORTAY. — Jamais!

RIDEAU

Tréguier. Mirette. Jeanne D'Aprieu. Lortay

SCÈNE IX. Mirette à Jeanne : *Je vous présente M. Tréguier.*



Le salon hall de la villa des Lortay à Plougasnou.

ACTE III

A Plougasnou, comme aux actes précédents. Salon-hall de la villa occupée par Lortay, sa mère et sa femme. Portes vitrées dans le fond, ouvertes, donnant sur le jardin et la mer au loin. On aperçoit de côté le toit du pavillon des amis, puis le village et son clocher. Portes à droite et à gauche. A droite, conduisant chez André et sa femme. A gauche, chez sa mère. Sièges de toutes sortes. Piano, tables à jeu, etc.

Scène première

Mme LORTAY, JEANNE

Au lever du rideau, Mme Lortay, nu-tête, assise, travaille à son ouvrage. Jeanne Freny, assise également, en chapeau, lui fait la lecture à haute voix.

JEANNE, continuant la lecture commencée. — *...Ainsi la vue du calme sublime de l'Océan fait naître dans le cœur de l'homme, même dans les moments d'un trouble extrême, de douces émotions et souvent le porte par sa noble influence à des actes d'honneur et de vertu.*

Mme LORTAY. — Reposez-vous!

JEANNE. — Je ne suis pas fatiguée.

Mme LORTAY. — Si. C'est assez. Ma chère enfant, j'ai honte de l'avouer. Avant que vous ne m'ayez commencé cette *Fiancée de Lammermoor* je ne soupçonnais pas Walter Scott et, quand on m'en parlait, je prenais des airs de mépris. Eh bien, je n'étais qu'une bête. Pourquoi mon fils n'écrit-il pas de jolies choses dans ce genre-là? Et puis, vous lisez si bien! Vous avez toutes les qualités, vous! Il n'y en a qu'une qui vous manque.

JEANNE. — Pas plus? Laquelle?

Mme LORTAY. — C'est d'être mariée. Il est vrai que celle-là ne dépend pas de vous! Est-ce que M. d'Aprieu ne vous épousera pas? (Geste négatif de Jeanne.) Un jour qu'il sera bien malade? ou ruiné?

JEANNE. — Jamais.

Mme LORTAY. — Tant pis pour lui. Est-il gentil avec vous, au moins?

JEANNE. — Oui. Pourvu qu'il me trompe.

Mme LORTAY. — Il vous trompe?

JEANNE. — Tout le temps.

Mme LORTAY. — Quittez-le! Vous êtes instruite?

JEANNE. — Diplômée!

Mme LORTAY. — Vous n'avez pas besoin de lui.

JEANNE. — Je l'aime.

Mme LORTAY. — Un homme qui vous rend malheureuse.

JEANNE. — C'est pour ça.

Scène II

LES MÊMES, TREGUIER

TRÉGUIER s'avançant vers les deux femmes. — Ah!

Il est en tenue recherchée par rapport aux actes précédents, avec cependant des nuances imperceptibles, de très petites fautes de goût à côté. Cravate et gants un peu accentués. Tenue d'auto.

Mme LORTAY. — Dieu! que vous êtes beau!

TRÉGUIER. — Comme à l'ordinaire.

Mme LORTAY. — Plus. Depuis deux jours vous lancez la mode.

TRÉGUIER. — Je me négligeais. C'est un tort. Mesdames, les messieurs m'envoient vous prévenir de vous apprêter.

Mme LORTAY. — Pourquoi donc?

JEANNE. — La promenade en auto.

Mme LORTAY, se levant en hâte. — J'avais oublié!

Elle sort.

TRÉGUIER. — Vous avez tout le temps.

Scène III

JEANNE, TREGUIER

TRÉGUIER. — Est-ce que ça ne vous paraît pas étrange?

JEANNE. — Quoi donc?

TRÉGUIER. — Que nous nous soyons retrouvés? Et dans de pareilles circonstances? (Elle rit.) Qu'est-ce qui vous fait rire?

JEANNE. — Rien.

TRÉGUIER. — Si. Quand on dit: rien, c'est toujours quelque chose.

JEANNE. — Eh bien, je peux vous l'avouer à présent. Vous avez été ma première passion.

TRÉGUIER. — Moi?

JEANNE. — Pendant six semaines.

TRÉGUIER, souriant. — Oh! que c'est drôle! Eh bien, moi aussi, j'en ai tenu pour vous.

JEANNE. — Est-ce possible?

TRÉGUIER. — Vous voyez? Nous ne nous étions jamais révélé ce secret de jeunesse... Il nous échappe aujourd'hui avec un retard... énorme! Et, pourtant, quoi... ça ne nous serve plus à rien, nous ne sommes pas fâchés tout de même de le savoir!

JEANNE. — Oui, c'est pas tout à fait perdu.

TRÉGUIER, animé. — La vie est un feuilleton! Il y a quarante-huit heures, vous ne vous doutiez pas que, dans la semaine, vous feriez partie de la famille Lortay.

JEANNE. — Non.

TRÉGUIER. — Que la maman vous adorerait et que vous empaumeriez tout le monde.

JEANNE. — Excepté Mme Mirette?

TRÉGUIER. — A quoi voyez-vous ça?

JEANNE. — Elle me regarde à peine.

TRÉGUIER. — Parce que son mari vous regarde trop.

JEANNE. — J'en suis plus ennuyée qu'elle.

TRÉGUIER. — N'y faites pas attention!

JEANNE. — Je sens qu'elle me déteste.

TRÉGUIER. — Non. Elle est trop intelligente. Et, avec cela, fière, droite, loyale.

JEANNE. — Très vive!

TRÉGUIER. — Emportée même! Mais sans rancune. Des qualités d'homme.

JEANNE. — Je n'aurais pas cru.

TRÉGUIER. — Justement! On ne la connaît pas.

JEANNE. — Mais si! Moi, je connais quelqu'un qui la connaît. Et très bien.

TRÉGUIER. — Ah! Qui donc?

JEANNE, le regardant fixement. — Vous.

Mme Lortay rentre par la gauche.

Scène IV

LES MÊMES, Mme LORTAY, LORTAY, D'APRIEU, en tenue d'auto.

Mme LORTAY. — Je ne suis pas en retard?

TRÉGUIER. — La première.

Mme LORTAY. — Femme de soldat. A l'heure.

Lortay et d'Aprieu arrivent ensemble par le fond.

LORTAY. — Tout le monde est là?

D'APRIEU. — Excepté Mme Mirette.

LORTAY. — Naturellement!

Mme LORTAY. — Je vais y aller.

LORTAY. — Tu seras mal reçue. Je ne sais pas ce qu'elle a depuis hier. Enfin, la journée ne s'annonce pas bonne.

D'APRIEU. — Espérons que la nuit sera meilleure?

Mirette sort de la droite, sans chapeau ni manteau.

Scène V

LES MÊMES, MIRETTE

LORTAY. — Tu n'es pas plus avancée?

MIRETTE. — Je ne vais pas avec vous.

LORTAY. — Pourquoi?

MIRETTE. — J'ai mal aux nerfs.

LORTAY. — Eh bien, il faut te soigner.

MIRETTE. — C'est ce que je fais, en me privant de toi tantôt.

LORTAY. — Alors, partons?

JEANNE. — Nous pourrions remettre à un autre jour? (A Mme Lortay.) N'est-ce pas, madame?

MIRETTE, vivement. — Mais non! mais non!

Mme LORTAY. — Moi, je n'ai aucune préférence.

LORTAY. — Moi, j'en ai une. Faire la promenade.

D'APRIEU, à Lortay. — Faites-la donc! (A Mirette.) Je vais rester vous tenir compagnie.

LORTAY. — Et de deux!

MIRETTE, à d'Aprieu. — Je ne veux pas. Je n'ai besoin de personne.

D'APRIEU, à Mirette. — Je vous en prie. A moins que ça ne vous soit désagréable?

MIRETTE. — Oh! ça m'est tout à fait égal!

D'APRIEU. — Je n'en demande pas davantage. Et puis, je ne me sens pas très bien non plus.

TRÉGUIER. — Tiens! Ça se gagne! (A Jeanne.) Vous n'êtes pas inquiète?

JEANNE. — Non.

MIRETTE, à son mari. — Où allez-vous?

LORTAY. — Je n'en sais rien.

MIRETTE. — C'est loin? Vous n'y êtes pas encore!

D'APRIEU. — Et qui est-ce qui mène?

LORTAY. — Moi.

MIRETTE, à double entente. — Sagement?

TRÉGUIER, avec demi-intention. — Oui. (Désignant Jeanne.) Mademoiselle demande que vous n'alliez pas trop vite avec elle!

LORTAY. — J'irai mon train. (A Jeanne, en l'emmenant.) Reposez-vous sur moi! (A Tréguier qui vient de s'asseoir.) Allons?

TRÉGUIER. — Non. Je reste aussi.

D'APRIEU, très ennuyé. — Bah!

LORTAY. — Et de trois!

MIRETTE. — C'est la série!

TRÉGUIER. — Je me sens du vague.

MIRETTE, à Tréguier. — A l'âme?

D'APRIEU. — Avec lui, où voulez-vous que ce soit?

LORTAY, en s'en allant avec sa mère et Jeanne. — Tas de détraqués!

MIRETTE. — Je te conseille!

Scène VI

MIRETTE, TREGUIER, D'APRIEU

TRÉGUIER, se frottant les mains. — Voyons? Il s'agit maintenant de meubler brillamment cet après-midi? A quoi voulez-vous jouer? Il y a ici tous les jeux.

D'APRIEU. — Trop innocents!

TRÉGUIER. — Voulez-vous que je vous fasse la lecture à haute voix?

MIRETTE.— Je dormirais.

D'APRIEU. — Vous devez être charmante. J'aimerais beaucoup vous voir dormir!

MIRETTE. — Pour me réveiller?

D'APRIEU. — Bien entendu!

TRÉGUIER, à Mirette. — Allez vite chercher votre Crébillon!

D'APRIEU, sursautant. — Qu'y met-on? (A Mirette.) Vous lisez ça? Votre mari vous le permet?

MIRETTE. — Je ne lui demande pas.

D'APRIEU. — Moi, je ne le laisserais pas lire à Jeanne.

MIRETTE. — Elle ne comprendrait pas. C'est une sainte!

TRÉGUIER. — Enfin, il faut s'occuper d'une façon ou d'une autre!

MIRETTE. — Ensemble ou séparément, comme dit ma belle-mère. Vous y tenez? Eh bien, séparément.

D'APRIEU. — Une partie d'échecs?

MIRETTE. — Avec plaisir.

D'APRIEU. — Vous savez jouer?

MIRETTE. — Non. C'est pour apprendre.

TRÉGUIER, à Mirette. — Et moi? Qu'est-ce que je fais?

MIRETTE. — Le mort.

TRÉGUIER. — Bien!

Il va chercher sur une table, à quelques pas, la boite d'échecs.

D'APRIEU, bas à Mirette. — Je pense qu'il a compris?

TRÉGUIER, revenant la boite à la main. — Voilà les échecs.

MIRETTE, la prenant et d'un ton qui congédie. — Merci.

Elle la pose sur la table.

TRÉGUIER, la reprenant et renversant les pièces, puis triant. — Voilà les blancs.

D'APRIEU. — Et puis les noirs, les pions. Bien gentil. (Tréguier commence à les mettre en place sur l'échiquier. D'Aprieu veut l'arrêter.) C'est bon.

TRÉGUIER. — Laissez-moi les mettre en place... les blancs, rien que les blancs! Ça m'amuse. Après, je m'en irai.

MIRETTE. — Mettez-les.

TRÉGUIER. — La Tour.

MIRETTE. — Le Fou.

TRÉGUIER. — Le Roi.

MIRETTE. — La Reine.

D'APRIEU. — L'autre Fou.

TRÉGUIER. — Et les petits soldats... Et, maintenant, je vais m'en aller... là... (Il désigne une extrémité du salon.) ou là...

Il désigne l'autre.

D'APRIEU. — Non, là-bas.

TRÉGUIER. — Dans un petit coin.

D'APRIEU, qui bout. — Ah! très bien!

TRÉGUIER, qui range les pièces. — Un beau jeu! Difficile... Je suis très fort!

MIRETTE. — Trop pour nous!

Il a fini. Il rectifie des alignements.

D'APRIEU. — Là. Ça y est! C'est très bien.

TRÉGUIER, s'écartant à regret. — Je vous laisse. N'ayez pas peur. Je ne suis pas un crampon...

Il s'en va vers le fond du salon.

D'APRIEU, installé au jeu avec Mirette, bas. — Hein? C'est assez clair? Il le fait exprès. Je suis furieux!

MIRETTE. — Pourquoi? Il ne me gêne pas.

D'APRIEU. — Moi, il me gêne. Renvoyez-le!

MIRETTE. — C'est bien dur. Et puis, il va s'en aller tout seul.

D'APRIEU. — Vous croyez ça? Vous allez voir?

TRÉGUIER, qui, dans un coin, à l'extrémité opposée de la pièce, se case dans un fauteuil, avec affectation. — Suis-je assez loin?

D'APRIEU, à Mirette. — La preuve! Il s'installe.

MIRETTE, à Tréguier. — Très bien! Ne bougez pas!

D'APRIEU, à Mirette. — Et vous l'encouragez à rester?

MIRETTE, à d'Aprieu. — Assez! Jouons-nous? Ou faisons-nous semblant?

D'APRIEU. — Semblant! J'ai tant de choses à vous dire! Je n'ai pas pu trouver cinq minutes pendant ces deux jours...

MIRETTE. — Allez-y! Mais, en ce cas, poussons les bouts de bois en parlant, pour avoir l'air...

Elle avance un pion au hasard.

D'APRIEU. — Oui. (Il avance un pion sans regarder.) Depuis que je vous connais, vous ne vous doutez pas de la place que vous occupez dans mon...

MIRETTE, haut, avançant n'importe quoi. — Echec au Fou!

TRÉGUIER, éclatant de son coin. — On ne peut pas! Pas le Fou!... Jamais!...

D'APRIEU, à Tréguier. — Oh! Je vous en prie! Pas de conseil! Allez! Allez!

MIRETTE, se reprenant et bougeant une pièce, haut. — Au Roi, alors! Au Roi, échec au Roi!

D'APRIEU, bas. — Il s'en va.

MIRETTE, bas. — Non, il revient. Continuez. La place...

D'APRIEU, déjà démantibulé. — Ah! oui... que vous occupez dans mon cœur...

MIRETTE. — Blagueur!

D'APRIEU, mettant les deux mains sur sa poitrine. — Moi? je blague?

MIRETTE, bas, vite. — Mais allez donc! Ne lâchez donc pas! Jouez!

D'APRIEU, ahuri, bas. — Je ne sais plus! (Cherchant, renversant des pièces.) Voilà... voilà... (Haut.) Je vous prends votre Tour!

Il jette la Tour dans la boite.

MIRETTE, haut. — Moi, je vous prends votre Cavalier!

Elle jette le Cavalier dans la boite.

D'APRIEU, qui lui attrape la main et la porte à ses lèvres. — Moi, je vous prends ça!

MIRETTE, se dégageant. — Ah! non! Vous m'en prenez trop!

TRÉGUIER, qui a surpris le baiser, se levant. — On se massacre!

Il fait un ou deux pas.

D'APRIEU. — Ah! ne dites rien! C'est insupportable!

TRÉGUIER. — Je ne dis rien. Je regarde.

D'APRIEU. — Je ne veux pas que vous regardiez!

TRÉGUIER, bon enfant. — Oh!

MIRETTE. — Ça le trouble.

TRÉGUIER, toujours en place. — Allons! Mais si vous croyez que je ne le vois pas d'ici, votre jeu?

MIRETTE. — A qui?

TRÉGUIER. — A tous les deux.

MIRETTE, renversant tout en se levant. — Eh bien, oui! Il vaut mieux dire la vérité! On devrait toujours commencer par là.

TRÉGUIER. — Et même finir.

MIRETTE, désignant d'Aprieu. — Il me fait la cour.

D'APRIEU, surpris. — Moi?

MIRETTE, à d'Aprieu. — Est-ce vrai?

D'APRIEU. — C'est vrai.

TRÉGUIER, faisant l'étonné. — En voilà une nouvelle!

MIRETTE, à Tréguier. — Vous ne le saviez pas? Vous êtes le seul. Eh bien, je vous l'apprends. Il me « chauffe », comme vous dites entre vous. Ça l'amuse. Il a raison. A quoi s'occuperait un homme toujours jeune auprès d'une femme qui l'est plus que lui si ce n'est à lui dire qu'elle est adorable, qu'elle a un corps... d'élite et qu'il est fou d'elle à enfermer? Rien de plus conforme à la logique et aux bienséances.

TRÉGUIER. — Vous trouvez?

MIRETTE. — Sans doute. Il faut être un Huron comme vous pour ne pas le sentir. (Désignant d'Aprieu.) Ce brave ami a donc besoin d'être seul avec moi un petit moment...

D'APRIEU. — Un grand.

MIRETTE. — ...pour me placer sa scène, comprenez-vous? la scène classique à la femme mariée, la scène d'adultère et de comédies, la scène d'amour sensuel qui garantit sur facture des voluptés inouïes, et se termine toujours par: « Où? » et: « Quand? ».

TRÉGUIER. — ...Dans l'espoir qu'on va répondre: « Ici! » et: « Tout de suite! »

D'APRIEU. — Dame!

MIRETTE. — Dès qu'il a vu que je renonçais à sortir il s'est arrangé pour rester... car je vous prie de croire que nous n'étions nullement d'accord?

TRÉGUIER. — Vous y tomberez, peut-être?

MIRETTE. — Et à l'instant où il va sinon toucher au but, du moins essayer de s'y acheminer, voilà que vous, rosse ou gaffeur...

D'APRIEU. — Les deux à la fois!

MIRETTE. — Vous vous interposez? et il voit qu'il va manquer le coche? Alors il est aux cent coups!

TRÉGUIER, à Mirette. — Et vous aussi?

MIRETTE. — Mais oui. Pourquoi faites-vous ça? Par taquinerie? C'est enfantin.

D'APRIEU. — Ou par jalousie?

MIRETTE, riant. — Non! Ça serait ridicule.

TRÉGUIER, à d'Aprieu, avec un geste qui signifie: « Non, mais regardez-moi? ». — Voyons?

D'APRIEU, pas convaincu. — Hé! hé! L'ami du jardinier!

MIRETTE. — Peu importe! Et quand même, enfin, vous agiriez, par simple goût de la vertu, rendez-vous compte que tous vos soins sont inutiles? Si j'ai la sérieuse préoccupation de rendre monsieur, ce que l'on appelle, sans doute par ironie, le plus heureux des hommes, ce n'est ni vous ni personne qui m'en empêchera. Le croyez-vous?

TRÉGUIER. — Je le crois.

D'APRIEU. — Moi, je l'espère!

MIRETTE. — Et si j'ai dans l'idée de ne pas me laisser toucher, même des yeux, fussions-nous seuls, lui et moi, dans la plus petite et la plus déserte des îles, nous n'y vivrions pas moins comme frère et sœur, et ce joli monde finirait.

TRÉGUIER. — Ce serait regrettable.

D'APRIEU. — Il ne finirait pas.

MIRETTE. — Ainsi, comme il est urgent que cette conversation ait lieu...

TRÉGUIER. — Pourquoi? Voulez-vous donc lui faire croire que vous la souhaitez?

MIRETTE. — Non. Mais je tiens encore moins à ce qu'il s'imagine que je la redoute... Il faut maintenant vous en aller.

TRÉGUIER. — Je m'en vais.

Il sort.

Scène VII

MIRETTE, D'APRIEU

D'APRIEU. — Enfin! Enfin!

MIRETTE. — Oh! vous n'avez rien gagné pour attendre! Ecoutez-moi. Puisque c'est la cour que vous me faites, je voudrais que vous me la fassiez autrement qu'aux dames à qui suffisent les mensonges.

D'APRIEU. — Et comment donc?

MIRETTE. — Que vous me dévoiliez votre pensée, franche et crue, dans l'ensemble et le détail... enfin, tout.

D'APRIEU. — Ce n'est rien! Ça tient en trois mots: Je vous aime.

MIRETTE. — Mais non! Vous n'y êtes pas. Il ne s'agit pas de ça. Je voudrais que vous me démontiez la mécanique d'un désir d'homme pour me faire voir ce que c'est, d'où ça vient, où ça va, comment l'idée de vous diriger vers moi a pu vous pousser un matin...

D'APRIEU. — Un soir.

MIRETTE. — A quoi un amateur, engagé dans cette aventure, trouve-t-il le plus d'agrément et attache-t-il le plus de prix?

D'APRIEU. — Ça dépend de ce qu'est la femme.

MIRETTE. — Est-ce aux préliminaires? A l'attaque? Aux péripéties du combat?

D'APRIEU. — A la victoire.

MIRETTE. — Ou au transport des blessés?

D'APRIEU. — Aussi, ça change chaque fois. On ne le sait qu'après.

MIRETTE. — Quand vous avez mis le cap sur une femme... moi ou une autre?...

D'APRIEU. — Vous, vous... N'en sortons pas.

MIRETTE. — Avez-vous un plan?

D'APRIEU. — Autant que possible.

MIRETTE. — Ou marchez-vous dans la nuit?

D'APRIEU. — Souvent.

MIRETTE. — A l'aveuglette?

D'APRIEU. — A tâtons! C'est un délice!

MIRETTE. — Vous n'êtes pas sérieux! Vous dites-vous: « Ça arrivera tel jour, à telle heure, de telle façon... » ou bien: « Je n'ai aucune idée... Tenons-nous prêt?... » Voilà!... voilà ce que je veux savoir!

D'APRIEU. — Vous parlez tout le temps!

MIRETTE. — J'ai fini. Quelle idée en somme, physiquement, moralement, vous faites-vous de moi? Me connaissez-vous? D'abord, que suis-je?

D'APRIEU. — Vous le voulez?

MIRETTE. — J'en brûle!

D'APRIEU. — Fâcherez pas?

MIRETTE. — Non.

D'APRIEU. — Eh bien! Vous êtes une petite vicieuse!

MIRETTE, calme et comme désappointée. — C'est tout?

D'APRIEU. — Quoi? Ça ne vous fait pas plus d'effet?

MIRETTE. — Aucun. On me l'a déjà tellement dit! Tout le monde! Dès l'âge de quatre ans! « Ah! que cette enfant a du vice! » Je ne m'en doutais guère! et je n'en suis pas encore sûre... Cependant, pour que ça ait frappé tant de personnes différentes! les honnêtes gens et surtout les autres... il faut que ça saute aux yeux?... Mais encore?... Vicieuse! C'est très joli, le mot!

D'APRIEU. — Et la chose, donc!

MIRETTE. — Oui, mais... qu'entendez-vous par là? que j'ai fait des horreurs?

D'APRIEU. — Non pas.

MIRETTE. — Que j'en ferai?

D'APRIEU. — Non plus! J'entends...

MIRETTE. — Quoi?

D'APRIEU. — Pas facile...

MIRETTE. — Allez donc! Retirez vos gants.

D'APRIEU. — Je n'en avais mis qu'un. J'entends une certaine tournure d'esprit et de tempérament, un goût, une prédilection, pour tout ce qui est équivoque et défendu et touche à l'amour, l'amour libertin a ses rosseries, ses jeux et ses plaisirs. Pas ça?

MIRETTE. — Comme vous peignez bien! A petites touches!

D'APRIEU. — La manière léchée! Et c'est aussi: côtoyer le précipice, effleurer la faute, parler de ce qu'on n'ose pas dire et dire ce qu'on n'oserait pas faire. Imaginez une hermine, fière de sa robe, mais assez curieuse et hardie, assez souple et subtile pour passer exprès à travers les choses salissantes sans se salir!

MIRETTE. — La salamandre de la boue.

D'APRIEU. — C'est la vicieuse.

MIRETTE. — Où est le bénéfice?

D'APRIEU. — Comme si vous ne le saviez pas? On a la furtive angoisse, le froid du danger. En ce moment même, tenez? Quoique vous pensiez de moi, bien ou mal?

MIRETTE. — Pire!

D'APRIEU. — Peu importe! vous vivez! d'une vie intense et surprenante!

MIRETTE. — Je ne dis pas non.

D'APRIEU. — A la bonne heure! Quand vous sortez, vous êtes suivie, dans la rue?

MIRETTE. — Chaque fois.

D'APRIEU. — Ça vous enchante?

MIRETTE. — Non. Parce que ce n'est pas vous.

D'APRIEU. — Ne plaisantez pas!

MIRETTE. — Eh bien, donc je suis la vicieuse... Me voilà frappante au moral. Pour le physique je vous en fais grâce.

D'APRIEU. — Non. Car vous ne soupçonnez pas jusqu'à quel point je le possède?

MIRETTE. — La tête et les mains!

D'APRIEU. — L'ensemble aussi.

MIRETTE. — Je ne le pose pas encore!

D'APRIEU. — Tous les jours, quand vous vous baignez. Et j'en sais bien plus.

MIRETTE. — Après cela?

D'APRIEU. — Je sais la couleur de vos yeux et celle de vos bas, la pointure de vos souliers et votre tour de taille, vos dessus et vos dessous...

MIRETTE, protestant. — Ah! ici, mon cher!...

D'APRIEU. — Parfaitement! Je sais la soie de vos jupons, l'irlande de vos chemises et le blanc linon de vos draps.

MIRETTE. — Vous avez donné un louis à ma femme de chambre?

D'APRIEU. — Pas la peine. Je les ai vus pour rien.

MIRETTE. — Où? Quand?

D'APRIEU. — A votre mariage. Il y a eu un reposoir de votre trousseau dans la salle des fêtes de « Je montre tout ».

MIRETTE. — C'est vrai! J'avais oublié.

D'APRIEU. — Moi pas.

MIRETTE. — Et c'est de ma lingerie alors que date votre amour?

D'APRIEU. — De bien avant!

MIRETTE. — Oui... je sais!... Tout me revient!... « Quelque chose à faire... cette petite! Plus tard, quand elle sera casée... on pourra voir! »

D'APRIEU. — Qu'est-ce que ça veut dire?

MIRETTE. — Que vous l'avez dit, quand j'étais jeune fille, en parlant de moi?

D'APRIEU. — Oui, je l'ai dit. Je ne mentirai pas. Je le pourrais! Il n'y a pas de preuves!

MIRETTE. — Des témoins!

D'APRIEU. — Il me le paiera! Enfin oui, je l'ai dit!

MIRETTE. — Ah!

D'APRIEU. — Mais il faut comprendre. Quand j'ai tenu mon vert propos, cela signifiait: « Charmante petite! Où va-t-elle? Enfin! si jamais un jour, sans savoir pourquoi ou en le sachant, il arrivait qu'elle regrettât, s'émût, souffrît (Elle rit.) et perdît sa joie sous le rire, pleurât en cachette et s'aperçût que... ce n'est pas ça... et qu'elle s'est trompée... »

MIRETTE, émue, le cachant. — Eh bien?

D'APRIEU. — Que j'aimerais donc être là! Et... vous y êtes.

MIRETTE, se reprenant, très nerveuse. — En effet... j'y suis! et nous y sommes tous! Pendant que vous opérez votre petit travail, vous savez que mon mari boit l'obstacle avec Mlle Freny.

D'APRIEU. — Il y a Mme Lortay!

MIRETTE, haussant les épaules. — La pauvre dame! André, de son côté, n'ignore pas une minute l'emploi judicieux de votre temps! Et personne n'est inquiet. Tout ça roule ensemble! Une pièce d'horlogerie! C'est admirable!

D'APRIEU. — Mais naturellement! Je suis sûr de mon amie et Lortay a confiance, il sait que vous êtes incapable d'ombrage et de jalousie, et qu'il peut tout vous faire sans crainte de représailles.

MIRETTE. — Ce n'est pas sûr!

D'APRIEU. — Vraiment? Alors?

MIRETTE. — Mais je choisirais.

D'APRIEU. — Vous avez raison. Ecoutez! j'espère de vous une grande grâce. J'ai observé que tous les matins, vers les cinq heures, au lever du jour, sans doute pendant que votre mari travaille...

MIRETTE. — Après?

D'APRIEU. — Vous descendez seule au jardin, respirer la mer.

MIRETTE. — C'est exact.

D'APRIEU. — Chaque fois je vous ai vue, de ma fenêtre, marcher dans la fraîche aurore, les cheveux

dénoués, les bras clairs, vos vêtements de nuit collés au corps par la brise ainsi qu'une jeune victoire à la proue d'une trirème!

MIRETTE. — C'est bon! Accostez!

D'APRIEU. — Il faut que vous passiez par cette pièce, j'y serai demain... demain matin... Aucun danger!

MIRETTE. — Il s'agit bien de ça!

D'APRIEU. — Quoi de mal? D'ailleurs, je ne dirai rien! Je vous verrai... Vous me laisserez vous baiser la main, en prenant mon temps... Pas autre chose... Me le permettez-vous? J'entends qu'on vient.

MIRETTE. — Eh bien, on vient.

On frappe à la porte.

D'APRIEU, pressant. — Vite! Répondez vite?

MIRETTE, à d'Aprieu. — Non, je vous le défends.

Scène VIII

LES MÊMES, TREGUIER

TRÉGUIER. — Pardon. Rien qu'un mot?... Vous n'avez pas vu?

D'APRIEU. — Quoi?

TRÉGUIER, montrant l'averse. — Comme ça tombe!

D'APRIEU. — A flots! C'est vrai!

MIRETTE. — Et la voiture est découverte!

TRÉGUIER. — Ils vont être trempés!

MIRETTE. — Non! En allant vite!

D'APRIEU, à Tréguier. — C'est pour nous dire ça que vous venez?

TRÉGUIER. — Je pensais que ça vous intéresserait.

D'APRIEU. — Beaucoup. Mais nous n'avons pas besoin de vous pour voir qu'il pleut..

TRÉGUIER. — Tout de même! Puisque vous ne l'aviez pas vu. Mais... c'est bon. Je me retire. Continuez...

Fausse sortie.

D'APRIEU. — Non. Maintenant, vous pouvez rester. J'ai fini.

Il sort.

MIRETTE, à Tréguier. — Il a fini.

D'Aprieu sort par le fond et la galerie à gauche.

Scène IX

MIRETTE, TREGUIER

TRÉGUIER. — J'ai à vous parler.

MIRETTE. — Moi pas.

TRÉGUIER. — Je vous dois des excuses.

MIRETTE. — Pour votre conduite de tout à l'heure? Et d'à présent?

TRÉGUIER. — Non. Pour celle de l'autre jour. J'ai beaucoup réfléchi depuis. J'ai compris que vous n'étiez pas heureuse. Que, pour m'avoir fait venir, il fallait que vous ayez une raison pressante...

MIRETTE. — Aucune, aucune.

TRÉGUIER. — Besoin d'un conseil, d'un appui?...

MIRETTE. — De rien.

TRÉGUIER. — Et alors, je viens vous dire aujourd'hui: Cette amitié vraie, désintéressée et prête à tout ce que vous souhaitiez, je vous l'offre. Acceptez-la.

MIRETTE. — Trop tard. C'est hier que je quêtais. D'ailleurs, on ne peut pas être l'ami d'une femme que l'on a aimée sans l'obtenir. Rappelez-vous?

TRÉGUIER. — Je disais ça pour les autres. Mais moi, je le pourrai.

MIRETTE. — Alors, c'est que vous ne m'avez guère aimée?

TRÉGUIER. — A peine, en effet. Je vous ai menti.

MIRETTE. — Vous mentez!

TRÉGUIER. — Et puis le passé m'est égal. Je ne m'occupe que du présent. Et, à cette minute, je veux être votre ami. Il faut que je le sois!

MIRETTE. — Et pourquoi le faut-il?

TRÉGUIER. — Parce que vous êtes folle! Vous ne savez plus ce que vous dites, ni ce que vous faites. Où allez-vous?

MIRETTE. — Pas de votre côté.

TRÉGUIER. — Du côté de d'Aprieu.

MIRETTE. — De personne. Ainsi, c'est à cause de lui, ce beau tapage?

TRÉGUIER. — Oui! C'est un homme sans respect de l'amour, libertin, capable de tout, vilain esprit, cœur gâté.

MIRETTE. — Mais non. C'est un très gentil garçon... seulement c'est un homme qui me désire. Voilà tout.

TRÉGUIER. — Méfiez-vous-en! Je vous en prie!

MIRETTE. — Je me méfie de tout le monde.

TRÉGUIER. — Excepté de vous-même.

MIRETTE. — Et puis de quoi vous mêlez-vous? On n'est pas plus sot, ni plus maladroit!

TRÉGUIER. — Je n'ai pas à être adroit, mais dévoué!

MIRETTE. — Je vous en dispense.

TRÉGUIER. — Vous m'en voudriez de ne pas l'être!

MIRETTE. — Jamais. Il n'y a qu'un homme qui pourrait, à la rigueur, me faire de la morale, c'est mon mari. Or, il est au courant des choses et il ne dit rien! Ce n'est pas pour que vous, qui n'avez aucun droit...

TRÉGUIER. — Mais si! J'en ai!

MIRETTE. — Lesquels donc?

TRÉGUIER. — Ceux de la souffrance, du sacrifice et du devoir.

MIRETTE. — Ah! Ah! le devoir!

TRÉGUIER. — Certainement! Votre mari oublie le sien? C'est son affaire! Il en sera le premier puni. Moi, je ne manquerai pas au mien.

MIRETTE. — Vous êtes extraordinaire! Vous n'avez pas plus de devoirs envers moi que vous n'avez de droits, vous entendez! Je n'admets pas que vous vous improvisiez le gardien de ma vertu.

TRÉGUIER. — Je ne pense qu'à votre bonheur.

MIRETTE. — Il ne pense pas à vous! Ainsi, laissez-le tranquille. Et puis, que signifie tout cela? Vous deviez partir? Vous ne partez pas. Vous êtes chez moi et je n'y suis plus libre! Même de mal me conduire si ça me plaît! Vous entrez, vous faites le mari, le pion et le curé. Pourquoi cet acharnement, cette police?

TRÉGUIER, hésitant. — Parce que...

MIRETTE. — Quoi? Parlez!

TRÉGUIER. — Parce que je suis le seul à vous connaître, le seul à savoir ce que vous êtes vraiment et ce que vous valez!

MIRETTE. — Inutile! Pas un mot de plus! On me l'a dit!

TRÉGUIER. — C'est impossible!

MIRETTE. — On me l'a dit, on me l'a dit!

TRÉGUIER. — Vous êtes droite, naïve et pure.

MIRETTE. — Non, non! Ce n'est pas ça! Vous

n'y êtes pas... Quelle horreur! Pas pure... pas pure du tout!

TRÉGUIER. — Honnête, bonne, incapable...

MIRETTE. — Je ne suis pas honnête! Je suis impudique, dépravée, vicieuse! Voilà ce que je suis!

TRÉGUIER. — Non! Mille fois non! Mais fanfaronne. Et puis, j'ai la preuve.

MIRETTE, inquiète. — Quelle preuve?

TRÉGUIER. — Votre livre...

MIRETTE, de plus en plus émue. — Quel livre?

TRÉGUIER. — Ce mauvais livre que vous lisiez... oublié par vous l'autre jour.

MIRETTE. — Eh bien?

TRÉGUIER. — Je l'ai trouvé. (Il le sort de sa poche.) Le voilà.

MIRETTE. — Oh!

TRÉGUIER. — Oui... Et... ce Crébillon... ce Casanova... faut-il?

MIRETTE, toute tremblante. — Tréguier!...

TRÉGUIER. — C'est *Paul et Virginie!* Bernardin! Les pamplemousses! Oh!

MIRETTE. — Rendez-le-moi. Tout de suite.

TRÉGUIER. — Non.

MIRETTE. — Je vous l'ordonne!

TRÉGUIER. — Jamais! C'est la pièce à conviction! le document humain. Je le garde.

Il le remet dans sa poche.

MIRETTE, furieuse. — Laissez-moi. Allez-vous-en! Je vous exècre!

TRÉGUIER. — Vous pouvez! Avec ça! (Il frappe sur le livre dans sa poche.) Je vous tiens!

MIRETTE. — Ah! vous croyez? Eh bien, vous allez voir! Non! Vous ne me connaissez pas.

TRÉGUIER. — Si, Virginie!

Scène X

LES MÊMES, LORTAY, JEANNE

D'APRIEU, apparaissant du fond. — Les voilà!

LORTAY, ruisselant. — Quel temps!

TRÉGUIER. — Où la pluie vous a-t-elle pris?

JEANNE. — En pleines landes.

MIRETTE. — Vous êtes jolis.

LORTAY, à Jeanne. — Laissez-moi vous débarrasser.

Il l'aide à retirer les vêtements de caoutchouc dont elle est couverte.

JEANNE. — Moi, je n'ai pas reçu une goutte. M. Lortay m'a forcée à prendre tous ses manteaux.

MIRETTE. — C'est mieux que saint Martin!

JEANNE. — Mais lui, par exemple... Oh!...

D'APRIEU, serrant le bas de son vêtement. — Une éponge!

MIRETTE. — Eh bien? Et ta mère?... Vous l'avez laissée tomber en route?

LORTAY. — Elle n'est pas venue?

MIRETTE. — Comment ça?

LORTAY. — A peine démarrés, nous avons failli renverser le curé qui venait la voir. Alors, comme elle n'a pas voulu qu'il se soit dérangé pour rien, elle est descendue et elle l'a accompagné à son presbytère.

MIRETTE. — Et vous avez continué tous les deux?

LORTAY. — Tous les deux.

MIRETTE. — Parfait, parfait.

TRÉGUIER, à Lortay. — Allons, arrivez. (Désignant d'Aprieu.) Monsieur et moi nous allons vous étriller.

D'APRIEU. — Avec plaisir.

LORTAY. — Ce n'est pas de refus.

TRÉGUIER. — Toujours les témoins!

Ils sortent tous, sauf Jeanne.

Scène XI

MIRETTE, JEANNE

MIRETTE. — Eh bien? mademoiselle, j'espère que vous vous amusez!

JEANNE. — Non, madame, parce que je sens que vous m'en voulez et que vous me méprisez...

MIRETTE. — Vous vous trompez. Je ne méprise personne. Ça me prendrait trop de temps.

JEANNE. — Je m'explique si bien les raisons de votre hostilité.

MIRETTE. — Dites-les donc. Ça me les révélera.

JEANNE. — M. Lortay est très aimable. En bon maître de maison il se croit obligé de s'occuper tout le temps de moi, de me parler bas, de m'emmener à l'écart. Il ne veut pas avoir l'air d'en faire moins que pour une vraie dame. Alors, il dépasse; avec une femme honnête et mariée, il ne se donnerait pas tout ce tracas.

MIRETTE. — Croyez-vous?

JEANNE. — Absolument.

MIRETTE. — Ça suffit, mademoiselle. Je me rends à l'évidence, avec tout le monde... Il n'y a pas à dire... Vous êtes charmante.

JEANNE. — Vous vous moquez...

MIRETTE. — Je ne me moque pas! Mon mari vous fait la cour. Vous supposez que je m'en alarme... et alors, gentiment, vous essayez de me donner le change...

JEANNE. — Pas du tout.

MIRETTE. — Vous me présentez ça sous un beau jour. J'ai compris et je vous remercie. Mais vous ne m'avez rien appris! J'ai tout vu, tout entendu. Hier soir, mon mari vous a embrassée.

JEANNE. — Oh!

MIRETTE. — Dehors sur la terrasse à côté de moi, pendant qu'il vous montrait Vénus! Il est vrai que c'était le moment! Et tout à l'heure, seuls dans l'auto, je me doute du train dont vous avez roulé!

JEANNE. — Pas vite du tout!

MIRETTE. — C'est pire! Ah! les choses, les mots, les demi-mots, les regards, les mains, les souffles... tout ce qui a dû se passer pendant cette promenade.

JEANNE. — Mais non! Rien! Calmez-vous!

MIRETTE. — Je suis très calme.

JEANNE. — Non. Et je vois bien que ça vous fait de la peine.

MIRETTE. — Aucune.

JEANNE. — Est-ce possible! Moi, j'en aurais. Ainsi, tenez... pardonnez-moi! Je ne suis pas aveugle non plus. J'ai remarqué que Lucien...

MIRETTE. — Ah!... Oh!... Ce n'est pas la même chose.

JEANNE. — Evidemment! Je n'en souffre qu'un petit peu. Vous, vous êtes une honnête femme, vous me donnez pleine confiance. Mais moi? Est-ce que je peux l'inspirer?

MIRETTE. — Pourquoi donc pas?

JEANNE. — Oh! Je n'ai pas reçu comme vous une sévère éducation de famille, je ne suis pas gardée et retenue comme vous par l'exemple et la leçon des parents, les principes, les croyances religieuses, tout enfin...

MIRETTE, à mi-voix. — Naïve!

JEANNE. — Alors, si sûre que vous soyez de votre mari, je suis étonnée que vous n'ayez pas peur!

MIRETTE. — Je n'ai peur de rien. André va sûrement venir me rejoindre ici dans un instant, vous pouvez l'y attendre.

JEANNE. — Mais je n'y tiens pas.

MIRETTE. — Moi, j'y tiens. Restez! Et voulez-vous que je vous dise? De nous tous, eh bien, c'est encore vous la meilleure et la plus propre... Donnez-moi la main?

Elle la lui prend.

JEANNE, surprise et émue. — Oh! madame!

MIRETTE. — C'est bon! C'est bon!

Elle sort.

Scène XII

JEANNE, LORTAY

JEANNE, seule. — Et dire que je l'enviais!

LORTAY, entrant. — Seule?

JEANNE. — Comme vous voyez.

LORTAY. — Tant mieux! Je n'ai pas pu bien vous exprimer pendant la promenade...

JEANNE. — Qu'est-ce qu'il vous faut?

LORTAY. — Non. J'étais au volant avec l'idée fixe que je tenais dans mes mains votre précieuse vie.

JEANNE. — Et la précieuse vôtre...

LORTAY. — Ça me paralysait. Maintenant je me sens plus à l'aise.

JEANNE, l'arrêtant avec fermeté. — Assez, monsieur. Vous vous trompez. Parce qu'une pauvre fille, dans des circonstances imprévues et bizarres, s'est vue forcée de subir votre hospitalité sous le même toit que votre femme, vous en avez conclu qu'après un pareil honneur, vous pouviez tout oser auprès d'elle, et qu'elle n'avait rien à vous refuser?... Eh bien! non... non...

Elle porte la main à ses yeux.

LORTAY. — Pardonnez-moi! Je ne croyais pas vous offenser.

JEANNE. — C'est bien cela qui est offensant! Ah! la tristesse de porter le poids d'une première faute!... et de cette faute-là! Si au moins mon exemple pouvait servir! Si ma chute avait cette vertu,... la seule, d'arrêter celle d'une autre? j'en prendrais encore mon parti!

LORTAY. — Pourquoi me dites-vous cela? C'est pour ma femme?

JEANNE. — Pour elle et pour vous, oui. Je voudrais que vous cessiez tous deux d'être malheureux, de souffrir.

LORTAY. — On vous a parlé! Mirette? Ma mère?

JEANNE. — Personne.

LORTAY. — Enfin, à quoi voyez-vous?

JEANNE. — Je n'ai eu qu'à regarder votre femme, vous, l'excellent Tréguier lui-même.

LORTAY. — Quoi? Tréguier?

JEANNE. — Tous ici, en dépit de vos rires, vous semblez chargés d'une électricité de démence et de passion mauvaise.

LORTAY. — Oh!

JEANNE. — Il y a du drame dans l'air!... Ah! que je voudrais donc!... Mais non... A quoi bon?... Vous ne m'écoutez pas!

LORTAY. — Si. Parlez?... Vous avez l'accent d'une bonne action.

JEANNE. — Je voudrais vous jeter, vous et votre femme, dans les bras l'un de l'autre.

LORTAY. — Mais nous y tombons tous les soirs, ma pauvre enfant!

JEANNE. — Vous n'y restez pas après. J'ai idée, est-ce un instinct? que vous vous méconnaissez tous les deux? Et voyez jusqu'où peut s'égarer mon ambition? Il me serait très doux si vous retrouviez demain le calme et la paix de croire en m'en allant que c'est à moi, la passante, que vous la devez, que j'ai pu ainsi vous payer faute de mieux votre hospitalité si bonne!... et plus tard, un beau soir, comme celui-ci, vous et votre femme vous ne pourriez pas vous empêcher de vous rappeler: « Tout de même! Cette petite! sans elle! » Et vous garderiez de moi un bon souvenir?

LORTAY. — Je le garderai.

JEANNE. — C'est cela.

Elle sort.

Scène XIII

LORTAY, puis TREGUIER

LORTAY, seul, pensif. — Gentille!

Tréguier entre, le voit soucieux.

TRÉGUIER. — Eh bien? Où en êtes-vous?

LORTAY. — Je n'en suis plus. Je vais suivre votre conseil, Tréguier.

TRÉGUIER. — Lequel?

LORTAY. — Parler à Mirette, tout de suite, lui vider mon cœur.

TRÉGUIER. — Le dessous du panier!

LORTAY. — Je ne ris pas. Il faut que j'aie avec elle une grande explication parce que je ne peux plus vivre ainsi.

TRÉGUIER. — Bravo! Enfin! Eh bien, faites ça!... et vous êtes perdu!

LORTAY. — Pourquoi? C'est vous-même...

TRÉGUIER. — La semaine dernière! Aujourd'hui, c'est trop tard, aujourd'hui deux sentiments, déchaînés par vous, possèdent seuls votre femme: la colère et la vengeance.

LORTAY. — Pourquoi?

TRÉGUIER. — Innocent! Vous le savez bien! La démarche que vous projetez, au lieu de vous rehausser à ses yeux, vous diminuera. Elle n'y verra pas le repentir de l'amant, mais la capitulation du mari. Ah! prenez garde! Vous allez mettre le feu aux poudres!

LORTAY. — Quelle volte-face! On dirait que ça vous ennuie que j'essaie de faire cesser ce malentendu entre moi et Mirette?

TRÉGUIER. — En voilà une idée!

LORTAY. — Oui, et je me demande même à l'instant si vous ne preniez pas trop de goût au jeu que vous jouez auprès d'elle?

TRÉGUIER. — Moi? Qu'est-ce qui peut vous faire supposer?

LORTAY. — On s'en est aperçu.

TRÉGUIER. — Qui cela?

LORTAY. — D'Aprieu.

TRÉGUIER. — Il vous l'a dit?

LORTAY. — Tout à l'heure.

TRÉGUIER. — Malin! Eh bien? ça ne vous a pas surpris puisque vous savez que c'est sur votre désir que je lui fais la cour?

LORTAY. — Non. Mais vous la faites mal.

TRÉGUIER. — Ou trop bien.

LORTAY. — Et puis toutes ces histoires, toutes ces ruses m'ennuient, j'en ai assez. Ce sont des moyens qui me répugnent.

TRÉGUIER. — Un peu tard!

LORTAY. — Aussi, je vous prie de ne pas continuer.

TRÉGUIER. — Ah! Ah!

LORTAY. — Vous avez l'air fâché?

TRÉGUIER. — Pas content.

LORTAY. — Pourquoi?

TRÉGUIER. — Parce que... c'est agaçant d'avoir à faire à quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il veut.

LORTAY. — Pas plus que vous. Quand j'ai voulu, vous ne vouliez pas. Et maintenant que je ne veux plus, vous voulez.

TRÉGUIER. — Bien entendu. Voyez les gens qui refusent un cadeau et à qui on le met de force dans la poche? Si après, on fait mine de le leur reprendre, ils grognent.

LORTAY. — Eh bien, grognez!

TRÉGUIER. — ...et ils gardent le cadeau.

LORTAY. — Qu'est-ce que ça veut dire ça? Que vous prétendez toujours?...

TRÉGUIER, bon enfant. — Eh mon Dieu, oui! je suis forcé! Du moment que vous avez des soupçons je n'ai que cette manière de les dissiper. Si je vous cède, vous croirez qu'ils étaient fondés.

LORTAY. — Je ne le croirai pas.

TRÉGUIER. — Si. Allons, mon cher! Soyons sérieux! Je suis brave homme à tout faire, soit! Mais il y a des limites, et vous disposez de mon amitié avec trop de sans-gêne. Maniez-moi autrement, s'il vous plaît? Ne me prenez pas pour un chien de chasse qu'on lance et rappelle à volonté: « Va mon vieux, cours, apporte! » Et puis: « Je te défends! Ici, sale bête! veux-tu lâcher ça? »

LORTAY, haut et vivement. — Il n'est pas question de chien!

TRÉGUIER. — Aboyez moins fort! De quoi est-il question? vous m'avez demandé un service, j'ai accepté de vous le rendre. Nous avons eu tort tous les deux. Mais c'est fait. Ça ne vous plaît plus? Tant pis! Il fallait réfléchir avant. Tenez? Un conseil : le dernier et le bon. D'Aprieu, sa petite amie et moi, nous finirons bien par nous en aller un jour ou l'autre. Eh bien, tant que vous avez le plaisir de nous posséder, ne dites rien à votre femme. Après, seul avec elle dans le tête-à-tête... à merveille! Mais d'ici là, pendant le peu qui me reste, laissez-moi pousser ma pointe. Je n'en ai pas si souvent l'occasion. D'ailleurs je suis lancé, en plein espace, il faut que je finisse mon trajet.

LORTAY. — Et si je ne veux pas?

TRÉGUIER. — Je le finirai quand même.

LORTAY. — Oh! Oh! vous oubliez qu'il s'agit de ma femme!

TRÉGUIER. — C'est vous qui l'avez oublié! le premier! En me faisant une pareille proposition, vous avez perdu le droit de la retirer. Mais vous n'y êtes plus! Savez-vous ce qui vous arrive? Vous manquez d'esprit. Vous tremblez que votre expérience n'ait trop réussi, et qu'après avoir fait semblant de tromper vous ne soyez trompé vous-même... Mais pour de bon!

LORTAY. — Je suis sûre de Mirette!

TRÉGUIER. — Non. Ni d'elle, ni de vos amis.

LORTAY. — Je n'ai pas d'amis.

TRÉGUIER. — Merci. Ni de femme! Quel malheur! En public, ça fanfaronne, ça pétille, ça dit des nudités, ça permet tout haut à sa bien-aimée de convoler avec la France entière, et, dès qu'un vieux camarade lui coule un mot plus bas que l'autre, ça voit rouge comme un taureau. Tous les mêmes! Mon petit, je vais vous asséner une grande nouvelle : vous êtes jaloux de moi.

LORTAY. — Ah! mon pauvre garçon! (Il rit.) Non, Tréguier. Je dois vous arracher vos illusions. Jamais je n'ai supposé que vous puissiez, le quart d'une seconde, menacer mon front.

TRÉGUIER. — Qui sait?

LORTAY — Vous? Non. Répète-le.

TRÉGUIER. — Veux-tu parier?

LORTAY. — J'ai peur! j'ai très peur!

TRÉGUIER. — De quoi? Vous l'avez proclamé: Mirette est infranchissable.

LORTAY. — Dites: ma femme, si ça ne vous fatigue pas.

TRÉGUIER. — Je n'ai même plus le droit de l'appeler Mirette! C'est sublime. Et quant à moi, c'est connu, amoureusement parlant, je ne compte pas. Un grotesque. Alors?

LORTAY. — Mais si, mais si, vous comptez, vous comptez même double. Et je vous vois très bien maintenant en fléau d'alcôve... Tréguier de Manara!... le Lauzun des lycées de filles et le Valmont de la critique. Tiens-toi, mon honneur!

TRÉGUIER. — Tout ça sera sur la petite note.

LORTAY. — Reste à savoir qui paiera.

TRÉGUIER. — Enfin, tenez-vous le pari?

LORTAY. — Je le tiens!

TRÉGUIER. — A la bonne heure! Et je vous ferai pleurer, mon cher maître.

LORTAY. — Vous me faites rire.

TRÉGUIER. — Pleurer.

Scène XIV

LES MÊMES, MIRETTE

MIRETTE, entrant sur les derniers mots. — Quoi? pleurer? On s'amuse sans moi? De quoi s'agit-il?

TRÉGUIER, désignant Lortay. — Demandez-lui!

Il sort.

Scène XV

LORTAY, MIRETTE

MIRETTE. — Qu'est-ce qu'il y a?

LORTAY. — Rien. Dis donc, chérie? J'ai pensé à une grande chose, qui va te rendre heureuse.

MIRETTE. — Tu m'effraies.

LORTAY. — Il nous reste un mois de vacances.

MIRETTE. — Plus qu'un, oui!

LORTAY. — Je me sens une envie folle de le passer seul avec toi.

MIRETTE. — C'est ça? Mais nous le sommes, seuls!

LORTAY. — Non. Je veux dire seuls, sans amis, sans ma mère... pas d'étrangers.

MIRETTE. — Seul à deux?

LORTAY. — Oui.

MIRETTE. — Ça fera encore bien du monde! Après?

LORTAY. — Alors j'ai l'intention de prier tous nos hôtes...

MIRETTE. — De s'en aller?
LORTAY. — Oh! oui!
MIRETTE. — Comme ça? ce soir?
LORTAY. — Non, demain.
MIRETTE. — Mais sous quel prétexte?
LORTAY. — Aucun. Ou bien le vrai!... D'ailleurs, la famille, des intimes... je n'ai pas à me gêner...
MIRETTE. — Sans doute. Et eux non plus. Et une fois qu'ils seront partis?... enfin seuls... qu'est-ce que tu m'offres?
LORTAY. — Tu vas voir.
MIRETTE. — Pourvu que ça ne soit pas de l'amour? J'entends cette espèce d'amour, — ton amour... enfin.
LORTAY. — Eh bien, si, c'est mon amour! mais un amour que tu ne connais pas.
MIRETTE. — Je le connais... j'en sors!
LORTAY. — Non. C'est un autre.
MIRETTE. — Un meilleur?
LORTAY. — Un nouveau!
MIRETTE. — J'y suis! C'est celui que tu viens d'offrir à la petite Freny.
LORTAY, interloqué. — Qu'est-ce que la petite Freny...
MIRETTE. — Je vais te le dire.
LORTAY. — J'ai été léger, mais elle est honnête, je te le jure!
MIRETTE. — Plus que toi, c'est vrai!... Oui... j'ai de la chance! Et alors, c'est le moment que toi, gentil et délicat, tu choisis pour me revenir?
LORTAY. — Mais je ne t'avais pas quittée.
MIRETTE. — Voilà la raison de ce bel élan de tendresse? l'explication du revirement? Allons, tu n'es déjà pas très adroit quand tu offenses, mais tu deviens injurieux quand tu rachètes! Eh bien, non, pour ce soir du moins, je repousse tes offres de solitude, d'amour... extra; et l'on ne renverra pas ta mère ni nos amis.
LORTAY. — Nos amis?
MIRETTE. — Ceux que nous avons et que nous méritons! Il ne fallait pas les inviter. Puisqu'ils sont ici, qu'ils y restent! et tout le temps que ça leur plaira.
LORTAY. — Surtout à toi.
MIRETTE. — Je ne m'en défends pas. Alors tu t'arrogerais le droit de faire la cour à la première venue et moi je n'aurais pas la permission d'écouter celle de d'Aprieu et de Tréguier?
LORTAY. — Ils te la font?
MIRETTE. — Naturellement! Que veux-tu qu'ils fassent? et je ne t'apprends rien. Eh bien, chacun son tour et son aventure, mon ami. Tu as mené, comme tu l'as voulu, ta barque joyeuse avec la jeune personne diplômée... ça n'a pas réussi et tu as sombré avant la berge... tant pis pour toi! Mais alors, quand tu viens ensuite, tout chaud, tout bouillant, refroidi, m'apporter des ardeurs laissées pour compte, excuse-moi de ne pas les accueillir dans la gratitude. Tu m'en demandes trop. D'ailleurs, pour l'instant, je n'ai pas l'esprit libre. Si, toi, tu as fini ton expérience, moi, je ne suis qu'au début de la mienne.
LORTAY. — Laquelle, s'il te plaît?
MIRETTE. — Celle que tes deux amis tentent sur moi. Or, ça m'amuse, tout autant que toi, de voir jusqu'où diable elle peut nous échouer!
LORTAY. — Et tu crois que je vais tolérer ça?
MIRETTE. — Comme moi j'ai subi le reste!
LORTAY. — Assez de bêtises.
MIRETTE. — Ce n'est pas des bêtises.
LORTAY. — Si. De celles qu'on dit et qu'on a tort de dire parce que c'est à moitié les faire.
MIRETTE. — A ce compte-là nous en avons déjà commis des milliers! Une de plus, une de moins...
LORTAY. — Pas une. J'en ai assez.
MIRETTE. — De quoi?
LORTAY. — De la vie que nous menons.
MIRETTE. — Tu ne la trouves pas belle?
LORTAY. — Affreuse.
MIRETTE. — C'est pourtant celle que tu voulais!
LORTAY. — Ah! non!
MIRETTE. — Si. Rappelle-toi. « Il serait pitoyable et sans envergure que nous fussions les Siamois de l'église et de la mairie, le ménage ridicule et courant! Non, nous sommes des indépendants, des irréguliers, unis sous le régime dotal des sens, du caprice et de la fantaisie. Pas autre chose! » Est-ce ça?
LORTAY. — Oui... oui... c'est ça... tout à fait ça!
MIRETTE. — Eh bien alors?
LORTAY. — Mais avec cette nuance que ce sont tes propres paroles que tu me répètes là!
MIRETTE. — Signées et contresignées par toi, endossées de tes caresses et paraphées de tes baisers!
LORTAY. — Plains-toi donc!
MIRETTE. — Mais je ne me plains pas, moi! C'est toi qui te plains. Moi, je porte le nom d'un homme outrageusement célèbre, qui m'a bien comprise, qui m'aime comme il faut que je sois aimée.
LORTAY. — Mais puisque...
MIRETTE. — Je suis comblée. J'ai ce que je rêvais. Aussi, comme je ne te reproche rien, je ne comprends pas tes récriminations. T'ai-je pris en traître? Avant de nous marier, je t'ai avoué ce que j'étais... Le peu que je valais... pas cher...
LORTAY. — J'ai cru que tu te vantais exprès en mal, comme tu le fais en ce moment, si tu veux que je te dise la vérité.
MIRETTE. — Allons donc! Tu étais ravi!... Tu en buvais! Je t'ai raconté que j'avais lu tes livres. tes jolis livres, et ça t'a paru tout naturel!
LORTAY. — Je pensais que tu me disais ça pour me faire plaisir, mais que tu ne les avais jamais ouverts, ou alors que tu n'y avais rien compris!
MIRETTE. — Tu croyais parfaitement que je les avais lus, relus, dégustés, vidés. Et les lettres anonymes? les lettres que je t'écrivais? — J'étais folle et j'avais tort, je ne savais plus ce que je faisais! Mais c'est une autre question... — ces lettres incendiaires, qui te donnaient de moi, de ta voluptueuse inconnue, l'idée la plus engageante?
LORTAY. — Cela n'a rien qui puisse t'offenser, puisque j'ignorais qu'elles étaient de toi.
MIRETTE. — Mais quand tu l'as su? (Silence.) Ah! en bonne conscience, il y avait de quoi rebuter un honnête jeune homme et le décourager de m'épouser? Mais, heureusement, tu n'es pas un puritain comme tu veux le paraître à présent que tu es rassasié. Plus j'avais beau me conduire en effrontée, plus c'est cela même qui te mettait le feu, et tu ne m'as convoitée et choisie que parce que tu m'espérais aussi vicieuse et sensuelle que je l'annonçais?
LORTAY — Je t'en prie! Tu es révoltante.
MIRETTE. — Révoltée! Eh bien? Maintenant que c'est fait et que nous y sommes? Réponds? Le regrettes-tu? La mariée a-t-elle été belle? Es-tu volé?
LORTAY. — Mirette!

MIRETTE. — Non? Alors, dis merci, vis de ton côté et laisse-moi faire ce qui me plaît.

LORTAY. — Eh bien, non! je ne te laisserai pas. Et puis, tais-toi!... On nous entend.

MIRETTE. — Ça m'est bien égal!

LORTAY. — Pas à moi. Je suis ton mari...

MIRETTE. — Ah! non! pas ça! pas mari!

LORTAY. — Et quoi donc?

MIRETTE. — Mon amant! Ne confondons pas! Et encore, halte-là! Mon amant... tant que tu es aimable!...

LORTAY. — Ton mari!

MIRETTE. — Et moi, ta maîtresse! La maîtresse.

LORTAY. — Ma femme! Et tu vas bien le voir.

Il lui a pris violemment les deux poignets.

MIRETTE. — Oh!... c'est vrai!... tu ne m'embrasses plus.

LORTAY. — Ça reviendra... mais autrement...

MIRETTE. — Alors, c'est sérieux?... c'est décidément ce que tu veux?... tu te poses désormais en noble soutien?... en ami dévoué?

LORTAY. — Oui.

MIRETTE. — En âme pure? En cœur sans tache?

LORTAY. — En mari? Oui.

MIRETTE. — Tu crois que tu pourras?

LORTAY. — J'en suis sûr!

MIRETTE. — Moi pas. Et tu veux une femme? une épouse? une vraie?

LORTAY. — Oui... oui... oui...

MIRETTE. — Eh bien, mon cher, il faut la gagner. (Elle s'échappe de son bras, va à la porte, et, avant de la franchir.) Gagne-la!

LORTAY. — Mirette!

Il s'élance à la porte qui est fermée en dedans.

RIDEAU

ACTE IV

Même décor. La nuit s'achève. Trois heures et demie du matin. Lueurs pâles de l'aube.

Scène première

LORTAY, seul.

Au lever du rideau, Lortay, exténué, son col de chemise ouvert, la cravate dénouée, est assis et accoudé à une table près d'une petite lampe qui baisse, presque éteinte; il songe, la tête prise dans ses mains crispées. Il les écarte soudain et regarde fixement la porte de la chambre de sa femme, en face de laquelle il se trouve.

LORTAY, il tire sa montre. — Trois heures et demie! (Geste de colère abattue. Il se lève, va à cette porte, écoute, soupire, hésite à y toucher, à y frapper, en indique les tentations. Enfin, il en tourne le bouton. Elle est fermée. D'une voix basse, triste, étouffée, lassée, il appelle.) Mirette! (Rien. Un temps. Plus fort.) Mirette! (Rien. Fureur réprimée. Il quitte la porte, revient en scène s'y promener une ou deux fois.) C'est tout de même trop fort. (Il revient à la porte et sec, impératif.) Mirette! (Rien.) Prends garde, mon petit enfant! Toute la nuit je t'ai priée, suppliée. A présent, je suis calme, tu vois?... je ne me mets plus en colère? Mais ouvre? Allons? Ouvre? Mirette! ma chérie? Ouvre? Mais réponds-moi, au moins! Injurie-moi, dis un mot, mais parle... Parle? ou je défonce tout! (Secouant la porte en fureur.) Mirette! Mirette! Mirette! (Il ébranle la porte, la frappe du poing et du pied.) Oh! Oh! Oh!

Mme Lortay entre par la gauche, venant de ses appartements.

Scène II

LORTAY, Mme LORTAY

Mme LORTAY. — André!

LORTAY. — Toi?

Mme LORTAY. — Oui.

LORTAY. — Comment? Tu n'es pas couchée?

Mme LORTAY. — Non. Voilà des heures que je veille. J'ai tout entendu. Ah çà!... que se passe-t-il? Qu'est-ce qu'il y a entre vous?

LORTAY. — Je te le dirai... Plus tard.

Mme LORTAY. — J'avais bien l'idée de venir, et puis j'hésitais de peur de tout gâter. J'espérais qu'elle finirait par avoir pitié de toi.

LORTAY. — Pitié! Tu ne la connais pas! Elle est aussi méchante qu'orgueilleuse!

Mme LORTAY. — C'est vrai. Moi, je n'aurais jamais pu faire ça à ton père, même si j'avais eu à me plaindre de lui!

LORTAY. — Oui, mais toi, tu es une autre femme! tu n'es pas une Mirette, toi! Pauvre maman, va!

Il l'embrasse dans un élan de faiblesse.

Mme LORTAY, le câlinant. — Eh bien, viens te reposer... dans ma chambre.

LORTAY, se dégageant. — Non. Je veux rester ici.

Mme LORTAY. — Mais pourquoi?

LORTAY. — Parce que c'est mon devoir et mon droit de mari. (A la porte.) Nous verrons qui de nous deux se lassera le premier! Ça ne sera pas moi. Elle ouvrira!... ou elle s'en ira!

Mme LORTAY. — André!

LORTAY. — Elle a été trop indigne! Elle a eu le courage... la lâcheté! pendant que sonnaient les heures, d'entendre mes appels, mes cris... mes pleurs, mes menaces...

Mme LORTAY. — Pauvre enfant!

LORTAY. — Sans que rien de tout cela ne lui arrache un geste, un mot, un soupir!... et elle m'a laissé ainsi toute la nuit... Ah! elle a fait plus que de m'irriter et de m'humilier... elle a tué en moi l'amour.

Mme LORTAY. — Tu le crois!

LORTAY. — Elle l'a tué! Tu avais raison, maman. Elle est de celles qu'on n'épouse pas, ou quand on a eu le malheur de le faire, dont il faut se sauver. Aussi, j'en suis à ce point de détachement que si elle veut divorcer... c'est fait... je signe des deux mains.

Mme LORTAY. — Prends garde! Pas si haut!

LORTAY. — Ça m'est bien égal! D'ailleurs, tu vois qu'elle doit être de mon avis?... (Criant à travers la porte.) Tu m'entends, Mirette? (Silence.) Puisqu'elle continue à garder son silence... son cœur de bois!... Ah! non! non! décidément! Elle est pire que tout ce que j'imaginais!

Mme LORTAY. — Viens! Allons? Obéis-moi.

Elle ouvre la porte de sa chambre.

LORTAY, il se laisse entrainer, puis, se ravisant et allant pour sortir par la porte du fond. — Non.

Mme LORTAY. — Où vas-tu?

LORTAY. — Sur la plage... A l'air, à la mer!... Il faut que je sorte, que je marche... Sans ça...

Mme LORTAY. — Eh bien, va... va... J'irai te rejoindre.

LORTAY. — Si tu veux...

Il sort comme un fou.

Scène III

Mme LORTAY, puis MIRETTE

Mme Lortay se dirige vers la porte de la chambre de Mirette pour y frapper à son tour. Mais avant qu'elle l'ait atteinte celle-ci s'ouvre et Mirette paraît, mauvaise, montée à froid dans la colère.

Mme LORTAY. — Enfin! vous vous décidez à vous montrer?

MIRETTE. — Comme vous dites, madame! Je me décide. Et je me montre.

Mme LORTAY. — Pourquoi vous conduisez-vous ainsi?

MIRETTE. — Ah! je vous en prie, madame...

Mme LORTAY. — Quoi qu'il y ait eu entre vous, je sais une chose, c'est qu'André, même s'il a été coupable d'un tort ou d'une faute, ne demandait qu'à les racheter.

MIRETTE.. — Pour rien! Sans y mettre le prix!

Mme LORTAY. — Il revenait à vous!

MIRETTE. — Oui! Et d'assez loin pour que j'aie le droit de lui demander quelques preuves! Gagne-moi! lui ai-je dit.

Mme LORTAY. — Eh bien?

MIRETTE. — Pas comme il l'entend! Me gagner, ce n'est pas me prendre! Voilà pourquoi j'ai poussé le verrou. Pardonnez-moi de vous offusquer, madame, mais nous donnons, votre fils et moi, au mot « conjugal » un sens tout différent.

Mme LORTAY. — Que demandez-vous à mon fils? Que voulez-vous qu'il fasse? Du surhumain? De l'héroïque?

MIRETTE. — Il ne saurait pas. Non. Quand je l'adjurais de gagner sa femme et d'être un mari, je lui demandais d'avoir d'un époux l'esprit, le sentiment, le caractère, les pensées, au lieu de n'en pratiquer que les gestes!

Mme LORTAY. — Assez! Vous oubliez que vous parlez à une mère?

MIRETTE. — Il fallait d'abord que votre fils voulût en faire une de moi! Nous n'en serions pas où nous en sommes. Au lieu de cela, après m'avoir méconnue, il m'a offensée, il m'a donné cette nuit même — la première que nous n'ayons pas passée ensemble, — l'exacte mesure de son indigence morale... il m'a menacée de divorce... Eh bien, c'est entendu!

Mme LORTAY. — Ne dites pas cela?

MIRETTE. — Je le dis. Nous nous quitterons... comme nous nous sommes pris.... en cinq minutes.

Mme LORTAY. — Non, ma fille, vous ne vous quitterez pas, je vous aime et tout va changer, je vous le garantis. Rentrez chez vous.

Scène IV

MIRETTE, puis D'APRIEU

Après la sortie de Mme Lortay la porte de la chambre de Mirette, sans que celle-ci le voie, s'ouvre doucement et d'Aprieu paraît.

D'APRIEU, se montrant. — Mirette!

MIRETTE, reculant. — Vous? Ici? Vous?

D'APRIEU. — Oui. Chut!

MIRETTE. — Dans ma chambre? Comment y êtes-vous entré?

D'APRIEU. — Par la fenêtre que vous venez d'ouvrir, il y a cinq minutes.

MIRETTE. — Mais c'est indigne... monstrueux!

D'APRIEU. — Mais non. Rappelez-vous? Je vous avais demandé, hier, de venir ce matin...

MIRETTE. — Je ne vous l'avais pas permis...

D'APRIEU. — Je ne fais que le défendu. En ne vous voyant pas dîner avec nous, et à l'air soucieux de Lortay, j'ai deviné que des choses graves se passaient!

MIRETTE. — Vous les attendiez?

D'APRIEU. — Avec impatience? J'ai observé cette nuit. J'ai aperçu chez vous de la lumière... vous étiez dans cette pièce, seule... la fenêtre ouverte à côté... j'ai enjambé.

MIRETTE, calme, mais vibrante. — Allez-vous-en!

D'APRIEU. — Pas encore!

MIRETTE. — Si.

D'APRIEU, allant à elle. — Non. Car pour avoir traversé votre chambre, si fraîche et embaumée de vous, de votre parfum, du lilas blanc de votre corps...

MIRETTE, avec plus d'énergie. — Allez-vous-en!

D'APRIEU. — J'ai frissonné d'un plaisir inconnu... Et d'avoir, en passant tout contre lui, vu et touché, ce tiède lit, ce lit défait, ce lit heureux, qui connaît tant de vos secrets!... j'ai juré qu'à l'instant il allait me les dire! Venez...

Il l'enlace.

MIRETTE. — Partez! ou je crie! j'appelle!

D'APRIEU, plus pressant. — Eh bien, criez!... Vos cris tomberont dans ma bouche. Viens! vous m'enivrez...

MIRETTE. — Vous me dégoûtez! (Le repoussant avec brutalité, elle se dégage, ouvre la porte du fond et crie.) André! André!

D'APRIEU. — Il ne viendra pas!

Scène V

LES MÊMES, puis TREGUIER

MIRETTE, qui voit de loin accourir quelqu'un. — Le voilà!

D'APRIEU, qui se penche pour voir. — Bah? (Un homme entre vivement sur la poitrine duquel, de confiance, Mirette s'abat et se réfugie. D'Aprieu, sarcastique.) Mais non! Ce n'est pas lui!

MIRETTE, s'arrachant et s'apercevant de sa méprise. — Tréguier!

TRÉGUIER, triste et froid. — Oui. Ça n'est que moi.

MIRETTE, à Tréguier. — Pardon!

TRÉGUIER. — Ne vous excusez pas!

MIRETTE. — Moi qui croyais... Tant pis pour lui... l'imbécile!... le lâche!... Oh!

D'APRIEU, insolent, à Mirette. — Eh bien?...

TRÉGUIER, ayant tiré sa montre et s'approchant de d'Aprieu. — Brave ami, vous avez une heure.

D'APRIEU. — Pour quoi faire?...

TRÉGUIER, faisant le signe de décamper. — Pour vider...

D'APRIEU. — Permettez?

TRÉGUIER. — Je ne permets pas... Vous suivrez mon conseil... ou sinon...

D'APRIEU. — Sinon?

TRÉGUIER. — Constamment dévoué à vos ordres.

D'APRIEU. — Comme disent les fournisseurs?...

TRÉGUIER. — Mon Dieu, oui.

D'APRIEU. — C'est bon. Je vais réfléchir.

TRÉGUIER. — Tâchez.

D'APRIEU. — C'est égal! Voilà une affaire rondement menée!

TRÉGUIER. — Quelle affaire?

D'APRIEU, à Mirette. — Si après cela, madame, vous ne récompensez pas, comme il le mérite, cet excellent garde... du corps, jailli si à propos...

TRÉGUIER. — Ah! monsieur...

MIRETTE, à Tréguier. — Laissez-le! (A d'Aprieu.) Eh bien?

D'APRIEU. — ...faute du mari manquant!... Ça ne sera vraiment pas payé!

MIRETTE. — Vous avez raison. Je paierai!

TRÉGUIER, à d'Aprieu. — Assez!

D'APRIEU, à Mirette. — Bravo! Qu'attendez-vous donc?

MIRETTE. — Votre départ.

D'APRIEU. — Alors je vous laisse et m'en vais content.

MIRETTE. — Pas difficile.

D'APRIEU, désignant Tréguier. — Monsieur me vengera.

Il sort.

Scène VI

LES MÊMES, moins D'APRIEU

TRÉGUIER. — Mirette... non... madame...

MIRETTE. — Taisez-vous! Ainsi c'est vous qui étiez là, caché, qui guettiez? qui veilliez sur moi?

TRÉGUIER. — Oui...

MIRETTE. — Vous m'aimez donc toujours, vous? en dépit de tout?

TRÉGUIER. — Je suis votre ami.

MIRETTE. — Vous m'aimez! On m'aime! Quelqu'un m'aime pour m'aimer!... et m'aimer plus haut que le désir et la sensation!

TRÉGUIER. — Parfaitement... c'est comme cela que je vous aime...

MIRETTE. — Eh bien, si vous croyez que, malgré ses airs de folie, mon cœur, déconcertant, soit resté loyal et pur...

TRÉGUIER. — Je l'ai toujours cru!

MIRETTE. — Alors, prenez-moi! Je me donne à vous.

TRÉGUIER. — Ah! non! Pas comme ça!

MIRETTE. — Pourquoi?

TRÉGUIER. — Parce que je ne veux pas perdre ma vie! ni la vôtre.

MIRETTE. — Je ne la perds pas, je la refais.

TRÉGUIER. — J'achève d'être jeune!

MIRETTE. — Je le suis pour deux! Prenez ma main, ami, cette main (Il la prend.) que je vous ai refusée, il y a un an, quand, le premier, vous me l'avez demandée! Je vous ai méprisé... et pourtant! Mais voilà comme on se trompe!

TRÉGUIER, quittant sa main. — Et vous vous trompez encore!

MIRETTE. — Oh! non! non! Pas deux fois de suite! Plus maintenant! Dieu merci! Après vous avoir méconnu, aujourd'hui, je vous connais, et bien.

TRÉGUIER. — Non. Pourquoi m'aimez-vous ainsi, tout à coup, avec cette ardeur si soudaine?

MIRETTE. — Ah! pourquoi? pourquoi? Sait-on? Parce que vous êtes pour moi le contraire et l'opposé en tout, la revanche et le rachat, et comme le dédommagement... de l'autre!

TRÉGUIER. — D'André?

MIRETTE. — Sans doute!

TRÉGUIER. — Parce que je suis... l'opposé? Ainsi, ce qui vous transporte en ma faveur ce n'est qu'un changement? Qu'une différence? Je suis élu par antithèse? Ah! non! non! je veux être aimé autrement!

MIRETTE. — Vous ne me comprenez pas! En dehors de toute comparaison, même la plus avantageuse, j'aime en vous vos qualités personnelles...

TRÉGUIER. — Mes qualités! Est-ce qu'on aime pour des qualités?

MIRETTE. — Vos vertus!

Geste de protestation de Tréguier.

TRÉGUIER. — Ah! ah! Encore moins! c'est de l'estime. Ce n'est pas de l'amour.

MIRETTE. — L'amour n'est pas l'estime!... mais l'estime en est la moitié!

TRÉGUIER. — Non. Malheureusement! Ils n'ont rien à voir ensemble.

MIRETTE. — Enfin, c'est vous que j'estime pour toutes les preuves de cœur que vous m'avez fournies.

TRÉGUIER. — Mais lesquelles, encore une fois?

MIRETTE. — Toutes! Celles du dévouement, du sacrifice...

TRÉGUIER. — Amitié!... Pas autre chose!

MIRETTE. — Tout le temps c'est vous qui donnez! A présent, c'est mon tour.

TRÉGUIER, tremblant. — Soit! Alors?

MIRETTE. — Alors... partons!

TRÉGUIER. — Quoi?

MIRETTE. — Partons! Tout de suite... Je suis libre.

TRÉGUIER. — Et votre mari?

MIRETTE. — Je ne l'aime plus!

TRÉGUIER. — Bien. Qu'allons-nous faire?

MIRETTE. — Vous m'épouserez.

TRÉGUIER. — Vous consentiriez...

MIRETTE. — Sans doute! Je prendrai votre nom.

TRÉGUIER. — Un nom ignoré!

MIRETTE. — ...Moins tristement célèbre!

TRÉGUIER. — Et vous ne changerez pas d'idée? Vous n'aurez jamais de regrets?

MIRETTE. — Jamais! Vous acceptez de partir?

TRÉGUIER, calme tout à coup. — Oui.

MIRETTE, jetée à lui dans un élan. — Ah!

TRÉGUIER. — Mais pas comme vous le demandez.

MIRETTE. — Comment?

TRÉGUIER. — Il faut que les choses se passent loyalement, en face, et non à la dérobée, dans un coup de folie. Nous ne nous sauverons donc pas la

nuit comme des amants coupables. Votre mari ne doit pas croire que nous sommes des complices, des évadés de l'adultère, et j'entends qu'il sache à la fois notre innocence et votre décision.

MIRETTE. — Quoi? Vous voulez?...

TRÉGUIER. — Qu'il connaisse la vérité.

MIRETTE. — ...Et que ce soit nous?...

TRÉGUIER. — ...qui la lui disions!

MIRETTE. — Mais c'est insensé!... Je ne pourrai pas!...

Lortay, qui a entendu les dernières répliques et qui est entré, se révèle à ce moment.

LORTAY. — Si! dites-la...

Scène VII

LES MÊMES, LORTAY

LORTAY. — Mais d'abord, comment vous trouvez-vous ici, avec ma femme, à pareille heure?

TRÉGUIER. — J'ai entendu crier et appeler...

MIRETTE. — C'était moi.

LORTAY. — Toi? Et qu'y avait-il? (A Mirette.) Pourquoi appelais-tu? Réponds? Tu courais donc un danger?

MIRETTE. — Pas mortel. Du moins pour ma vie. C'était d'Aprieu...

LORTAY. — D'Aprieu?...

MIRETTE. — ...qui s'était introduit dans ma chambre, aussitôt après ton départ, et qui m'y tenait des propos manuels si poignants que...

LORTAY. — Oh! le mi...

MIRETTE. — Trouves-tu que j'ai eu tort?

LORTAY. — Où est-il?

TRÉGUIER. — En route!

MIRETTE. — Oui. Je t'ai donc appelé. Tréguier est accouru, j'ai cru que c'était toi! Il était là à ta place. Je savais qu'il m'aimait...

LORTAY. — Il te l'a dit?

MIRETTE. — Oui.

LORTAY. — Et tu l'as cru? Eh bien, détrompe-toi, ma chère, il t'a menti.

MIRETTE. — Non!

LORTAY. — Si! La comédie qu'il t'a jouée n'est que la suite et l'exécution d'un plan, concerté entre nous deux, d'un piège, qui t'était tendu, sur mon désir, et d'un pari... qu'il a gagné.

MIRETTE. — C'est toi qui ne sais rien! Il m'aimait déjà... et depuis des mois!

LORTAY. — Non?

MIRETTE. — Chez ta mère, il y a un an passé, le jour même où nous nous sommes promis, une heure avant ta venue, il m'avait demandé d'être sa femme!

LORTAY. — Lui?

MIRETTE. — Humblement... les larmes aux yeux...

LORTAY, allant à Tréguier, tout près et les poings serrés. — C'est vrai, ça?

TRÉGUIER. — La vérité.

LORTAY, se retournant vers Mirette. — Mais tu lui avais refusé?...

MIRETTE. — Oui. Parce que je ne le connaissais pas. Mais je ne sais comment... tout a changé et aujourd'hui c'est lui...

LORTAY. — ...que tu aimes?

MIRETTE. — C'est toi que je n'aime plus! Voilà ce que nous avions à te dire. Tréguier devait parler. C'est moi qui l'ai fait. Ça vaut mieux. De cette façon, tu ne pourras pas douter de la loyauté de mes sentiments.

LORTAY. — En effet. Pour la première fois, je n'en doute plus.

MIRETTE. — Et tu as raison! Tu ne demandes que ta liberté? Tu l'auras! Et moi, j'épouserai Tréguier.

LORTAY. — L'honnête ami!

MIRETTE. — L'honnête! qui n'a pas été mon amant.

LORTAY. — ...Et qui ne le sera pas non plus une fois ton mari!

MIRETTE. — Ah! j'y compte!

LORTAY, exaspéré, bouleversé et se dominant. — Moi aussi! Eh bien, soit, tu es libre... Tu t'imaginais que j'allais bondir... (Mirette fait signe que non.) crier, m'indigner... Pas du tout. Vous voulez partir. Partez! mes enfants! C'est simple comme bonjour.

MIRETTE. — Alors, adieu.

LORTAY, dur. — Adieu!

MIRETTE, qui répète machinalement. — Adieu... (Vivement, à Tréguier, immobile.) Venez... venez?

TRÉGUIER. — Un instant.

LORTAY. — A quoi bon? C'est fini... Partez!

TRÉGUIER. — Ah! pardon! Quoique vous prétendiez, je ne suis pas un saint.

LORTAY. — Vous m'étonnez.

TRÉGUIER. — ...Ni même un héros. Je ne suis qu'un homme, avec toutes ses imperfections, et son égoïsme, absolu, féroce. Je veux bien refaire ma vie, mais à coup sûr. Je n'ai plus le temps des essais, ni le goût des drames. C'est une fois pour toutes, moi, que j'entends aimer et être aimé, prendre femme et la garder!

LORTAY, à Tréguier. — Vous reculez! Vous avez déjà peur!

TRÉGUIER. — Je n'ai pas peur. Mais je ne veux pas souffrir ni faire souffrir. Je ne veux pas de femme qui demain soit triste...

MIRETTE, riant forcé. — Ah! Ah!

TRÉGUIER. — ...Ou même songeuse. Ni de premier mari qui revienne rôder...

LORTAY, à Tréguier. — Prévoyez tout! Sauf cela!

TRÉGUIER. — Tant mieux donc! car alors vous ne me refuserez pas ce que j'ai à vous demander.

MIRETTE, inquiète. — Quoi?

TRÉGUIER. — Que vous ayez ensemble, et seuls, un dernier entretien.

LORTAY, protestant. — Nous? Mais pourquoi faire? Puisque nous sommes d'accord?

TRÉGUIER. — Vous n'avez pas le droit de vous dérober. Ce n'est pas une raison parce que vous prenez le parti de rompre, pour vous séparer en ennemis. Quand on s'est aimé comme vous...

MIRETTE. — Nous ne nous sommes pas aimés!

LORTAY. — Mon Dieu, si, tout de même!

MIRETTE. — Ce n'est pas vrai. Nous avons fait semblant.

LORTAY. — Enfin, nous l'avons cru!

TRÉGUIER. — Ça revient au même... Eh bien, après, on ne se quitte pas ainsi.

LORTAY. — Au contraire, on s'en va tranquilement.

MIRETTE. — Chacun de son côté.

TRÉGUIER. — Sans tourner la tête?

MIRETTE. — Sans tourner.

LORTAY. — Oui.

TRÉGUIER. — Non. C'est une chose impossible... et que je n'accepte pas. Puisque vous n'êtes plus à

présent que deux étrangers l'un pour l'autre et qu'un dernier entretien, dans ces conditions, ne court plus le moindre risque d'être douloureux... il faut qu'il ait lieu. (Geste de gêne de Lortay et de Mirette.) C'est ma garantie d'avenir et je l'exige!

LORTAY. — Eh bien, non! il n'aura pas lieu!

MIRETTE, à Tréguier. — ...N'insistez pas!

TRÉGUIER. — Mais pourquoi ce refus? Pourquoi? Je veux savoir pourquoi? Dites-le.

LORTAY, très troublé. — Parce que...

MIRETTE, excédée, à Tréguier. — Je vous en prie...

TRÉGUIER, éclatant. — Mais dites-le donc! Parce que vous vous aimez!

MIRETTE, effrayée, repoussant l'idée. — Oh! non! non! Pas cela!

LORTAY, même accent. — Pas cela!

TRÉGUIER. — Rien que cela! Vous vous aimez! malheureux que vous êtes! Mais regardez-vous donc! Vous me mentez et vous vous mentez à vous-mêmes! Du moment que vous ne pouvez pas accepter d'être cinq minutes en face l'un de l'autre et que la pensée seule de cette épreuve vous est intolérable, c'est que vous vous aimez toujours, éperdus déjà de l'issue fatale, prévoyant qu'aussitôt seuls et sans témoins, quand il n'y aura plus là de Tréguier, vous ne pourrez pas faire autrement, que vous le veuillez ou le redoutiez, de vous précipiter dans les bras l'un de l'autre!

LORTAY, amer, avec un accent de regret. — Pas encore!

MIRETTE, bas, se débattant. — Ah! non!...

TRÉGUIER, avec force, à elle. — Tout à l'heure! Dans un instant. Taisez-vous. Ne parlez plus. Et voilà donc ce que, sans moi, vous alliez faire de moi! de cet éternel jouet qu'est l'ami, toujours docile et complaisant, de vos maladives amours! Après que j'ai été refusé comme époux, pris comme témoin, invité ici par malice, tourmenté, puis, sur le tard, apprécié, estimé, proclamé le meilleur des hommes... j'allais encore, si je vous avais écoutée jusqu'au bout, servir aux péripéties de votre cœur!

MIRETTE. — Oh! Tréguier! Pouvez-vous!... Je vous jure que j'étais sincère.

TRÉGUIER. — J'étais! Certes oui, vous étiez sincère! mais sans dire la vérité. Vos nobles désirs vous trompaient! Je savais bien, pendant que vous vous efforciez de m'en convaincre, que ce n'était pas moi le maître de votre cœur... (Désignant Lortay.) mais lui, le seul, le premier qui doit en rester le dernier!... (A Lortay.) Et vous... L'épouse délicate et pure que vous réclamiez... vous l'avez, elle est là, elle n'a pas cessé d'être à vous... (Mme Lortay est entrée sans être vue.) et vous n'êtes que deux enfants raidis dans votre orgueil. (A Mirette.) Osez donc me suivre à présent! Je vous en défie! (Elle avance d'un pas.)

LORTAY, poussant un cri. — Lise!

MIRETTE, déchirée par l'accent. — Ah!

TRÉGUIER. — Vous voyez? Mirette est morte! Adieu.

LORTAY, est venu s'agenouiller devant sa femme assise près de la porte. Levant les mains dans une imploration de pardon. — Lise! C'est vrai! Nous voilà mariés!

MIRETTE, lui mettant la main sur la bouche. — Ne dis rien. Ne dis rien.

LORTAY, fou, éperdu. — Mais qu'est-ce que je vais écrire, maintenant?

Mme LORTAY. — Ecris ça.

LORTAY. — Quelle idée!

Mme LORTAY. — Et je t'ai trouvé le titre.

LORTAY. — Dis-le...

Mme LORTAY. — Le dégoût du vice...

RIDEAU

Tréguier. Lortay. Mirette. Mme Lortay.

Lortay : « *Lise! C'est vrai! Nous voilà mariés!* »